LES

MÉDECINS FRANÇAIS

CONTEMPORAINS ;

PAR

J. L. H. P***eisse



Paris,

A LA LIBRAIRIE DE L'INDUSTRIE, RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N°. 10;

GABON, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, N°. 10.

1827.

AVANT-PROPOS.

Quelques-uns des articles biographiques que l'on va lire ont paru dans le *Mercure du XIX siècle;* d'autres, en beaucoup plus grand nombre, seront publiés pour la première fois. Cédant au désir de plusieurs médecins et lecteurs bienveillans, je me propose de poursuivre avec moins de lenteur et avec plus d'étendue la revue critique que j'ai entreprise. Ce nouveau mode de publication a amené quelques changemens dans l'ordre que je m'étais prescrit. J'ai abandonné l'arrangement alphabétique qui n'offre qu'une apparence factice d'impartialité, et qui d'ailleurs m'eût obligé à séparer des noms dont l'assemblage, sous un titre commun, me paraît offrir de l'intérêt, par exemple, les professeurs de la Faculté nouvelle. Tout cela, au reste, est assez indifférent et j'ai à justifier non le mode de publication du livre, mais le livre en lui-même. Qu'on me permette quelques réflexions.

La *Biographie médicale,* si prolixe pour les médecins morts, est fort incomplète, en général,

pour les médecins vivans de tous les pays, et en particulier pour les médecins français. On y a omis bien des noms remarquables, on en a consigné plusieurs qui le sont très-peu, quelques-uns qui ne le sont pas du tout. Un secret penchant de complaisance, sinon de partialité, n'a guère fait admettre parmi les contemporains que les collaborateurs *Du Dictionnaire des Sciences médicales*, et parmi ceux-ci encore a-t-on oublié les plus marquans. Il y a donc une lacune numérique à remplir, et ce n'est pas la seule. Les notabilités médicales, dont la France s'honore à bon droit, n'y sont jamais appréciées avec l'étendue convenable, ni sous leur vrai jour. Les détails historiques sont nombreux, très-exacts, tirés de bonne source sans doute; en un mot, il n'y a rien à redire, si ce n'est qu'ils n'intéressent et ne peuvent intéresser personne, excepté ceux qu'ils regardent. Pour ma part, je les ai négligés le plus souvent, persuadé que l'intérêt réel d'une biographie médicale, et surtout contemporaine, est dans l'histoire des opinions émises dans la chaire, dans les livres ou au lit du malade.

Il s'agit donc, dans ma revue, des doctrines et non des personnes; mais ceci avec quelques restrictions, *excipienda excipiendis*. La route est étroite et m'expose à bien des dangers. Que dire de quelques personnages, de célébrité assez ré-

cente, placés si haut par leurs places, si bas par leur science? Bien qu'écrivains stériles ou professeurs muets, le destin ou un dieu plus fort les a mis à la tête de la première école de l'Europe. Leurs noms sont inscrits sur mille thèses, sur mille programmes et dans le budget du ministère; force nous est donc d'en parler, de les caractériser et apprécier; et alors on se trouve bien près de ces investigations directes, si difficiles à faire avec convenance et si mal venues de ceux qui en sont l'objet. Le mieux, en ce cas, est de se retrancher derrière le point de vue scientifique, de n'en pas sortir, quelque envie qu'il en prenne, faisant sur tout le reste telles concessions que la politesse ou la charité suggèrent. Ainsi, pour continuer ma supposition, tout en gémissant de voir dans notre école la force si mal proportionnée à l'œuvre à accomplir, les petits à la place des grands, les nullités devenir quelque chose, les médiocrités être tout et les supériorités plus rien, je n'en tiens pas moins les professeurs qui me fournissent ces réflexions pour hommes vénérables et dignes d'estime; point médecins, point savans, comme chacun sait; point orateurs, ni écrivains, ni praticiens, c'est vrai; mais hommes sages, de mœurs irréprochables, hommes probes, religieux et bien pensans.

Et, pour choisir un exemple d'un tout autre genre, comment faire tout-à-fait abstraction de

*

la personne dans un écrivain controversiste? La polémique médicale est la plus violente de toutes les polémiques. Le champ des disputes est vaste, car la médecine n'est encore fondée, quoiqu'on en ait dit aujourd'hui, que sur des principes contestés, variant de siècle en siècle et de jour en jour, et rarement vérifiables par des expériences directes et concluantes. L'esprit de controverse, toujours en éveil, ne se calme un instant que pour surgir de nouveau, plus vif et plus intense. A l'esprit de controverse, attisé par la nature de la science, se joint l'esprit de profession. L'exercice de l'art conduit à la fortune, à la gloire; les médecins, marchant tous et en bien grand nombre dans le même chemin, s'y rencontrent fréquemment; ils ne sauraient passer aussi près les uns des autres sans se toucher, se heurter et se renverser même; c'est la loi de la concurrence. C'est sans doute un grand mal, et il faut le ranger parmi tant d'autres maux nés des passions humaines qu'on excuse parce qu'on ne peut les guérir. Les rivalités d'amour-propre et d'intérêt aigrissent les esprits, rembrunissent les caractères et attachent à tous les écrits un air d'hostilité et de rancune. Dans l'*Histoire des Phlegmasies chroniques*, je vois le savant seul avec ses idées; dans l'*Examen*, je vois le savant aussi, mais derrière, l'homme avec ses passions. Dans ce cas, la critique doit tenir compte de ces différences. Quand les

querelles de doctrine deviennent des querelles de parti, ce qui est assez commun, elles ont sur les destinées des sciences une influence qu'il importe de noter, et pour cela il faut, bon gré mal gré, étudier les hommes qui y figurent et juger aussi leurs passions quand on ne voudrait juger que leurs maximes. C'est-là un écueil que j'ai rencontré sur ma route, que j'y rencontrerai encore, et je tâcherai, chose assez difficile, de dire la vérité avec convenance.

Ces réflexions, ou si l'on veut, ces précautions ne sont point oiseuses. Le titre de cette revue pourrait être celui d'un pamphlet ou d'une satire déclamatoire. Me voilà donc dans la nécessité de m'expliquer.

Je voudrais tout simplement, sans prévention et avec justice, donner une idée un peu plus exacte qu'on ne l'a fait jusqu'ici, de la capacité scientifique et littéraire des médecins français contemporains, ayant quelque célébrité méritée ou non. Plusieurs, sans doute, ne gagneront point à cette investigation. Je me trouverai fréquemment en opposition avec l'opinion apparente du public; mais, après mûr examen, beaucoup de lecteurs, je crois, se rangeront de mon avis. Je n'espère pas ménager entièrement la susceptibilité de quelques esprits qui n'aiment pas plus les demi-éloges que la contradiction et mettent

sur la même ligne une attaque manifeste et une approbation restrictive. Je respecte le juste et estimable orgueil du savant se réjouissant dans son œuvre; j'excuse et je respecte aussi jusqu'à bien d'autres petites prétentions de la vanité que tout homme et surtout tout écrivain doit éviter de blesser dans un autre, pour peu qu'elles soient justifiées par un mérite réel; mais le respect et les excuses ont des bornes; il est des amours-propres si exigeans qu'ils en deviennent ridicules et importuns; tant pis pour les hommes ainsi faits, si de sévères vérités, mêlées de rire, montent parfois à leurs oreilles.

J'ai étudié les doctrines dont je rends compte, j'ai tâché de les bien comprendre pour les bien exposer; si je me trompe, si je blâme ou approuve à tort, c'est par inattention et non par calcul. On me pardonnera de rire quelquefois, car l'occasion s'en présente souvent en médecine. Bien que les médecins ne courent plus les rues en robe noire et en chapeau de magicien, qu'ils ne parlent plus guère en bon ni en mauvais latin, si ce n'est dans les concours d'Aggrégés; il y a encore chez eux matière à comédie. Les sangsues et l'eau chaude, le procès Rouvière, les magnétiseurs et leurs somnambules, les plaisantes scènes de l'Aggrégation, les leçons d'un professeur de 1823, et les cours

Récamier ! O Gui Patin ! O Rabelais ! et toi, Molière, où êtes-vous ?

Il me reste à examiner cette publication sous un point de vue plus sérieux.

La modestie n'est pas le défaut des Français. En toutes choses nous nous mettons sans façon à la tête de tous les peuples policés. Dans un individu, une telle vanité est un travers ; dans une nation, c'est une vertu. Vertu ou travers, je crains que nos voisins du Nord, de l'Ouest et du Midi, ne soient pas d'accord avec nous. Sommes-nous réellement plus riches en écrivains médicaux et en grands praticiens que l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie, sans parler de l'Espagne qui n'est riche qu'en moines et en ignorance? Nous pouvons, je crois, sous ce rapport prétendre à la supériorité à l'égard des Anglais, peut-être aussi, mais c'est moins sûr, à l'égard des Italiens ; quant aux Allemands, nous ne rivalisons, ce me semble, qu'avec peine. Car, si d'un côté, l'école française actuelle paraît plus avancée dans la médecine pratique, nous n'avons pas à leur opposer en physiologie et en anatomie, ni d'aussi beaux travaux, ni d'aussi grands noms. Il est à remarquer que je ne parle absolument ici que de ces quelques dernières années, et j'excepte Bichat qui appartient à l'autre siècle. Quoi qu'il en soit, cette revue pourra ser-

vir à éclairer la question. J'essaierai de faire connaître les divers degrés d'importance de bien des livres dont les biographies ne donnent que le titre. On en pourra mieux juger et du nombre de nos écrivains médicaux et de leur mérite respectif, chacun dans sa spécialité. Bien qu'il s'agisse surtout des doctrines et de simples considérations littéraires, j'ai cherché à démêler, à travers les écrits, le génie, la capacité intellectuelle de chaque médecin, à bien caractériser ce qu'il y a d'individuel dans chacun d'eux, espérant ainsi donner de l'intérêt et de la vie à des discussions scientifiques, trop souvent superficielles pour les gens de l'art, presque illisibles pour le reste du public.

Je ne crois pas plaire à tout le monde. Tant pis pour moi sans doute, mais c'est nécessité. Les partis médicaux sont en ce moment si mêlés, si excités, qu'on ne peut impunément rendre toujours justice à qui de droit. Louez un savant en place, bien rétribué, ayant de bonnes attenances, point brouillé avec les puissances ni avec rien de ce qui en approche, pouvant rendre un service dans l'occasion, habile d'ailleurs, capable et expérimenté; fût-il Hippocrate, le louer c'est flatterie. L'éloge peut être bon; il est mérité, on en convient; mais l'auteur n'en est pas moins suspecté d'arrière-pensée, de vues secrètes, de projets ambitieux; car on ne fait rien pour rien en

ce monde. D'autre part, essayez de dire un peu librement votre avis sur quelque médecin en faveur, prisé des savans, adoré des élèves, bien vu du public, mais dont le despotisme intellectuel est funeste à la science, insupportable à ses adversaires et quelque peu aussi à ses partisans; essayez, et des fanatiques vous accuseront de folie ou de détestable méchanceté. Relevez-vous quelques erreurs en doctrine, quelques écarts en conduite, quoique avec calme et modération; admirez-vous l'importance de certains travaux, sans fanatisme toutefois, et sans préventions indiscrètes? Dans les deux cas, votre impartialité est tenue pour pure hypocrisie : si vous ne blâmez pas plus, c'est que vous n'osez pas; si vous approuvez, c'est que vous ne pouvez faire autrement; logique certes des plus admirables! Heureux quand on n'est pas convaincu d'avoir mal compris, mal exposé, mal dit, soit en plus soit en moins; erreur assez possible, immanquable même, pour peu que la course soit longue et le travail compliqué.

Je n'aime guère les controverses, car je n'en ai jamais vu aucune aboutir à autre chose qu'à du temps perdu et à l'obscurcissement définitif de la chose à éclaircir. Je m'y trouverai pourtant exposé, c'est probable, sinon sûr, malgré toute ma retenue et mes précautions, et comme on ne se choisit souvent en ce monde ni ses amis ni ses

ennemis, et qu'ils nous arrivent à l'improviste, il faut, ne pouvant mieux faire, se rejeter sur ces deux maximes, très-connues et assez commodes, savoir : qu'on ne saurait contenter tout le monde, et qu'on ne s'avise jamais de tout.

LES

MÉDECINS FRANÇAIS

CONTEMPORAINS.

M. BROUSSAIS (1).

M. Broussais est sans contredit l'écrivain médical le plus remarquable de l'époque actuelle. De beaux ouvrages, des cours célèbres, une grande affluence de prosélytes, ont en peu d'années répandu son nom et ses idées. La médecine a subi par lui, en France, une révolution heureuse sous certains rapports, fâcheuse sous d'autres, mais très-digne d'attention. Ce médecin

(1) BROUSSAIS (François-Joseph-Victor), né à Saint-Malo, le 17 décembre 1772, a fait ses humanités au collége de Dinan. Après avoir servi comme chirurgien, pendant six ans, dans la marine militaire, il vint étudier à Paris, s'y fit recevoir docteur, et y pratiqua jusqu'en 1805, époque où il reprit du service dans l'armée de terre qu'il suivit en Hollande, en Allemagne, en Italie et en Espagne. Il était médecin principal d'un corps d'armée, lorsqu'à la paix, en 1814, il fut nommé médecin ordinaire et professeur à l'hôpital militaire d'instruction du Val-de-Grâce, dont il est médecin en chef. Il est membre de l'Académie royale de médecine. (*Biographie médicale*, tom. II, p. 540.)

me semble avoir été mal jugé jusqu'ici, non par ignorance, mais par esprit de parti. Partisans et adversaires, les critiques ont mis toujours leurs préventions de moitié dans leurs jugemens. Il en est résulté que, d'une part, ce novateur est représenté comme un génie transcendant, comparable à nul autre pour la force et la rectitude; comme le fondateur définitif de la science médicale théorique et pratique. Les médecins futurs n'auraient plus, d'après ce système, qu'à se résigner au rôle de commentateurs, ils n'ont plus besoin désormais d'étudier, d'observer, de penser même. M. Broussais qui, à lui seul, a annulé les acquisitions intellectuelles de vingt-cinq siècles, a aussi, à lui seul, fait la tâche de tout l'avenir. Quelques persuadés pensent et écrivent naïvement tout cela. D'autre part, le professeur du Val-de-Grâce n'est pour quelques mécontens qu'un sectaire à qui la fougue tient lieu de génie, et l'audace de force. Il n'a conquis des partisans qu'en soulevant les passions des médiocrités de toute espèce, et en abaissant la science à leur niveau. Ses brutales attaques contre des hommes, entourés de l'estime et de l'admiration de tous, morts ou vivans, français ou étrangers, n'ont trouvé des approbateurs que dans les ennemis personnels des contemporains qu'il critiquait, et ensuite dans une génération avide de nouveautés, à qui ses manières brusques, son langage tranchant, en ont imposé. L'habitude et la mode ont fait le reste. C'est là ce que disent encore plusieurs médecins qui, trop vieux maintenant pour retourner à l'école, n'ont pas vu avec plaisir toutes ces innovations. Entre ces opinions extrêmes, il en existe certainement de plus modérées, qui ne tardèrent pas à se faire jour; mais dans la pre-

mière effervescence des partis, ce sont toujours les esprits les plus exaltés qui se montrent et poussent toutes choses à l'extrême. Il existe en outre, dans les provinces surtout, un public médical à peu près indifférent à ces querelles, pensant peu, n'écrivant jamais, pratiquant par routine, et très-peu soucieux de débats scientifiques qu'il comprend à peine. C'est là une masse immobile, compacte, dans laquelle les idées nouvelles ne pénètrent qu'à grand'peine et presque toujours à son insu. Cette classe de médecins n'a pris sans nul doute que très-peu de part à la réforme actuelle; je n'ai rien de plus à en dire. Bien que la lutte entre les anciennes et les nouvelles idées soit encore très-animée, elle n'est pas cependant telle qu'on ne puisse s'y mêler avec des intentions pacifiques, et parvenir à se faire écouter. Je l'essaie, mais que de chances contre moi!

M. Broussais aime fort qu'on s'occupe de lui, mais il est difficile à contenter. Toute critique de ses opinions est à ses yeux une insulte au bon sens, et presque une offense personnelle; tout éloge, une démonstration qu'il n'accueille qu'avec une froide politesse, comme un créancier le paiement tardif d'une dette. Je dirai cependant ce que je pense sur ce médecin célèbre, au risque de ne pas lui plaire en toutes choses. Je montrerai de mon mieux les premiers pas de sa réforme, les conséquences qu'elle a eues et le sort définitif qui me paraît l'attendre.

Trois ouvrages renferment les principes de M. Broussais sur la physiologie, la pathologie et la thérapeutique (1).

(1) *Histoire des phlegmasies ou inflammations chroniques*, 1re. édit. (1808.) — *Examen de la doctrine medicale généra-*

publiés à des époques assez éloignées les unes des autres, ils marquent fort bien les différentes phases de la carrière scientifique de ce professeur. *L'histoire des phlegmasies chroniques* est un livre de pure observation, où des vues d'une extrême justesse sur les altérations pathologiques se joignent à des fragmens incomplets d'une théorie mal assurée. A cette époque, M. Broussais attaché aux armécs, aux hôpitaux, observait en silence, sans arrière-pensée, sans autre but que de voir par ses yeux et de découvrir. Doué d'un esprit ferme et assez étendu, il entrevoit beaucoup d'erreurs dans bien des points de doctrine généralement admis, et parvient à mettre à la place plus d'une vérité. Il signala dans ce premier écrit les vices des traitemens en usage dans un grand nombre de cas; il montra l'importance physiologique du tube digestif, la fréquence de ses lésions, jusqu'alors tout-à-fait méconnue, le rôle de ses affections dans d'autres maladies qu'elles compliquent. Il insista sur la nécessité de se bien assurer de l'état des organes gastriques, avant l'administration des médicamens; enfin il y étudia l'inflammation dans tous les tissus de l'économie, la surprenant à son origine, l'épiant dans sa marche, et la suivant jusqu'à ses derniers phénomènes, la désorganisation de la partie affectée. Partout une méthode sévère accompagne ses recherches; les faits qu'il rap-

lement adoptée, etc., (1816.) Cet ouvrage a été fondu ensuite par M. Broussais dans un autre intitulé : *Examen des systèmes de nosologie précédé de propositions renfermant la substance de la médecine physiologique* (1821). — *Traité de physiologie appliquée à la pathologie.*

porte sont nombreux, décrits avec clarté et précision, les déductions sévères et les conclusions légitimes. L'originalité des idées est rendue plus saillante encore par un style incorrect, rude et bisarre, mais vif, riche, chaleureux et énergique. Ce livre restera comme un modèle de savoir et d'originalité en médecine.

Il y avait bien dans ces observations le germe de ce système enseigné depuis avec tant de conviction et de parti pris; mais les principes théoriques n'eurent pas l'influence scientifique que l'auteur en attendait. Gêné par l'immense autorité de Pinel, indécis sans doute encore sur la systématisation définitive de ses idées, M. Broussais, retranché derrière l'observation, et simple historien, avait à peine ébauché un essai de doctrine. Plusieurs années après cette publication, il n'avait pas d'école et ne pouvait en avoir. Il n'avait pas su encore imposer à ses lecteurs cette communauté d'opinions qui ne s'établit que là où une théorie vaste, franchement décidée, sert de point de ralliement aux esprits, en montrant les causes et l'enchaînement des faits recueillis par l'observation. M. Broussais le sentit lui-même, et maintenant, dominé par un penchant à systématiser auquel tous les esprits vigoureux sont plus ou moins enclins, irrité des obstacles qu'avaient rencontré ses innovations, bien qu'elles ne fussent ni vulgaires ni mal défendues, plus sûr aussi de sa force, mieux maître de ses idées, il publia successivement le premier et le second *examen*. Je ne parlerai que de ce dernier.

L'*Examen* est composé de deux parties bien différentes de ton et de but. La première est un recueil de propositions aphoristiques sur la physiologie, la patho-

logie et la thérapeutique; c'est le code d'une doctrine médicale nouvelle. Ce code est rédigé sans commentaires, sans discussion aucune; la forme en est tranchante, magistrale; le langage concis et laconique. On voit un législateur proclamant les lois qui doivent régir un grand peuple. Cette partie de l'examen est entièrement et purement *dogmatique*. Un système si nouveau, si vaste, lancé dans la science d'une manière aussi brusque, n'eût été sans doute ni compris, ni remarqué, si l'auteur n'avait en même temps détruit les opinions régnantes et rabaissé les travaux de ses prédécesseurs et de ses contemporains. L'examen de 1816 avait préludé à cette destruction ; la seconde partie de l'examen de 1821 arriva pour l'accomplir. Cette seconde partie est toute *polémique*. L'entreprise était hardie. Pour la projeter comme pour l'exécuter il fallait réunir à un haut degré plusieurs qualités non vulgaires : de l'audace d'esprit et de caractère, de la persévérance et de solides ressources scientifiques. M. Broussais les avait toutes et s'en servit bien. Le livre fit grand bruit, et si l'on considère dans quelles circonstances il parut, son succès a de quoi étonner.

Pinel jouissait en France d'une influence que le temps avait déjà sanctionnée; cinq ou six éditions de sa *nosographie* attestaient l'accroissement et la solidité de son autorité. L'enseignement était dirigé dans l'esprit de sa doctrine, et cette doctrine encore jeune, fille du XIXe. siècle, contemporaine de l'*anatomie générale* (Bichat), était encore à son période d'ascendance. *L'examen* ne vint donc pas précisément à propos. M. Broussais dut chercher alors en lui-même les élémens de succès que les circonstances ne lui offraient

pas. Il fallait avant toutes choses attaquer brusquement, sans tatonnement, sans transition ; la timidité ne pouvait que nuire, les concessions eussent tout paralysé. Il n'y avait pas de demi-parti à prendre, et il était de nécessité de s'établir par la force. M. Broussais avait calculé toutes ces chances, ou du moins il a agi comme s'il les avait calculées. Au contraire de quelques maladroits qui ont voulu depuis le contrefaire, il se garda bien de faire des emprunts ou des concessions à Pinel qu'il supplantait, de chercher des armes ou des appuis dans les doctrines anciennes et étrangères. Il se présenta par avance comme seul de son avis, déclarant non avenus le passé et le présent. Pour bien marquer l'étendue de sa mission, il remonta à toutes les époques de l'histoire de la médecine. Il émit plus que des doutes sur Hippocrate si bien gardé jusqu'ici ; il attaqua Galien, Boerrhaave, toujours grands de gloire, mais depuis long-temps nuls pour la science ; Sauvages, Cullen plus modernes, mais dont il restait peu de choses à détruire ; il s'attacha spécialement à Brown dont l'influence se faisait encore sentir en thérapeutique, et dont la doctrine large et profonde a dominé une foule d'autres doctrines postérieures et celle même de M. Broussais. Arrivé à la fin du dernier siècle, il combattit Barthez et l'école de Montpellier, et enfin, se plaçant au milieu de ses contemporains, il employa tous ses efforts à renverser le *Pinélisme* de France et le *contro-stimulisme* naissant d'Italie.

La doctrine hippocratique, l'humorisme, le brownisme et la doctrine de la *Nosographie philosophique*, sont les principaux sujets traités dans l'examen. La doctrine hippocratique dont on a parlé dans tous les

siècles et toujours avec admiration, quoique sans pouvoir dire pourquoi, est difficile à définir, ou plutôt c'est un nom consacré comme tant d'autres, mais qui n'a point de signification précise, qui ne peut en avoir. On appelle aussi la médecine d'Hippocrate, la médecine d'observation; mais toutes les doctrines se vantent de l'observation. Hippocrate, comme tous les médecins, observait, et il est vrai que nul n'a mieux su observer, et ensuite théorisait sur ses observations. On a prétendu qu'il n'avait pas de système, c'est une erreur. Il en avait un physiologique et pathologique, et il agissait en conséquence dans sa pratique. Ce n'est point sans doute ses rêveries physiologiques que les médecins dits hippocratiques de nos jours voudraient adopter. Quant à sa pratique, elle n'est autre chose qu'une méthode expectante, très-sage, très-rationnelle, quand on n'a pas de bonnes raisons pour agir. Je conçois, pour ma part, que cette méthode ait de tous les temps excité l'admiration des bons praticiens, puisque les méthodes nées des systèmes contemporains étaient toutes plus ou moins meurtrières.

M. Broussais a parfaitement montré comment, en définitive, cette doctrine hippocratique, dans laquelle on croit voir encore aujourd'hui une école, n'est qu'un recueil d'opinions traditionnelles, sans consistance, sans lien commun, et tout-à-fait en arrière de l'état actuel de la science. Il a pourtant rendu justice à l'éminent génie d'Hippocrate, et n'a pas à cet égard imité le cynique et injuste langage de son contemporain Rasori.

L'humorisme lui a donné peu de peine à détruire. Il y a long-temps que Brown en avait fait justice; le

solidisme vitaliste de Bordeu l'avait aussi fortement ébranlé, et les derniers travaux de l'école française avaient fini par l'abaisser jusqu'au ridicule. On a reproché à M. Broussais de n'avoir exhumé ainsi de vieilles erreurs que pour se donner un air de victoire. Ce reproche n'est pas sans fondement; mais il faut avouer, pour être juste, que le langage humoral s'était tellement enraciné dans toutes les parties de la science, par un usage de plusieurs siècles, qu'il apparaît encore dans une foule d'écrits modernes.

Il y a autre chose à redire en fait d'humorisme, dans l'examen M. Broussais est solidiste exclusif; il refuse aux fluides toute action spontanée, directe dans l'organisme, toute altération idiopathique et primitive, en un mot, il les subordonne de la manière la plus expresse à l'action des solides. Je doute que dans la nature les faits soient d'accord avec cette théorie. Certainement l'humorisme ancien n'est pas chose regrettable, mais il me semble que les expériences qu'on tente aujourd'hui sur le rôle des fluides, tendent à les soustraire à cette passivité à laquelle le solidisme moderne les a condamnés. Ce résultat peut se prévoir; en effet, s'ils sont *vivans*, comme on ne le nie pas, pourquoi ne seraient-ils pas *malades*? Aucune maladie ne frappe isolément les fluides ou les solides. Nous voyons ces deux élémens de nos organes simultanément affectés dans toutes les lésions appréciables à nos sens; où est le point de départ? C'est-là le problème. Il est résolu aujourd'hui en faveur des solides, mais il peut et doit être remis en question.

La doctrine brownienne était plus difficile à combattre. Elle est profonde, philosophique, théorique-

ment parlant. Après avoir dominé l'Europe, elle exerce encore une grande influence en thérapeutique. M. Broussais y a consacré du temps et de la peine, car sa propre doctrine offrant certaines ressemblances avec celle de l'écossais, il lui importait de bien préciser en quoi et pourquoi ils différaient sur les points principaux. Je comparerai plus loin la doctrine française avec le brownisme et le contro-stimulisme italien, j'ai donc peu de chose à dire en ce moment sur ce sujet. Il suffit d'indiquer en quelques mots les principales propositions que M. Broussais pose et soutient contradictoirement à Brown : 1°. *l'incitabilité* n'est point la même dans tous les organes; elle n'est pas en plus ou en moins, en totalité, dans tout l'organisme; 2°. les maladies ne sont jamais primitivement générales; 3°. les maladies par faiblesse (asthéniques) ne sont pas les plus nombreuses; 4°. la médication stimulante n'est presque jamais indiquée ; 5°. les succès de la pratique brownienne sont illusoires ou faux, ou mal interprétés.

Cette dernière proposition est à noter. Cette incertitude des résultats d'une pratique quelconque est une des plaies de la science médicale. M. Broussais nie hardiment les succès des brownistes qu'il appelle fréquemment des incendiaires. Les livres sont pleins cependant d'observations recueillies par des hommes instruits, praticiens fort habiles, pleins de candeur et de véracité, qui attestent les bons effets des remèdes stimulans dans une foule de cas où M. Broussais les déclare meurtriers. Les brownistes invoquent ces succès en faveur de leur théorie; mais M. Broussais leur oppose et des observations contraires et les résultats de sa propre méthode. Comment décider de telles ques-

tions ? Elles sont ardues, tous les médecins le savent très-bien ; ils savent combien une statistique de faits médicaux présente de difficultés, combien ces faits, soumis à l'interprétation d'une dialectique à plusieurs faces, se dénaturent, perdent dans un temps la valeur qu'ils avaient dans un autre. M. Broussais pense de même. Aussi nie-t-il la légitimité des conclusions tirées d'après des faits mal observés ou vus à travers une théorie mensongère. Il a raison, mais les faits qu'il invoque lui-même, qui en répondra ?

C'est cette désastreuse versatilité des phénomènes pathologiques et de l'action des remèdes qui empêchant l'établissement d'une règle applicable à tous les cas, ni même à un grand nombre de cas, jette tant de médecins dans un décourageant scepticisme. Quelques-uns, aujourd'hui surtout, se réfugient dans l'éclectisme, mais ne sauraient s'y maintenir légitimement. En effet, l'éclectisme est un non sens en médecine. Ce mot signifie, choisir parmi les systèmes le plus raisonnable, ou les choses les plus raisonnables dans chaque système et les meilleures méthodes de traitement. Voilà le praticien bien avancé. Comment choisir et comment répondre de la valeur du choix ? Par le raisonnement. Oui, raisonnez sur cette immense quantité de faits de tous genres, lisez 20,000 volumes, discutez le tout dans les règles de la critique historique et médicale, et puis indiquez *à priori* ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire, et vous vous trouverez l'inventeur du plus nouveau et, à coup sûr, du plus extravagant système connu (1). Par l'expérience. L'expérience de qui ?

(1) Tous les systèmatiques ont invoqué les faits contenus dans les livres, mais ils ont rejeté ceux qui leur étaient contraires.

Vous n'avez que la vôtre, puisque celle des temps passés et du temps présent doit être contrôlée, car c'est-là tout l'éclectisme. Voilà le praticien réduit à son expérience personnelle, et à renouveler pour sa part l'œuvre des siècles qui ne lui a rien appris. Tout cela n'est point vrai de toutes les branches de la médecine. Je sais aussi que l'expérience des siècles a laissé surnager sur les ruines des systèmes quelques règles de pratique généralement admises partout et dans tous les temps; mais elles sont peu nombreuses, se réduisent à des principes hygiéniques plutôt que curatifs, et elles sont dans Hippocrate qui les a découvertes, parce qu'il a été un des bons observateurs et le premier. Mais ce n'est point là une science. M. Broussais a donc raison contre les éclectiques, il a raison contre les systématiques, en leur contestant jusqu'à leur expérience; mais il a tort quand il s'imagine avoir clos ces éternels débats. Les faits qu'il invoque seront et sont déjà contestés, sa théorie est reconnue fautive en bien des points, tout dans son système vieillira bientôt, hors cependant cet esprit de doute et d'examen qu'il a implanté si avant dans toutes les têtes et dont il subira le premier la réaction.

Laissant cette digression un peu longue, parce qu'elle n'est pas trop à sa place, je reviens à l'*Examen*.

Pinel a été une autorité pour M. Broussais, comme il en est encore une pour bien des médecins. Dans l'*Histoire des phlegmasies*, il est cité comme le père de la clinique française; ailleurs il est signalé comme un génie qui a bien mérité de la science et de l'humanité. M. Broussais était son élève; il lui dédia sa thèse. Il pensa long-temps comme son maître sur plusieurs points importans, la preuve en est dans divers passages de

ses écrits antérieurs au premier *Examen* (1816). A cette dernière époque, M. Broussais voyant mieux, ou du moins d'une autre manière, donna une autre idée du chef de la médecine française. Pinel ne fut plus alors qu'un esprit étroit et court, un vieillard radoteur et ennuyeux, enfin un *ontologiste*.

Ce mot est d'invention nouvelle en médecine. M. Broussais désigne par-là les médecins qui ont disserté sur les maladies comme sur des êtres existans indépendamment des organes lésés, et ont considéré les maux qui affligent l'espèce humaine, comme des oiseaux de proie fondant à l'improviste sur l'économie et l'attaquant tantôt sur un point, tantôt sur un autre. C'est ainsi qu'on a fait de la phthisie, des fièvres, etc., des êtres abstraits, qu'on a doués de qualités diverses, et sur lesquels on a raisonné *à priori* à perte de vue, sans songer aux altérations physiques qui leur correspondent et qui seules constituent la maladie. Il y a quelque chose de vrai dans ce reproche de M. Broussais. Nul doute que la langue médicale n'ait été et ne soit encore très-mal faite; mais il va beaucoup trop loin en soutenant que tous les médecins passés et présens n'ont fait que de l'ontologie, excepté lui. Il a tort de qualifier ainsi certaines expressions figurées qui se rencontrent en foule dans tous les auteurs et dont lui-même donne l'exemple à chaque page. Si l'on rassemblait tout ce que M. Broussais a dit sur l'*irritation*, et qu'on le disséquât d'après le procédé qu'il a employé à l'égard de ses adversaires, il resterait pleinement convaincu d'ontologie. Je pourrais en citer mille exemples. Cette prétendue découverte de l'*ontologie* ne me paraît donc ni aussi admirable ni aussi réelle qu'on a voulu la

faire, et les ontologistes ne sont point aussi nombreux que ce que le dit la nouvelle école.

Quoi qu'il en soit, M. Pinel en fut un en 1816. D'après l'avis de bien des hommes capables et instruits, Pinel a fait beaucoup pour la science et l'humanité. Ce fut lui qui, débrouillant le cahos de toutes les vieilles traditions qui régnaient pêle-mêle en France, rédigea un corps de doctrine très-supérieur à tout ce qu'on connaissait, et donna enfin un caractère et un nom à la médecine française. Ses travaux, bien que déjà vieillis, car tout vieillit en médecine et promptement, ses travaux, dis-je, ont encore une grande valeur aujourd'hui, après avoir communiqué la plus heureuse impulsion à toute la génération médicale contemporaine. M. Broussais ne veut pas qu'on les admire, qu'on les consulte, ni qu'on en parle. Il ne trouve dans la haute réputation de Pinel que la preuve de la servilité des intelligences, toujours courbées sous le despotisme de l'autorité et de l'habitude. Cette servilité l'indigna; il résolut de mettre à sa place ce classificateur et il consacra à cette œuvre 250 pages du second examen. Les conclusions de sa critique ont été, comme chacun sait, que la classification est foncièrement mauvaise, puisque les maladies qui y figurent ne sont point de véritables maladies, mais des groupes de symptômes arbitrairement formés, et que la thérapeutique est fausse et par conséquent insuffisante ou nuisible.

Je ne puis ni ne veux ici justifier l'illustre mort. Je penche même à croire, avec M. Broussais, que tout n'est pas clair ni philosophique dans la *Nosographie*. En général, je me laisse volontiers entraîner par sa fougue et son excellent sens, et il n'est pas un seul entre

ces médecins morts et vivans soumis à sa censure, que je ne croie convaincu d'erreur, sans vouloir toutefois nier le génie supérieur de quelques-uns, car l'erreur est très-compatible avec le génie. Mais je pense, avec bien des gens, que sa critique, très-juste pour le fond est répréhensible pour la forme. M. Broussais est presque toujours en colère dans son livre, et M. Begin lui a très-à-propos demandé pourquoi. L'on doit s'étonner avec ce médecin que M. Broussais ait reproché le mépris ou la haîne calculée de sa doctrine à des gens qui ne la connaissaient pas, qui ne pouvaient la connaître, puisqu'elle n'existait point, et qu'il ait traité presque en ennemis personnels bien des hommes dont tout le tort était ou de ne l'avoir pas admiré assez, ou de s'être placés, sans l'attendre et sans sa permission, aux premiers rangs en renommée et en autorité. Pinel était de ces derniers, et ni l'admiration publique, ni la reconnaissance, ni le respect dû à l'âge et au talent, ni la loi des convenances littéraires, rien ne put modérer l'explosion d'une susceptibilité si ombrageuse. La critique de M. Broussais sembla dirigée moins contre la doctrine que contre l'homme, moins contre des opinions scientifiques que contre un nom et une renommée; et pourtant l'illustre vieillard avait l'un des premiers rendu justice à l'*Histoire des phlegmasies;* son élève avait, dit-il, rempli une lacune dans la science; mais il n'approuva pas tout et eut le tort, vieux d'âge et d'expérience comme il était, de ne pas parler avec assez d'enthousiasme, et de ne pas accourir au-devant d'une réforme qui tendait à déprécier ses travaux. M. Broussais a laissé, dans sa colère, échapper bien des paroles dures et des reproches amers. Les contem-

porains de Pinel les ont mal accueillis, on a trouvé que l'amour de l'humanité, tel ardent qu'il soit, ne dispensait pas l'auteur de l'*Examen* d'une modération qui n'eût été que de la justice.

Les adversaires de M. Broussais abusèrent de leur côté de la situation où il s'était placé. Ils firent sonner bien haut l'inconvenance de ses attaques contre son maître. Ils s'étendirent tellement sur son ingratitude, ses injustices et l'énormité de sa faute, qu'ils se crurent dispensés de justifier Pinel qui pourtant en avait besoin. Lui-même déconcerté par tant d'impétuosité, et peut-être trop confiant en ses travaux, se laissa remplacer presque sans mot dire. Le changement a été prompt. Tout ceux qui ont lu l'*Examen* n'ont pas partagé les opinions de M. Broussais, mais tous ont vu qu'il fallait renoncer à Pinel.

Examiné dans son ensemble, l'*Examen* est un livre des plus remarquables. Les esprits capables de projeter la réédification complète d'une science et capables de l'exécuter, sont très-rares. Vrai ou faux, le système qu'ils élèvent sur les débris des autres n'en est pas moins une œuvre de génie. C'est une idée vaste que celle d'embrasser d'un seul coup tant de systèmes divers, de les questionner les uns après les autres, et de juger leur légitimité d'une manière philosophique. M. Broussais est, je crois, le premier médecin qui ait jeté sur l'histoire de la science un coup-d'œil aussi hostile. C'est par-là surtout qu'il a opéré une importante révolution. L'étonnant désordre de la science, le vague et la confusion des doctrines régnantes, avaient dès long-temps sans doute frappé tous les bons esprits. Mélange de brownisme, d'humorisme et d'hippocra-

tisme, la doctrine française ne s'était que très-insuffisamment constituée sous Pinel. Tous les médecins le sentaient, mais nul ne songeait à remplir pour la médecine, la tâche que le dix-neuvième siècle avait faite pour la physique, la chimie et les sciences naturelles. M. Broussais l'entreprit, et il faut en convenir, il l'a exécuté en partie. On ne peut nier qu'il n'ait fait pour la médecine en particulier, ce que Descartes fit pour toutes les sciences. L'édifice médical élevé par tant de siècles, tel qu'il nous le montre et tel qu'il est en réalité, n'offre qu'un échafaudage sans appui. C'est avec une grande puissance de logique qu'il fait voir l'absurdité des principaux dogmes consacrés, les vices radicaux de la langue médicale, les innombrables erreurs que son imperfection a produites et éternisées. Chose singulière ! tous les systèmes se sont appuyés sur les faits, et ils sont tous faux. Pourquoi ? D'abord parce que des conséquences déduites de ces faits l'ont été témérairement et au mépris de toute bonne méthode de philosopher, et ensuite parce que les faits eux-mêmes sont faux, quand ils sont interprétés par une fausse théorie ; ou plutôt les faits ne sont pas des faits, car un fait est ce qui est. M. Broussais avec la hardiesse d'esprit qui le caractérise, a osé attaquer ainsi et les systèmes et les observations dont on les soutient. L'expérience toujours et partout invoquée, lui paraît avoir été le plus souvent trompeuse, comme elle l'avait déjà paru à Hippocrate.

Plusieurs défauts déparent l'*Examen*. M. Broussais n'est point érudit; son livre semble composé sur des souvenirs de lectures hâtées, d'études incomplètes; il paraît n'avoir que rarement consulté les sources origi-

nales. La rectitude d'esprit ne saurait suppléer au défaut de connaissances positives, et l'intelligence la plus ouverte ne peut faire à elle seule l'œuvre de la patience : aussi, l'*Examen*, improvisé sur des matériaux insuffisans, est loin d'offrir un tableau complet ni même exact de la médecine; tout est mêlé, confus, incohérent; les savans y ont trouvé de graves erreurs de faits et tous les critiques plus d'une contradiction. Malgré ces taches, la littérature médicale n'offre pas d'exemple d'une polémique aussi pressante, d'une aussi inépuisable richesse de faits pratiques, d'une telle habileté à les discuter et à les mettre en œuvre.

L'*Examen* est digne de remarque aussi sous le rapport littéraire. Peu de livres sont aussi mal écrits, *classiquement* parlant, mais peu attachent et entraînent davantage. Le style est comme celui des *Phlegmasies*, incorrect, bizarre et singulièrement rude, mais riche, nerveux, très-clair. Cherchant l'homme dans ce style, on trouve un esprit droit, pénétrant et audacieux, mais opiniâtre, despotique et passionné. Ainsi doué, M. Broussais devait froisser bien des amours-propres, mais il devait réussir, car nul changement subit ne se fait dans le monde moral et dans le monde physique que par la force, et la force se trouve surtout avec la passion. Les esprits encore chancelans puisèrent dans l'*Examen* des motifs de conviction et de bonnes armes. Tous ceux qui n'avaient pas de secrètes raisons de s'opposer à l'innovation, trouvèrent qu'après tout, bien que trop ambitieuse et trop violente, la critique de M. Broussais n'en était pas moins bonne. Ils pensèrent que l'intérêt de la science devait prévaloir sur tout autre; ils excusèrent ses accès colériques

comme un résultat fâcheux, mais inévitable, de son organisation, justifièrent ses prétentions démesurées par son bon droit, et dirent comme lui : tant pis pour qui a tort, *væ victis*. Une foule de thèses et d'écrits de toute espèce répandirent bientôt les nouveaux principes, et M. Broussais, quoique difficile à contenter, comme je l'ai observé, dût pourtant s'applaudir de n'avoir pas travaillé en vain. Cette révolution ne s'est pas cependant terminée sans opposition; dès l'origine, au contraire, il s'engagea une lutte qui dure encore. Les journaux de médecine se divisèrent et furent le théâtre d'une controverse singulièrement animée. M. Broussais prit part à la querelle dans un journal qu'il institua peu de temps après (*les Annales de la Médecine physiologique*); il s'y montra et s'y montre encore partial jusqu'à l'injustice, et si impatient de toute contradiction, que plusieurs de ses partisans ont fini par devenir ses adversaires. Je n'ajoute rien de plus ici sur cette querelle scientifique, j'aurai occasion d'y revenir en discutant les modifications et les critiques dont la nouvelle doctrine a été l'objet.

Comparé à l'*Histoire des Phlegmasies* et à l'*Examen*, le *Traité de physiologie appliquée à la pathologie* est un livre médiocre. M. Broussais ne s'y montre ni grand observateur comme dans le premier, ni habile controversiste comme dans le second. Ce traité a été fait sous d'autres inspirations et dans un autre but. Sa théorie purement pathologique était à-peu-près connue ainsi que ses principes de pratique, mais il lui restait à justifier ce titre de *Médecine physiologique* donné par lui à sa doctrine, à l'exclusion de toutes les autres; il lui fallait montrer comment tout ce qu'il avait dit des ma-

ladies et des remèdes était fondé sur une physiologie vaste et positive; mais dans ce projet il s'est trouvé vis à vis d'un écueil. Sa physiologie, ainsi faite après-coup, n'a point été établie sur les faits et n'offre aucune réalité; il a été forcé de la façonner de manière à la faire cadrer avec toutes les assertions soit inexactes, soit contradictoires, qui lui étaient échappées dans des écrits publiés à des époques différentes, et alors que ses idées n'étaient pas encore définitivement arrêtées.

C'est là qu'il a exposé, avec quelque étendue, ses opinions sur les lois de l'organisation animale, et nous en retrouverons les principales en résumant sa doctrine. Je me contenterai ici de rappeler que cette application de la physiologie à la pathologie n'est autre chose qu'une fusion des deux sciences l'une dans l'autre, puisqu'il affirme que la maladie n'a point un autre mécanisme que la santé.

Du reste, il règne dans tout ce livre un inconcevable abus de langage et une obscurité qui tient, à mon avis, au peu de solidité de l'auteur dans la plupart des matières qu'il y traite. Que d'erreurs et, j'ose dire le mot, que d'ignorance dans tout ce qu'il dit du moi, des passions, de la volonté et de tous les phénomènes de relation! Bichat, malgré quelques inexactitudes, était pourtant un assez bon guide; d'où vient que M. Broussais ne l'a pas suivi, précisément dans un sujet auquel il paraît que ses études et peut-être la nature de son esprit le rendent étranger? Je ne crains pas d'affirmer, et sans crainte d'être contredit, que nul métaphysicien ni physiologiste n'a parlé de toutes ces choses d'une manière aussi anti-philosophique, ni avec tant de mauvais sens. Cet ouvrage a eu peu de succès, et justice lui a été

faite. Il est bien loin de remplir son titre et n'a servi presque à rien pour la doctrine médicale de l'auteur; mais il prouve que les ressonrces intellectuelles de M. Broussais étaient au-dessous d'une partie de sa tâche.

Il me reste à exposer les idées fondamentales de son système médical. Je tâcherai de donner, en peu de mots, un aperçu de cette doctrine telle qu'elle se trouve implicitement dans les trois ouvrages déjà cités de M. Broussais, et dans quelques autres de ses écrits moins importans; par exemple : l'article *Irritation* inséré dans le premier numéro de l'*Encyclopédie progressive* (1) et le *Catéchisme de la Médecine physiologique* (2).

La doctrine *physiologique* peut être considérée sous trois rapports : la physiologie, la pathologie et la thérapeutique; ce sont là trois études qui, distinctes dans leur objet, se servent mutuellement d'échelon et d'appui. Dans tous les systèmes médicaux, on les voit se suivre dans cet ordre : la théorie de la santé détermine la théorie de la maladie, et celle-ci le mode de traitement. M. Broussais a aussi suivi cette marche logique pour coordonner un ensemble systématique.

Je ne citerai de ce que M. Broussais a écrit sur la

(1) Cet article est un morceau fort remarquable. La doctrine de l'irritation, telle qu'elle est dans les idées personnelles à M. Broussais, s'y trouve très-bien résumée en peu de pages et en très-bons termes.

(2) Livre populaire, appartenant à M. Broussais, selon toute apparence; du reste composition médiocre et presque niaise.

physiologie, que quelques principes généraux, qui sont d'une application immédiate à la pathologie et la font comprendre. Tous ses travaux physiologiques ont été d'ailleurs uniquement dirigés dans ce but. Il a bien tâché de décrire d'une manière spéciale et nouvelle le mécanisme de quelques fonctions ou de quelques phénomènes organiques ; ainsi il a fait une théorie particulière du sommeil, du rôle de l'estomac dans les passions et les actes de l'intellect, de l'action du nerf sympathique, etc... Ses idées sur toutes ces choses sont assez bizarres et méritent d'être étudiées. Mais comme elles n'ont qu'une liaison indirecte avec sa doctrine médicale, on peut les passer sous silence sans inconvénient pour l'intelligence de celle-ci. Il n'en est pas de même des propositions suivantes qui en sont la base.

1. La *vie* examinée dans les tissus qui en sont doués, ne se révèle que par un seul phénomène, générateur de tous les autres phénomènes, l'*irritabilité*. Haller n'avait accordé cette propriété qu'aux muscles; mais elle est commune à tous les tissus. La *sensibilité* n'est point une propriété vitale, elle n'est que le résultat fonctionnel de l'*irritabilité*. On ne sent que par ce qu'on est irritable, et la sensation n'est que la perception de l'exercice de l'irritabilité. L'*irritabilité* est la propriété qu'ont les tissus vivans de se mouvoir sous le contact d'un stimulus quelconque. Elle ne nous est révélée que par le mouvement, car sans ce mouvement, nous ne saurions pas qu'elle existe. Ce mouvement de la fibre vivante, quand nos yeux peuvent le voir, est une *contraction*; l'analogie doit faire admettre qu'il en est une aussi, dans les cas où il est trop moléculaire

pour être visible. L'irritabilité n'est donc autre chose que la *contractilité*. *Un tissu vivant*, *un tissu irritable*, *un tissu contractile* sont trois mots synonymes. La vie est dans les tissus; elle ne s'y révèle que par des mouvemens et ces mouvemens sont des contractions. La *contractilité* seule va donc suffire pour expliquer tous les actes vitaux (1).

2. La vie ne s'entretient que par l'excitation. Si les excitans extérieurs ou intérieurs venaient à manquer à nos organes, ils cesseraient de vivre. Cette excitation commence dès la conception du fœtus et ne finit qu'à la mort. Chaque tissu animal a besoin, pour entrer en action, de recevoir l'impression préliminaire d'un *stimulus* spécial. Ainsi, le sang est le stimulus le plus général de l'économie; le cerveau privé de sa présence interrompt ses actes; l'air est l'excitant du poumon, la lumière de l'œil, les sons de l'ouïe, etc... Divers fluides appropriés vont dans les derniers replis des organes porter de continuelles stimulations. De ce vaste concours d'excitations partielles résulte une réaction universelle de tous les points de l'économie, et cette réaction est la *vie*. Cette réaction examinée dans son résultat phénoménal, dans son mode d'exercice, n'est que la contractilité mise en jeu; c'est-à-dire une multitude innombrable de *contractions* disséminées sur toute l'etendue des tissus vivans et à chaque instant répétées.

(1) Je ne parle point ici de la *force vitale* ni de *la chimie vivante*, sorte de puissances abstraites que M. Broussais fait présider à la formation primitive des tissus vivans. Ce sont des considérations de physiologie transcendentale, inutiles pour l'intelligence de sa doctrine médicale.

3. La *vie* ou la *contractilité* n'est point répandue uniformément dans l'organisme. Certains tissus, certains organes en sont doués en un haut degré, d'autres en un degré moindre. Elle est départie à tous les points de l'animal, mais à doses différentes, suivant l'expression de Bichat. Cette inégalité de répartition des doses de la vitalité, amène une foule de différences dans la nature et l'énergie des phénomènes dont chaque tissu est le théâtre. L'action des stimulans est en rapport avec ces différences de la vitalité. Les tissus les plus vivans sont aussi les plus faciles à stimuler, et la stimulation reçue par eux est ensuite transmise à tous les autres. Dans tous les cas, énergique ou obscure, la contractilité est toujours identique dans sa nature, car de son exercice résulte toujours une contraction; or, une contraction est toujours une contraction, et plusieurs contractions ne diffèrent entre elles que par leur étendue.

4. Les phénomènes matériels qui suivent la stimulation portée sur un tissu vivant, sont: la contraction de la fibre de ce tissu et l'appel des fluides sur le point stimulé. Forte ou faible, déposée sur un organe très-irritable ou non, la stimulation amène la même modification organique. Ainsi, par exemple: un corps étranger touche la peau; au même instant la fibre s'y contracte (1) et il y a abord des fluides. Cet ensemble de phénomènes constitue une *érection vitale*.

(1) Il ne faut pas oublier que ces modifications sont le plus souvent moléculaires et qu'on ne les admet que par analogie avec d'autres cas où elles sont manifestes.

Cette érection vitale se répète dans les nerfs et va se reproduire dans la substance cérébrale, d'où résulte une sensation agréable ou pénible. Le *désir* de rapprocher ou d'éloigner la cause de cette sensation se manifeste; une nouvelle érection vitale a lieu dans le cerveau et donne naissance à la *volonté*. Celle-ci renvoie cette érection vitale aux nerfs volontaires et ceux-ci aux muscles qui se meuvent pour obtenir le résultat définitif désiré. Voilà plusieurs actes vitaux et moraux : impression passive d'un contact, sensation, désir, volonté, mouvement musculaire; eh bien, tous ces phénomènes sont le résultat d'une série d'érections vitales identiques dans leur nature. En effet, elles se réduisent toutes à une contraction de la fibre et à une accumulation de fluides. La modification moléculaire qui fait germer un bouton sur ma peau, va faire naître dans ma tête une *idée;* et l'état organique du cerveau pendant une méditation profonde est le même que celui de l'estomac pendant une digestion laborieuse.

5. Ces phénomènes organiques des solides, consécutifs à la stimulation, y attestent la présence de la vie. Partout où ils se montrent, il y a vie, et partout où ils se montrent, ils sont de même nature. La seule différence qu'ils présentent n'est que du plus au moins : on n'en peut concevoir d'autre.

6. La stimulation exercée sur un point de l'organisme se répète bientôt sur d'autres points par l'intermédiaire des nerfs. C'est ce qu'on appelle les *sympathies*. L'excitation n'est jamais uniforme dans l'économie; quand elle est en plus dans un organe, elle est en moins dans un autre; elle ne quitte une région que pour surcharger une autre région, et ne s'accumule sur un

tissu qu'en abandonnant un autre tissu. Une communication de l'excitation, facile, continuelle et convenablement répartie sur tous les organes, est nécessaire à l'équilibre des fonctions; c'est ce qui constitue l'état de santé.

Tous ces principes de physiologie sont immédiatement applicables à la pathologie, voici comment :

1. La maladie résulte de l'irrégularité des fonctions, et cette irrégularité tient à la souffrance d'un ou plusieurs organes.

Les fonctions ne se dérangent que parce que les organes qui en sont chargés, éprouvent quelques modifications fâcheuses dans leur vitalité. La vitalité peut en être augmentée ou diminuée, elle n'est pas modifiable d'une autre manière; sa *quantité* peut varier et non sa *qualité*, puisqu'examinée dans son action dans les tissus, elle ne se révèle à nous que par une contraction de la fibre avec accumulation des fluides, etc. Dans l'état de santé, une juste proportion est établie entre les excitans et les tissus excités, les innombrables réactions dont se compose la vie s'exécutent dans un ordre admirablement équilibré. Mais quelquefois cet ordre et cet équilibre se rompent par diverses causes. Tantôt les excitans sont trop vifs, tantôt ils ne le sont pas assez. Dans ces deux cas, l'irritabilité augmente ou diminue, et de là, désordre dans une ou plusieurs fonctions. D'autres fois, l'excitabilité s'exalte ou s'affaiblit sur un point quelconque, et alors les excitans naturels ne lui suffisent plus ou la surchargent, et de là encore, souffrance dans les organes et dérangemens fonctionnels. Dans ces cas, la contractilité existe toujours, elle se présente toujours avec les phénomènes qui suivent

son exercice, sans quoi il y aurait mort; mais, vicieusement renforcée ou affaiblie, elle n'amène plus les mêmes résultats.

2. L'état pathologique n'est donc que l'exagération ou la diminution de l'état physiologique. Prenons pour exemple le fait cité plus haut. Le corps étranger appliqué à la peau est un fer brûlant; la contraction fibrillaire qui s'ensuit est très-forte, les fluides y affluent avec abondance, une vive chaleur se manifeste. Mêmes phénomènes dans les nerfs et dans le cerveau. Cet organe, à peine coloré peut-être dans le premier cas, se gorge cette fois de sang dans une plus grande étendue; la sensation qui en résulte est une douleur atroce; la volonté, au lieu d'agir d'une manière régulière, peut s'anéantir, et à sa place se manifesteront des convulsions ou la paralysie. Les phénomènes apparens sont les mêmes dans les deux cas, à la peau, dans les nerfs, dans le cerveau, dans les muscles volontaires. Dans le premier cas, ils sont contenus dans des bornes modérées nécessaires à l'exercice normal des fonctions; dans le second, ils dépassent ces bornes et les fonctions sont troublées. Arrivée à ce degré anormal, l'*excitation* s'appelle *irritation*. L'irritation devient, à son tour, le phénomène générateur de tous les autres états morbides, comme l'excitation normale celui de toutes les opérations physiologiques. L'irritation portée à un très-haut degré prend le nom d'*inflammation*. L'excitation normale, l'irritation, la sur-irritation, l'inflammation ne sont que le même état à des degrés différens. On peut, pour comprendre ce fait, supposer une échelle ascendante dont chaque échelon représente un degré de l'excitation. Dans une certaine série de de-

grés, l'excitation est dans le mode normal et conserve ce nom d'excitation, il y a santé ; passé le dernier degré de cette série, l'excitation prend un mode anormal, elle s'appelle alors *irritation*, il y a maladie. Toutes les altérations pathologiques sont engendrées par l'*irritation* ou par le défaut d'excitation, (*ab-irritation*).

3. Dans tous les cas, l'*irritation* est toujours identique dans sa nature. Elle est, quel que soit son siège, la cause qui la détermine et le nombre des sympathies qu'elle réveille, toujours caractérisée par l'afflux des liquides. L'irritation commence toujours par un seul système organique et ensuite se communique à d'autres. Elle est primitivement locale. La nature de l'irritation ne change point dans ses migrations d'un point à un autre; elle se réduit toujours à l'augmentation des phénomènes qui attestent l'état de vie. L'exaltation d'un ou plusieurs organes amène toujours la langueur de quelques autres.

4. L'irritation peut être continue ou intermittente.

5. L'irritation fixée sur les capillaires sanguins et accompagnée de douleur, de chaleur, de tumeur et de rougeur, s'appèle *inflammation*.

Si les capillaires sanguins s'ouvrent à l'abord du sang et le laissent échapper, l'irritation qui l'y a attiré ne s'appelle plus inflammation, mais *hémorragie*.

L'irritation fixée sur les vaisseaux lymphatiques, n'attire que les fluides blancs. Il y a tumeur, mais ni rougeur, ni chaleur, ni douleur. Ce mode d'irritation prend le nom de *sub-inflammation*.

L'irritation des parties nerveuses s'appelle *névrose*; elle n'est caractérisée que par la douleur, qui quelquefois manque cependant.

6. Il n'y a pas de maladies générales. Les fièvres *essentielles* sont des *gastro-entérites* simples ou compliquées, c'est-à-dire l'inflammation simultanée de la muqueuse de l'estomac et des intestins grêles.

7. Il n'y a pas de maladies *spécifiques*; toutes celles à qui on a donné ce nom se rapportent à l'*irritation* ou à la *débilité*. Les miasmes délétères, les virus, ainsi que tous les modificateurs, quels qu'ils soient, n'agissent sur les tissus vivans que de deux manières : ils en augmentent ou en dépriment la vitalité. Les maladies qui résultent de leur action ne sont donc que des irritations ou des ab-irritations.

8. La *débilité* est le plus souvent le produit de l'irritation, et quelquefois constitue seule la maladie. La débilité consécutive n'est point une maladie; elle est liée à une irritation, se produit, se continue et cesse avec elle. La débilité primitive n'a guère qu'un rôle très-secondaire dans le cadre pathologique; elle n'est très-manifeste que dans le scorbut, dans plusieurs asphyxies, à la suite d'abondantes hémorragies, dans la vieillesse, après de longues abstinences; mais encore dans tous ces cas, elle est souvent accompagnée de l'irritation d'un ou de plusieurs organes.

De cette théorie pathologique découlent les principes de thérapeutique suivans :

1. Puisqu'il n'y a que deux classes de maladies, maladies *irritatives* et *ab-irritatives*, il n'y a en thérapeutique que deux indications : exciter la partie débilitée, affaiblir la partie sur-excitée.

Les médicamens se trouvent partagés aussi en deux classes; les uns excitent, les autres dépriment la vitalité. Ce sont les débilitans et les stimulans; les débili-

tans sont positifs ou négatifs. Les positifs sont ceux qui, appliqués sur les tissus vivans, y ralentissent les phénomènes vitaux par une action sédative directe. Ils sont très-peu nombreux, ou peut-être ils n'existent pas (1). Les négatifs sont ceux qui ne dépriment la vitalité que par la soustraction des *stimulans* qui la mettent en jeu et l'entretiennent. Ils se réduisent à la saignée, à l'application du froid et à la diète. Ainsi dans l'inflammation de l'estomac, on ne doit point chercher à attaquer la phlegmasie par des contre-stimulans directs, car ces remèdes n'existent pas, mais on doit supprimer toute alimentation et tirer du sang par des saignées générales ou locales. Ces deux moyens tendent au même but : diminuer l'irritation de la muqueuse gastrique. La diète atteint ce but en empêchant l'arrivée des stimulans sur le point affecté, l'écoulement sanguin en enlevant ceux qui s'y montraient déjà.

2. Débiliter positivement et négativement, est l'indication qui se présente dans presque toutes les maladies.

La médication *antiphlogistique* peut s'exercer de trois manières : positivement, par l'emploi d'un agent sédatif appliqué sur le point irrité ; mais son emploi n'est jamais indiqué faute d'agens pareils. Négativement, par la soustraction des stimulans, comme nous l'avons montré dans l'exemple d'une gastrite, enfin par la *révulsion*.

(1) M. Broussais n'a jamais donné son opinion à ce sujet d'une manière bien positive. Tantôt il avoue qu'il y a de vrais contre-stimulans, tantôt il affirme qu'il ne peut y en avoir; du reste il n'en emploie jamais dans sa pratique.

La méthode par *révulsion* consiste à transporter sur un organe peu important l'irritation fixée sur un viscère indispensable à la vie. Ainsi un vésicatoire sur la peau soulage une affection pulmonaire, un séton au cou guérit l'ophtalmie. La révulsion est fondée sur ce principe de physiologie, que la vitalité ne s'accumule sur un point que pour en abandonner un autre. Pour que ce transport de l'irritation ait lieu, il faut que l'irritation médicamenteuse soit plus forte que l'irritation morbide; si elle est plus faible, loin de révulser l'autre elle s'y ajoute et par conséquent l'augmente. Les *crises* ne sont que des révulsions opérées par la nature; ainsi des inflammations des viscères internes sont fréquemment guéries par l'apparition de sueurs abondantes, par une hémorragie à la périphérie du corps. La théorie de la révulsion et celle des crises s'expliquent de cette manière l'une par l'autre.

3. Les antiphlogistiques guérissent seuls toutes les irritations, quels que soient leur cause, leur siège, les modifications qu'elles font subir aux tissus, qu'elles soient intermittentes ou continues, aiguës ou chroniques. La considération d'un vice scrofuleux, cancéreux, dartreux, syphilitique, etc., est une chimère. L'*irritation* est toujours une ; elle se réduit toujours à une exaltation des phénomènes vitaux sur le point irrité. Toute médication ne peut donc agir qu'en ralentissant l'action vitale et non d'une autre manière. La prétendue vertu *spécifique* de certains remèdes stimulans dans les irritations, n'est qu'une supposition absurde. Le mercure dans la syphilis, le quinquina dans les fièvres intermittentes, etc., ne guérissent pas toujours, et quand ils guérissent, ce n'est

point par une action spécifique sur les maladies, mais par la *révulsion*.

4. La méthode stimulante n'est indiquée que dans les cas de débilité primitive, et ils sont fort rares. Les agens stimulans sont, il est vrai, très-souvent employés pour guérir des irritations, mais n'étant pas dans ce cas appliqués sur le tissu affecté, et tendant par une voie indirecte à la sédation des organes qu'on veut guérir, ils agissent en définitive comme débilitans, et leur administration rentre dans la méthode antiphlogistique.

5. Il importe d'attaquer toutes les maladies à leur début. Il y a toujours du danger à les laisser marcher et il ne peut y en avoir à les arrêter.

6. Toute maladie étant primitivemnet locale, il faut chercher parmi les organes malades quel est l'organe primitivement affecté, et dont la lésion a amené la lésion de tous les autres. La médication doit être dirigée contre cet organe. Son irritation cessant, l'irritation des autres cesse avec. S'il y a doute sur le point de départ des sympathies morbides et si plusieurs organes paraissent simultanément gravement affectés, il faut les attaquer tous par les moyens appropriés.

Je suis loin d'avoir exposé d'une manière tout-à-fait satisfaisante la nouvelle doctrine médicale. Je n'ai voulu et je n'ai pu, en peu de pages, que donner une idée des principes fondamentaux qu'elle professe. Je vais les soumettre à quelques observations. Et d'abord, récapitulons-les sommairement.

En physiologie, nous voyons que *la vie* considérée dans les tissus qu'elle anime, n'est autre chose que

l'*irritabilité* de ces tissus laquelle n'est à son tour que la *contractilité*, puisqu'elle ne se manifeste que par le mouvement de la fibre sous le contact des stimulans, et que ce mouvement est une *contraction*.

Que la contractilité mise en jeu appelle les fluides sur le point contracté;

Que la vie ne s'entretient que par l'excitation;

Que l'excitation est toujours identique dans sa nature, quel que soit son siége, son intensité et son résultat fonctionnel;

Qu'elle n'est pas répandue uniformément dans l'organisme, mais que chaque organe n'en a qu'une dose relative et qu'elle n'abonde dans une région qu'aux dépens d'une autre;

Enfin, que l'état de santé consiste dans la répartition égale et continue de l'excitation entre toutes les parties du corps, dans de justes proportions.

Ces principes appliqués à la pathologie nous font voir :

Que toute maladie n'est que la souffrance d'un organe, et qu'un organe n'est malade que parce que sa vitalité a été modifiée;

Que la vitalité d'un organe ne peut être modifiée qu'en plus ou en moins. L'excitation y est trop forte ou trop faible; sa *quantité* peut varier et non sa *qualité*;

Que toutes les maladies se partagent donc en deux classes: les maladies par surcroit d'excitation et les maladies par défaut d'excitation;

Que l'excitation augmentée au point de déranger les fonctions s'appelle *irritation*, et que l'irritation pathologique, de même que l'*excitation* physiologique, est toujours identique dans sa nature, quel que soit son

siége, son intensité et les altérations organiques qui en résultent;

Que l'irritation primitivement locale se propage dans l'organisme par la voie des sympathies, et qu'elle ne change point de nature dans ses diverses transmissions d'un point à un autre;

Qu'il n'y a pas de maladies générales ni de spécifiques, et que les *fièvres essentielles* sont des inflammations gastro-intestinales;

Que la débilité ou *ab-irritation* primitive est rare, et n'est d'ordinaire que le résultat ou la compagne d'une irritation.

Enfin, que l'irritation constitue l'immense majorité des maladies.

Conformément à cette théorie physiologico-pathologique appliquée à la thérapeutique, on prétend:

Que de même qu'il n'y a que deux modifications possibles dans la vitalité, l'exaltation et la diminution des phénomènes vitaux, les agens de la nature ne peuvent agir que de deux manières, augmenter ou déprimer la vitalité; ce qui les partage en deux classes, en stimulans et en débilitans, d'où résultent deux méthodes de médication : la méthode stimulante et la méthode débilitante ou antiphlogistique;

Que la médication tonique ou stimulante ne convient qu'aux maladies par débilité primitive qui sont très-rares;

Que la médication antiphlogistique est indiquée dans le plus grand nombre de cas et qu'elle s'exerce de trois manières: 1° par l'application sur les points irrités d'un remède de propriété sédative; 2° par la sous-

traction des causes stimulatrices; 3° par la révulsion.

Tels sont les principes fondamentaux de la doctrine *physiologique* ou de la doctrine de l'*irritation*, comme l'appellent quelques-uns. Elle frappe par une sorte de simplicité qui séduit. Réduisant toute la pratique de l'art de guérir à deux indications, et offrant comme une sorte de remède universel les sangsues et la diète, elle met à l'aise beaucoup de jeunes docteurs qui trouvent très-commode d'apprendre dans un quart-d'heure, toute leur matière médicale, et, en huit jours, la science du diagnostic.

Elle n'a point été adoptée ainsi de toutes pièces, excepté par quelques esprits paresseux ou enthousiastes. Elle s'est glissée dans toutes les parties de l'art de guérir, mais avec des modifications plus ou moins importantes. Elle a dû son prodigieux succès, moins aux connaissances positives qu'elle a apportées dans la science de l'homme, qu'à l'heureuse direction qu'elle a donnée à la pathologie et à la thérapeutique. Elle a fortement insisté sur la nécessité de rattacher sans cesse les maladies aux organes, de bien rapporter les symptômes à leurs vraies causes; elle a introduit dans la langue de la science une précision inconnue jusqu'alors; elle a mis en garde les praticiens contre les abus d'une médecine trop stimulante, et fait suspecter le mode d'action et les prétendues vertus d'une foule de médicamens trop prônés; enfin, si l'on étudie maintenant en France la médecine d'une manière si philosophique, c'est à la doctrine nouvelle qu'on le doit.

Ce sont là de très-grands services. On ne peut, on ne doit pas les nier; mais à côté du bien se trouve le mal. Je suis loin de croire que les propositions capitales de

la théorie *physiologique* soient incontestables, ou éternelles, ou immuables, comme le dit M. Broussais, et il est fâcheux que le despotisme intellectuel de ce novateur ait asservi tant de jeunes gens incapables désormais de penser seuls et d'expérimenter par eux-mêmes. La France s'est couverte, en quelques années, de plusieurs centaines de sectaires aveugles qui, ne retenant de la doctrine de leur maître que les exagérations où elle peut conduire, et n'ayant ni son expérience ni sa sagacité médicale, s'en vont appliquant avec assurance un système si facile. Pleins d'une conviction désastreuse, ils ne voient partout qu'irritations et gastrites, et, dans tous les cas, ne savent que tirer du sang et faire boire de l'eau chaude. Indociles d'ailleurs aux conseils de l'expérience, contempteurs des anciens et croyant à leur infaillibilité, la plupart ne se doutent seulement pas des objections qu'on peut opposer à leur maître, et pourtant elles sont nombreuses et assez embarrassantes.

Je ne dois point entrer bien avant dans un examen qui me conduirait trop loin et qui, pour être convenablement fait, demanderait plus de temps et plus d'espace. Je me bornerai à rappeler quelques-unes des objections dont le système de M. Broussais a été l'objet; elles me paraissent avoir quelque force, quoiqu'il n'en convienne pas lui-même.

Je les expose sans commentaire ni développement, parce que, n'ayant point été refutées ni par les faits ni par des raisonnemens solides, elles subsistent jusqu'à la preuve du contraire.

M. Broussais prétend que toutes les propriétés vitales imaginées par les physiologistes, sont des chimères, et

qu'il n'en existe qu'une : la *contractilité*. On répond à cela :

Que ni l'observation directe, ni une induction légitime ne peuvent faire admettre que tous les mouvemens intérieurs des tissus vivans se réduisent à des contractions ; que la contractilité bien évidente dans les tissus musculaires ne l'est point du tout dans les autres tissus, et que Haller, en ne l'accordant qu'à ceux-ci, n'avait pas dépassé les limites de la saine observation, tandis qu'on les dépasse en l'étendant à tous les autres ;

Que cette *contractilité* ne suffit pas pour expliquer toutes les modifications organiques dont nos organes sont le théâtre ; que, le plus souvent même, cette supposition les rendrait inexplicables, comme, par exemple, l'accumulation des fluides sur un point irrité ; en effet, l'irritation est un raccourcissement de la fibre, Dans le raccourcissement les molécules se rapprochent, les vides se comblent, les fluides au lieu de s'y rassembler doivent en être chassés ;

Que M. Broussais lui-même s'en sert d'une manière contradictoire, en expliquant en même temps par elle et la production d'un phénomène et sa cessation. Ainsi, dans une hémorragie, les fluides que la contractilité exaltée avait attirés sont répoussés par l'application d'un astringent qui n'agit qu'en exaltant la contractilité ;

Qu'en contradiction avec lui-même dans ce cas, il est encore en contradiction avec les faits, quand il affirme que les parties les plus contractiles sont les plus sensibles, puisqu'il est prouvé que la substance nerveuse, siége et conductrice de la sensibilité, ne se contracte pas du tout.

D'accord avec Brown, M. Broussais professe que la *vie* ne s'entretient que par l'excitation ; on en convient. Mais cette excitation est-elle toujours et partout identique dans sa nature, se réduit-elle, dans tous les cas, à une exaltation des phénomènes attestant l'état de vie, enfin, ne présente-t-elle que des différences de degré? A ces assertions on oppose :

Que tout en convenant que l'excitation n'a lieu que consécutivement à un mouvement et par un mouvement, et que ces mouvemens en tant que mouvemens, ne peuvent être distingués que par leur degré de force, il n'en est pas moins vrai que, soit par la nature de leur direction, soit surtout par une circonstance spécifique de la sensibilité, l'excitation diffère dans chaque organe non-seulement en *quantité* mais en *qualité*. Tous les excitans extérieurs agissent de la même manière sur les tissus, mais consécutivement à cette impression, chaque tissu réagit d'une façon toute particulière et spéciale. Le sang agit mécaniquement partout de la même manière sur le cerveau, sur le cœur, sur le foie, sur les glandes salivaires. Cependant, à la suite de cette impression identique, l'un de ces organes fait des idées, l'autre se contracte, le troisième sécrète de la bile et le quatrième de la salive. Ces considérations tirées de la vie organique s'appliquent encore mieux à la vie animale. Si l'action organique résultant de tous les stimulans est la même dans tous les tissus, pourquoi le résultat fonctionnel est-il si différent? et, d'autre part, pourquoi certains excitans réveillent-ils une fonction exclusivement à tous les autres? et pourquoi ces derniers sont-ils impuissans, quoiqu'ils amènent dans les tissus la même modifica-

tion organique que les premiers? Ainsi, par exemple, pourquoi la lumière seule fait-elle *voir*, les vibrations de l'air *entendre*, les corps odorans *sentir*? Les particules odorantes n'arrivent-elles pas en même temps à l'œil, à la muqueuse nasale, à la membrane du tympan? mais le nez seul répond. Dans quelques cas, les autres organes peuvent répondre aussi; ainsi, l'œil peut s'irriter sous le contact des mêmes corps odorans, devenus plus denses, mais dans ce cas, au lieu de *voir*, vous pleurez.

L'excitation diffère donc suivant la nature de l'excitant et l'organe excité. Cette différence n'existe-t-elle que dans le degré du plus ou du moins? La supposition est absurde. Ne serait-il pas curieux d'apprendre, dit un ingénieux critique (1), que l'ouïe n'est qu'un degré de contraction de plus ou de moins que la vue, et que la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat, ne sont que l'exagération ou l'affaiblissement du toucher?

De ces remarques physiologiques passant à la pathologie, on a cru voir:

Que la théorie de l'*irritation* n'expliquait que très-mal les innombrables modifications morbides des organes.

Que soutenant son identité dans tous les cas, M. Broussais donnait un démenti aux faits qui nous la font voir produisant des résultats différens suivant les organes où elle est fixée.

Qu'en admettant des différens MODES d'irritation, il se contredisait lui-même, puisque l'irritation dans son sys-

(1) Le D. Miquel.

tème n'est qu'une exagération des phénomènes attestant l'état de la vie.

Qu'en ne les admettant pas, il ne pouvait faire concorder sa doctrine avec les innombrables observations de guérisons obtenues par des remèdes essentiellement irritans, et qu'en outre, il ne pouvait expliquer l'action vraiment spécifique de plusieurs médicamens.

Relativemant à la doctrine des fièvres, principal titre de gloire de son école, on lui objecte :

Que l'anatomie pathologique qu'il a invoquée n'est point d'accord avec la théorie de la gastro-entérite; qu'après la mort, à la suite de fièvres graves, on a trouvé souvent le tube digestif intact; plus souvent on l'a trouvé enflammé, ulcéré, etc.... Mais tous les organes intérieurs sont aussi plus ou moins profondément altérés, et l'on ne peut pas décider quel a été le rôle de chacune de ces altérations dans les symptômes; enfin, que très-souvent les lésions gastro-intestinales sont trop légères pour que les terribles désordres observés pendant la vie puissent leur être attribués;

Que l'observation clinique ne prouve pas du tout que les premiers symptômes des fièvres à leur début doivent être rapportés, plutôt à la lésion gastrique qu'à celle du système nerveux ou de la poitrine. Que dans le courant de la maladie des symptômes de gastrite, d'encéphalite, de pneumonie, se succèdent alternativement, mêlés, confus et toujours accompagnés d'un dérangement général dans les fonctions nutritives, sécrétoires, etc.... mais qu'on ne peut nullement en induire que la lésion abdominale soit la cause de toutes les autres, et qu'elle forme à elle seule la maladie;

Que les succès incontestables et journaliers du trai-

tement tonique et même stimulant dans certains périodes des fièvres prouve d'abord, que tout n'est pas inflammatoire dans ces maladies, et qu'il existe réellement parfois un état de faiblesse générale, coïncidant avec des irritations locales, lesquelles ne contre-indiquent pas une médication fortifiante, et ensuite, que la muqueuse digestive n'est pas toujours enflammée, puisque les agens irritans qu'on y dépose, au lieu d'exaspérer les symptômes, les font cesser.

Que cette théorie est surtout entièrement en défaut dans les fièvres intermittentes presque toujours guéries par le quinquina, remède dont son école n'explique l'action que par des subtilités inadmissibles.

Que bien qu'il nie ou interprète autrement les faits cliniques et anatomico-pathologiques sur lesquels se basent ses adversaires, ceux-ci sont fondés à les admettre, puisqu'ils les ont vus, et à en tirer les conclusions que leur propre raison leur suggère.

Et de ces considérations on conclut que les fièvres ne sont point *desessentialisées*, dans le sens que M. Broussais attache à ce mot.

En thérapeutique, les objections ne sont pas moins fortes, et il ne paraît pas déraisonnable du tout de lui faire observer :

Que la manière d'agir des médicamens n'est pas assez bien connue pour qu'il ait pu légitimement affirmer que tous irritent (1); on lui oppose l'opinion des Italiens qui pensent le contraire d'un très-grand nombre.

(1) J'attribue cette opinion à M. Broussais, parce qu'elle ressort de l'esprit général de sa doctrine, quoiqu'il ne l'ait pas énoncée d'une manière bien claire.

Que conformément à sa doctrine des maladies, proscrivant, dans la très-grande majorité des cas, la médication tonique, il se prive d'une ressource que les habiles praticiens ont employée et emploient encore avec de grands succès, succès qu'il peut nier, il est vrai, mais qui n'en existent pas moins pour cela; car une dénégation ne saurait anéantir un fait.

Qu'il est tout-à-fait anti-philosophique en médecine de rejeter un médicament uniquement parce qu'on ne peut *concevoir* ni *expliquer* comment il agit, et que sa théorie tendant à proscrire l'emploi du mercure dans la syphilis, du quinquina dans les fièvres, du poivre cubèbe dans la gonorrhée, etc., est contradictoire aux faits les mieux constatés.

Que les diverses explications que son école et lui ont hasardées sur la manière dont ces remèdes guérissent sont très-insuffisantes, et que leur spécificité étant plus que probable, sa théorie de l'identité de l'irritation en était ébranlée.

Que sa méthode débilitante, utile dans bien des cas, est fatale dans une foule d'autres, et que, semblable à toutes les méthodes exclusives de médication, elle tend à devenir entre les mains des gens du monde une mode funeste.

Enfin qu'elle n'avait pas produit tout le bien qu'il en attendait, et que non-seulement il en exagérait beaucoup l'influence, mais encore qu'il était probable qu'elle avait plus de revers à déplorer que de succès à faire valoir.

Telles sont les remarques, non futiles à mon avis, dont la nouvelle doctrine a été l'objet; mais la der-

nière a donné lieu à une si singulière controverse qu'il importe d'en dire quelques mots. L'affaire est de nature délicate, et comme la vérité y est difficile à démêler, j'exposerai seulement les dire des parties. Le public jugera.

M. Broussais, comme tous les êtres irritables et passionnés, défend ses idées avec violence et cherche à soumettre par la force quand il ne le peut par la raison. Il veut convaincre en dépit de tous les obstacles, et il a le tort de vouloir convaincre tout le monde. La contradiction l'exalte; il se jette alors dans des exagérations qu'il ne peut couvrir qu'avec des exagérations plus grandes, et voudrait, en les répétant souvent et avec force, en faire de bons argumens. C'est ce qui lui est arrivé notamment dans la circonstance dont je parle.

En 1816 il annonça que, grâce à sa doctrine, la mortalité du Val-de-Grâce avait extraordinairement diminué, au grand étonnement et à la grande admiration de tout le monde.

Cette assertion n'ayant sans doute pas été remarquée, M. Broussais renchérit en 1821; il prédit alors, dans la préface de l'*Examen*, que sa doctrine aurait très-prochainement sur la population une influence plus marquée que celle de la vaccine.

Ceci était assez fort, mais ne suffit pas pourtant, car, en 1822, le prospectus des *Annales* déclara que dans les hôpitaux où la médecine physiologique était adoptée, on perdait à peine un malade sur trente, tandis que dans les hôpitaux où elle ne l'était pas, on en perdait un sur cinq (1).

(1) On lit dans un des derniers numéros des *Annales* que

Toutes ces assertions étaient faites avec assurance et l'on ne songea pas d'abord à les vérifier. Cependant elles donnaient des résultats si étonnans, qu'un médedecin (1) curieux de ces sortes de faits, alla aux sources, et produisit, dans la *Revue Médicale* (2), un tableau de la mortalité du Val-de-Grâce pendant cinq années consécutives. D'après ce document, M. Broussais aurait perdu plus de malades que ses confrères, pendant cinq ans, de 1815 à 1819, et sa perte moyenne à lui eut été de un sur treize.

M. Broussais répondit (dans les *Annales*), et répondit mal. Il ne nia pas l'exactitude du tableau; mais il prétendit que son exactitude ne prouvait rien contre lui; il fit valoir des différences de services; il expliqua comment il était chargé des plus graves maladies, et persista à conclure qu'on perdait vingt fois plus de malades par les autres médecines que par la sienne.

Sa réponse n'en était pas une, car, indépendamment du peu de solidité de ses explications, il restait prouvé qu'il avait perdu un malade sur treize et non un sur trente.

M. Roche, auteur d'un assez bon traité de pathologie, mécontent sans doute de la réponse de M. Broussais, tâcha de répondre pour lui d'une manière plus claire et d'opposer chiffres à chiffres. Il alla aux sources de son côté, revit le tableau, le corrigea d'après ses recherches particulières, et il prouva qu'effective-

les progrès vont en croissant, car on n'en perd plus maintenant que 1 sur 35.

(1) M. Bousquet.

(2) Le même tableau fut publié dans la *Gazette de Santé*.

ment les services de MM. Desgenettes et Pierre n'étaient pas comparables à celui de M. Broussais sous plusieurs rapports, et qu'ils avaient eu une mortalité beaucoup moins grande que celle qu'on leur avait donnée, fait qui s'explique par la nature des malades à eux départis. Quant à M. Vaidy, son service étant le même, il n'avait perdu que un sur vingt; et, quant à M. Broussais, sa mortalité fut confirmée à deux unités près sur deux années. Ainsi, par ce tableau, corrigé et commenté par un de ses élèves, il resta de nouveau prouvé qu'il avait perdu un malade sur treize ou quatorze, et non un sur trente.

C'est ce que fit très-bien ressortir aussi M. Bousquet, dans sa réponse à M. Roche, tout en convenant pourtant qu'on avait commis quelques erreurs involontaires dans la confection du premier tableau.

Trouver l'exacte vérité dans tous ces calculs et ces chiffres, n'est pas facile. L'évaluation des services, soit pour la durée, soit pour la nature des maladies, est fort compliquée, et il est immanquable qu'il ne s'y glisse plusieurs erreurs. Mais toutes ces erreurs, et chacun le sentira, ne peuvent porter que sur des différences assez légères. La base des calculs approximatifs n'en est pas moins solide, et ces calculs prouvent avec évidence que M. Broussais a perdu au moins, terme moyen, 1 malade sur 13 ou 14; d'où il suit qu'il n'en perd pas seulement 1 sur 30, comme il l'a dit, et qu'il y a quelque différence, pour les résultats, entre sa méthode et la vaccine.

Les auteurs du tableau n'avaient d'abord en vue que d'éclaircir ce seul fait, savoir, si M. Broussais ne perdait réellement que 1 malade sur 30, et on voit que

leur enquête a démenti les assertions des *Annales* et de l'*Examen*; mais, chemin faisant, ils se sont aperçus que non-seulement la mortalité de ce médecin était plus forte du double qu'il ne l'accusait, mais encore qu'elle était plus forte que celle de ses confrères; d'où ils infèrent que les miracles attribués à la nouvelle doctrine sont fort suspects, comme tous les miracles. Les différences des services rendent, il est vrai, cette conclusion moins légitime que la première; mais, toute compensation faite avec justice, ils pensent que la nouvelle médecine peut guérir peut-être aussi bien, mais non mieux que les autres.

M. Broussais s'est mis dans un fâcheux embarras; de l'attaque il se voit obligé de passer à la défense. Non-seulement il ne soutient plus, car il ne le peut pas, qu'il ne perd que 1 malade sur 30, mais encore il lui reste à se battre contre des chiffres qui lui disent qu'il en perd plus que ses confrères. Ou je me trompe fort, ou toute cette polémique n'est pas pour servir beaucoup sa cause; mieux eût valu qu'il n'en fut jamais question. Bien que ce nécrologe ne prouve rien, à mon avis, contre la nouvelle doctrine, il prouve pourtant qu'elle n'a pas fait tout le bien qu'on en disait et ce démenti seul est un revers. L'enthousiasme en se refroidissant se convertit en préventions ennemies, et rien ne refroidit l'enthousiasme comme les mécomptes.

Je voulais raconter une dispute scientifique et j'ai presque montré une querelle de parti. A qui la faute si ces débats ont offert quelque scandale? M. Broussais a prétendu que tous ses confrères de Paris et de la France voyaient mourir plus de malades que lui; quelques-uns de ceux-ci mis en cause ont prouvé qu'il

avançait une chose qui n'est pas, et en ont avancé une autre qui paraît être, savoir, qu'entre tous les nécrologes du Val-de-Grâce, celui de M. Broussais était le plus chargé. Il a prétendu qu'il ne perdait qu'un malade sur trente, et on lui a fait observer qu'il se trompe et qu'il en perd au moins un sur treize ou quatorze. Ces investigations directes ne sauraient plaire; il en résulte de l'humeur, d'où des réponses acerbes qui, à leur tour, provoquent de dures répliques. L'essentiel est qu'à travers le choc des passions, quelques faits intéressans restent. Dans le cas présent, un fait est resté démontré, un autre a été rendu très-probable : ils serviront toujours à quelque chose. Je finis cette digression et je renvoie aux journaux de médecine les lecteurs curieux de plus de détails (1).

Je reviens à la doctrine de l'*irritation*.

Si on envisage la théorie de M. Broussais dans ses grandes divisions, on ne peut méconnaître son analogie avec le brownisme. Comme Brown, M. Broussais professe que la vie ne se révèle à nous que par l'irritabilité des tissus vivans, propriété que l'écossais désigne sous le nom d'*incitabilité*, et qu'elle ne s'entretient que par l'excitation. Comme Brown, il n'admet que deux modifications dans la vitalité, son augmentation ou sa diminution; comme Brown, il partage les maladies en deux classes : maladies irritatives (sthéniques) et maladies ab-irritatives (asthéniques); comme lui en-

(1) *Revue médicale*, avril 1824. — *Annal. de la méd. physiolog.*, juillet 1824. — *Revue méd.*, mars 1827. — *Arch. génér. de méd.* tom. 12, p. 207, *ibid.*, p. 652. — *Gazette de Santé*, 1824, 1827. — *Lettres à un médecin de province*, 2e édit., p. 473.

core, il croît que tous les agens de la nature appliqués sur la fibre vivante la stimulent.

Voilà les points principaux sur lesquels ils s'accordent; voici en quoi ils diffèrent: Brown pensait que l'*excitation* était uniformément répandue dans l'organisme, qu'elle était *une et indivisible*; qu'elle ne pouvait s'exalter sur un point sans s'exalter sur tous les autres; M. Broussais, au contraire, croit que l'excitation, bien qu'identique dans sa nature, est répartie à doses inégales aux divers tissus, qu'elle n'existe pas en plus ou en moins, en totalité, dans l'économie; mais que son augmentation sur un point amène sa diminution dans un autre, et *vice versâ*. La théorie brownienne était une conception purement spéculative; la théorie française repose sur la distinction de la vitalité des tissus consacrée par Bichat.

En pathologie, nos deux médecins classent les maladies dans un ordre inverse. Brown, prévenu par l'état de faiblesse apparente qui accompagne toutes les affections graves, et se basant sur la nature débilitante ou excitante des *causes*, avait conclu que presque toutes les maladies sont asthéniques; M. Broussais ayant remarqué que la faiblesse n'est que consécutive à un état phlogistique des organes intérieurs, et que la considération de la nature des causes est une chimère, déclare que la très-grande majorité des maladies doivent être rapportées à l'*irritation* (sthénie).

Le premier regardait presque toutes les maladies comme *générales*, puisqu'elles se réduisaient, selon lui, à l'augmentation ou à la diminution de son incitabilité *une et indivisible*; le second les croit toutes primitivement *locales*; elles ne se généralisent que par la loi

des sympathies, et encore cette généralisation a une toute autre signification que celle de Brown.

En thérapeutique, même dissidence. Brown ayant toujours à combattre la faiblesse, administrait sans cesse les stimulans. M. Broussais, voyant partout l'*irritation*, n'emploie que les débilitans; le réformateur écossais croyait en outre, d'après sa conception de la vie, que les médicamens agissaient toujours d'une manière générale, n'importe le tissu sur lequel ils étaient déposés. Le réformateur français pense qu'ils agissent toujours localement, et que leur effet éloigné est subordonné à la modification qu'ils ont d'abord fait subir à un organe quelconque.

Il est singulier que, partant évidemment des mêmes principes, les deux écoles soient arrivées à des résultats si dissemblables dans le classement des maladies et dans la pratique; il n'est pas moins étonnant, comme je l'ai déjà observé, qu'elles arguent également de l'expérience clinique pour justifier leurs théories. L'école italienne du contre-stimulisme, fille aussi du brownisme, ne l'a pas modifié d'une manière moins bizarre.

Les *contre-stimulistes* sont d'accord avec Brown et M. Broussais sur la division des maladies en sthéniques et asthéniques. Quant à la proportion numérique de ces maladies, ils abandonnent Brown et pensent avec l'école française que les sthéniques prédominent. Mais, comme le médecin d'Edimbourg, et contradictoirement à celui de Paris, ils en admettent de générales (leurs *diathèses*) et de locales. Dans la théorie de l'action des médicamens et dans leur classement, ils diffèrent de tous deux. En effet, ils soutiennent

que non-seulement tous les agens extérieurs et intérieurs appliqués sur la fibre vivante ne la stimulent pas, mais encore qu'il en existe un très-grand nombre qui dépriment directement et positivement la vitalité. Ils ont appelé ces agens *contre-stimulans*, et, chose singulière! c'est principalement parmi les minéraux qu'ils les trouvent; c'est-à-dire dans le règne où les brownistes et les *physiologistes* ne voient que des stimulans des plus énergiques.

La cause de ce fait est digne d'attention. Rasori s'étant assuré que la sthénie dominait dans une foule de cas où les brownistes admettaient la faiblesse, et voyant d'ailleurs que les remèdes réputés stimulans par ces derniers, guérissaient ces maladies, en conclut que ces prétendus stimulans ne stimulaient pas réellement, mais agissaient au contraire d'une manière diamétralement opposée, de manière que, la théorie pathologique s'écartant du brownisme, les moyens curatifs restent les mêmes. Ainsi, les Italiens administrent pour *contre-stimuler* une foule de substances que Brown recommandait pour stimuler. Ces dissidences seraient peu de chose s'il était bien prouvé en fait qu'on guérit également par les deux méthodes, n'importe le mécanisme de la guérison, mais M. Broussais n'en convient pas. Il déclare le traitement brownien et le traitement dit contre-stimulant, essentiellement incendiaires et tout-à-fait contre-indiqués dans les cas où on les emploie. Qui a tort ?

Cette classification des médicamens paraît si rationnelle et si bien démontrée aux Italiens, qu'ils s'en servent pour reconnaître la nature sthénique ou

asthénique d'une maladie. La faculté plus ou moins grande qu'ont les fibres malades de supporter les stimulans et les contre-stimulans, leur paraît très-propre à décider si leur affection est asthénique ou non. « D'où il suit, dit M. Coutanceau (1), que si, par une raison quelconque, une maladie, jugée maintenant asthénique, était reconnue plus tard hyper-sthénique, les médicamens qui composent son traitement passeraient aussitôt de la classe des stimulans dans celle des contre-stimulans. »

Je ne veux pas pousser plus loin toutes ces comparaisons dont je n'ai indiqué que les termes les plus généraux : on peut cependant en conclure que la doctrine de M. Broussais est évidemment sortie du brownisme ainsi que la théorie italienne. En effet, le principe général et vraiment fondamental des trois écoles est le même : C'est cette division des maladies et des médicamens en deux classes, conséquemment à leur théorie dynamique de la vitalité.

Malgré toutes leurs dissidences théoriques, ces trois doctrines finissent cependant par s'accorder sur plusieurs points de pratique, par des motifs différens, il est vrai, mais, n'importe le pourquoi, elles s'accordent et c'est-là l'essentiel pour la thérapeutique, but définitif de toute médecine. Qu'importe, par exemple, que le quinquina guérisse une fièvre intermittente par la stimulation, par la contre-stimulation ou par la révulsion, s'il est bien reconnu que ce remède guérit? et qu'importe que cette maladie soit inflammatoire ou asthénique, si vous connaissez un agent qui la fait

(1) *Dictionnaire de médecine*, tom. 5, pag. 592.

cesser? Qu'importe que le mercure guérisse la syphilis par une action stimulante, spéciale, révulsive ou *contre-stimulante élective*, si son efficacité est bien constatée; et qu'importe que l'affection syphilitique soit générale ou purement locale, provenant d'un virus spécifique ou d'une simple irritation, semblable à toutes les autres, s'il existe réellement un médicament à lui opposer? etc.

Cet accord n'est point consacré d'une manière positive par les écoles rivales. Le plus souvent même elles nient en théorie ces résultats de l'expérience clinique, mais quelquefois, renonçant à les nier, tant ils sont évidens, elles se décident à les *expliquer*. C'est ordinairement par des subtilités insoutenables dans leurs propres principes; mais ces subtilités font un grand bien, parce qu'elles mettent à l'aise le praticien qui peut, sous leur sauvegarde, échapper à l'exclusivité de la théorie générale, et, ainsi armé d'une *explication*, n'hésite plus à prescrire un traitement devenu alors *rationnel* et absous du reproche d'*empirisme*.

La doctrine française, dès son apparition, a excité l'enthousiasme, d'abord à cause des incontestables vérités qu'elle a proclamées, et ensuite parce qu'elle est exclusive, et s'est chargée de tout expliquer. Annoncée d'ailleurs par un esprit ardent et dominateur, elle eut des prosélytes fougueux qui crièrent miracle, disant que le secret était trouvé, et que la médecine était devenue une science positive. La théorie de l'irritation a été bientôt appliquée à l'étiologie de presque toutes les maladies, et a subi entre les mains des élèves plusieurs modifications.

M. Boisseau, esprit distingué, écrivain habile et

très-bon critique, a refait la théorie des fièvres. Quoique entièrement d'accord avec M. Broussais sur les principes généraux de la doctrine, il les a appliqués différemment à l'histoire des *fièvres essentielles*. M. Broussais avait rallié toutes ces maladies à la gastro-entérite, simple ou compliquée; M. Boisseau nie l'exactitude de cette assertion ct cherche à prouver que, parmi les *fièvres* des auteurs, les unes sont des inflammations gastriques, comme le dit M. Broussais, mais que d'autres ont leur cause primitive dans des affections du cerveau, du foie, etc. Son livre dont le succès a été grand, quoiquc assez court, est composé avec habileté; c'est la meilleure et peut-être la seule remarquable production de la nouvelle école.

La critique n'a pas été moins féconde. Indépendamment de la guerre des journaux, plusieurs écrits ont été publiés contre la doctrine *physiologique*. Les uns, et c'est le plus grand nombre, sont ridicules par leur exagération; d'autres méritent d'être lus. Si les premiers n'ont servi qu'à donner un triste exemple d'une déplorable animosité littéraire, les derniers ont rendu à la science un grand service en montrant les dangers inséparables d'une théorie trop exclusive. Parmi ceux-ci, il faut surtout noter les *Lettres à un médecin de Province* de M. Miquel. Les objections capitales qu'on peut faire au nouveau système sont rassemblées dans ce livre sous une forme piquante et spirituelle, qui n'ôte rien à leur solidité intrinsèque. J'aurai occasion de revenir sur cet ouvrage polémiqne dans un article consacré à son auteur.

Cette querelle médicale a renouvelé un spectacle bien fréquent dans l'histoire des scienccs. Les prétentions

dominatrices d'un chef de secte, et la résistance des nombreux dissidens, ne tardent pas à faire lever deux ou trois drapeaux dont les couleurs sont bien tranchées, et autour desquels se rallient les divers partis. Pour peu que dure cet état, les esprits s'y accoutument ; l'absurdité de certaines idées disparaît sous l'empire de l'habitude, ceux qui n'étaient que *persuadés*, qu'entraînés, finissent par être convaincus ; les conjectures ont alors la valeur de démonstrations : les amours propres une fois engagés empêchent toute concession, toute rétractation. On avait d'abord accepté la parole du maître les yeux à demi-ouverts, se fiant à la clairvoyance des siens, plus tard on les ferme volontairement, pour n'être pas même exposé à voir autrement. Tout se trouble et s'obscurcit bientôt sur ce terrain de la dispute. L'ensemble des faits est oublié ou dénaturé ; l'on s'arrache péniblement quelques aveux insignifians, on ne voit plus, ou ne peut plus voir qu'un côté des choses, ce qui fait qu'on les voit mal, et on est enfin obligé de se remettre à distance, de se défaire, d'un seul coup, de toute opinion préconçue, et de tout recommencer.

En parlant de ces inconvéniens de l'esprit de secte, je ne veux faire le procès ni à M. Broussais, ni à tous les esprits supérieurs, dont les doctrines ont influé sur les destinées de la science. Le mal qu'ils ont pu faire ne leur doit point être entièrement imputé. Il prend surtout naissance dans la fougue ignorante de leurs partisans, et dans l'aveuglement hostile de leurs adversaires ; car il n'est rien que l'esprit de parti ne gâte, et ne détourne de son vrai but.

Ainsi la contradiction et le désir de ne rien laisser

sans réponse, ont entraîné bien loin M. Broussais. Je suis sûr qu'il a été conduit, comme par force, à bien des assertions dont il ne garantirait pas intérieurement la vérité. Quoi qu'il en soit, le sort définitif de son école est facile à prévoir ; l'histoire de la médecine est là pour nous l'apprendre. La doctrine *physiologique* sera oubliée, tout en laissant en France de profondes traces de son passage. Déjà cette doctrine paraît insuffisante à d'autres novateurs. Le solidisme exclusif sur lequel elle repose perd depuis quelques années la faveur dont il a joui ; et si les recherches dont les fluides animaux sont l'objet, dans l'état sain et morbide, conduisent à des résultats nouveaux, ce qui est probable, il est certain que la théorie de l'*irritation* sera bien près d'être renversée de fond en comble. Une chose pourtant restera des travaux de M. Broussais, c'est, comme je l'ai déjà dit, la bonne direction qu'il a imprimée aux études médicales, l'esprit de doute et d'examen dont il a donné de si énergiques exemples, la réforme que la langue de la science a subie par lui, et enfin, une foule d'excellentes règles de pratique et d'observations profondes ; et par tous ces motifs, son nom sera compté parmi les noms illustres de la médecine.

Oui, tout cela restera, et c'est un bienfait dont on doit reconnaître l'étendue. Je le répète, de peur que me comprenant mal, on ne me croie un de ces critiques malveillans, qui ne voient en M. Broussais qu'un faiseur d'hypothèses et un obstiné sectaire. Avant d'être trop fasciné par ses idées théoriques, il avait consigné les résultats de sa longue pratique, dans un ouvrage du premier ordre, l'*Histoire des Phlegmasies chro-*

niques. Il faut, en général, dans ses livres, soigneusement distinguer ses *observations* de ses *explications*; j'affirmerais même que M. Broussais a été grand praticien; mais je n'oserais affirmer qu'il le soit encore aujourd'hui. Il n'y a pas, en effet, d'idée si fausse qui ne puisse s'établir définitivement et à tout jamais dans la meilleure tête, quand, d'abord introduite par la prévention, exaspérée ensuite par la contradiction, elle est devenue une habitude.

Il est malheureux seulement que ses fades admirateurs et ses fanatiques prosélytes l'aient étourdi de tant d'encens et d'adorations; il paraît avoir oublié que s'il a fait dignement sa tâche pour les progrès de la science, de nouveaux venus ont la leur à remplir; et il devrait bien comprendre que sa doctrine, loin d'être le terme définitif de la science médicale, n'est qu'un très-petit et très-court épisode de son immense histoire.

Quant à cette doctrine, quelque jugement qu'on en porte au fond, on doit, quant à ses résultats, en penser ce que Hufeland a écrit au sujet des systèmes en général : « Toute méthode, dit-il, tout système nouveau » en médecine peut être regardé comme une nouvelle » expérience faite en grand sur le genre humain; à cet » égard tout système nouveau est remarquable et utile » par ses résultats, et il ne s'agit nullement ici de son » exactitude ou de sa fausseté; car les fautes elles-» mêmes deviennent une source abondante d'instruc-» tion, ainsi que l'atteste le système de Brown. »

M. ALIBERT.

Parler de M. Alibert, premier médecin ordinaire du Roi, d'une manière convenable, n'est pas chose facile, surtout si l'on est disposé à la sévérité. N'y a-t-il pas quelque témérité à venir se jeter au travers d'une gloire que depuis vingt ans toutes les trompettes de la renommée proclament ou prédisent? Je puis me tromper sur mon but et sur mes moyens, mais mon intention est bonne. J'en fais mes excuses aux admirateurs exagérés de M. Alibert, s'il y en a; mais qu'ils conviennent qu'un peu de mauvaise humeur doit être pardonnée à quiconque vient de lire jusqu'au bout la *Physiologie des Passions*.

Par où commencer? Sur quel terrain rencontrer le célèbre professeur? Il n'y a que l'embarras du choix. M. Alibert aime à faire des livres, et il cherche à varier ses sujets. Depuis les détails les plus dégoûtans et les plus minutieux de la pratique, jusqu'aux considérations les plus élevées de la philosophie de la science, il a parlé de tout. Il a su prendre aussi des tons différens, suivant l'occurrence, depuis la conversation familière d'un professeur causant avec ses élèves, jusqu'au langage harmonieux et noble d'un philosophe du Portique. Que n'a-t-on pas dit sur son style! Il y a quelque mérite, en effet, à écrire de jolies choses sur une préparation de quinquina, sur une dartre de mauvais caractère, ou sur une fièvre putride; mais j'oublie que j'ai à examiner d'abord le médecin, avant d'avoir af-

faire au littérateur. Qu'a-donc fait pour la science M. Alibert? On peut répondre : Beaucoup de choses ! 1°. un *Traité des fièvres pernicieuses;* 2°. deux *Traités* sur les *Maladies de la peau*, dont l'un avec des planches ; 3°. une *Nosologie* qu'il appelle naturelle ; 4°. des *Élémens de thérapeutique ;* 5°. des *Éloges* académiques ; 6°. une *Physiologie des passions*, ou Nouvelle doctrine des sentimens moraux, etc., etc. En bien comptant, on pourrait trouver encore quelque chose, mais ne cherchons pas à grossir ce bagage déjà très volumineux. Ce n'est là d'ailleurs qu'une énumération de livres ; reste à apprécier ce qu'ils contiennent. Les analyser séparément et l'un après l'autre serait un travail très-long, fastidieux pour le lecteur et pour moi, et par tous ces motifs, j'y renonce. J'aime mieux dire tout simplement mon avis sur M. Alibert, considéré comme médecin, comme métaphysicien et moraliste, et enfin comme écrivain.

Le génie médical se révèle de deux manières : il crée tantôt des observateurs d'une sagacité profonde et d'une patience intelligente, qui, comme Hippocrate, Baglivi, Sydenham et Stoll, portent dans la pratique un coup-d'œil ferme et une sorte d'instinct admirable, mais malheureusement individuel et intransmissible ; tantôt des esprits généralisateurs et hardis qui, déduisant des faits particuliers des règles théoriques, proclament les principes fondamentaux de la science, et sont les instituteurs de plusieurs générations : tels furent Galien, Stalh, Brown, Bichat, etc. M. Alibert doit-il être mis au rang de ces beaux génies ? Croirai-je, en le nommant, « signaler un des plus grands mé» decins, un des écrivains les plus distingués du siè-

» cle? (1) » Je n'oserais, car ses titres à ce haut rang sont au moins équivoques.

Qu'en dire comme théoricien ? Y a-t-il dans ses livres une doctrine, un système appréciables ? Épris de l'*analyse*, mot à la faveur duquel on a cru, pendant un certain temps, tout expliquer, tout éclaircir, avec lequel on a défendu et attaqué toutes les causes, qu'a fait M. Alibert avec une si bonne arme? Réduit à l'empirisme dans son Traité des fièvres pernicieuses, et en général dans ses idées sur la thérapeutique, il ne jette sur les maladies dont il discourt qu'une lumière troublée, qui loin d'éclairer les objets, les défigure et les fait méconnaître. Otez les descriptions d'apparat, les citations érudites qui n'apprennent rien et l'étalage répété d'une méthode stérile, que reste-t-il pour montrer la nature, les causes, le siége de la maladie et la raison des traitemens indiqués? Dire, en une seule page, que les fièvres intermittentes pernicieuses sont des névroses, et renvoyer le lecteur après la décision ; dire, en une demi-page, que le quinquina guérit parce qu'il guérit, et mépriser les objections, au lieu d'y répondre, c'est tromper l'attente de celui qui étudie. La question des fièvres résolue en deux pages! passe encore dans les premières éditions du livre ; la *Nosographie philosophique* était alors la loi écrite du monde médical ; mais depuis, à tort ou à raison, la pyrétologie a changé de face ; elle n'en est plus à classer des symptômes, à combattre des êtres enfantés par l'art, et elle attend des résultats de l'anatomie pathologique. Ces progrès, ou si l'on veut, ces changemens ont eu lieu, et un professeur doit en tenir compte!...

(1) *Journal des Sciences médicales*, tom. 1, p. 370.

Je le répète, la médecine de M. Alibert n'offre ni ensemble, ni unité de vues. M. Alibert, dont l'esprit est si loin d'être original, ne va qu'appuyé sur Bichat et Pinel, dont il n'a pas toujours bien employé les idées. Son travail favori est de *classifier*; mais que sont des classifications qui consistent en des transpositions insignifiantes des maladies et en des changemens de noms? On est tout étonné, à mesure qu'on avance dans la lecture de ses livres, de se sentir sans conviction et de n'apercevoir jamais la lumière. Malgré l'*analyse* et les éloges sans fin sur les avantages d'une bonne méthode, on s'aperçoit que tout cela est purement artificiel et que l'analyse et la méthode ne lui ont servi tout au plus qu'à faire la table systématique des matières. Je suis tenté de croire que M. Alibert n'a pas d'opinion arrêtée quand il écrit. Il se livre sans hésiter à sa faconde; il puise dans sa mémoire les faits, ayant soin de choisir les plus jolis; les raisonnemens viennent après, fournis par Bichat et Pinel, ou dictés au hasard par un empirisme qui n'est plus de ce temps. Un caractère bien singulier des livres de M. Alibert, c'est qu'ils ont un air suranné. Son langage médical est toujours empreint de la rouille des vieilles écoles; on dirait que le célèbre professeur ignore que le monde intellectuel marche toujours sans attendre personne. Tout ce qui est théorie chez lui, si l'on peut donner ce nom à quelques timides essais d'explications assez vulgaires, est tout-à-fait en arrière de l'état actuel de la science et de la direction des études médicales à notre époque.

Quelle position pourtant pour un esprit supérieur que celle où se trouve placé M. Alibert! Chef d'un vaste hôpital où les cas pathologiques les plus curieux

abondent, où les recherches anatomico-pathologiques sont si faciles, quel théâtre pour un observateur! On aurait pu attendre des avantages de cette position, toute autre chose que la description des maladies de la peau. Je sais qu'il y a de la hardiesse à attaquer un livre dont l'apparition fit grand bruit et dont l'éloge a retenti d'échos en échos dans toutes les revues et feuilles médicales de la France. Sans vouloir expliquer cette apparente unanimité de suffrages, craignons pour M. Alibert cet empressement général qui s'est manifesté à chacune de ses productions. Etre approuvé et loué par tout le monde, en toute occasion et en toute chose, équivaut presque à n'être loué par personne. La carrière médicale de M. Alibert est fort curieuse sous ce rapport.

Quoi qu'il en soit, le traité des maladies de la peau ne m'a point satisfait. Les planches en sont fort belles, fort chères, mais je les regarde comme à peu près inutiles, et ici je suis encore en opposition avec l'opinion du plus grand nombre. Je crois très-peu aux avantages qu'on suppose en général à la gravure coloriée pour les démonstrations anatomiques. La gravure la mieux exécutée n'est qu'une image trompeuse qui peut à la rigueur retracer à l'esprit un objet connu, mais impuissante à donner une idée exacte de la nature. Ainsi, si je ne me trompe, les affections cutanées ne peuvent pas plus que l'anatomie comparée être étudiées sur des planches. Quant à l'ensemble de l'ouvrage il est difficile encore de porter un jugement. M. Alibert, favorisé dans son étude, a vu un nombre immense de malades, il a observé des affections cutanées de toutes les sortes; il les a distribuées en ordres, en genres, en familles; il leur a imposé des

noms nouveaux. Ensuite, il a appelé à son secours un peintre à qui il a fait copier des ulcères, des écailles, des taches de toutes les couleurs. Comment vérifier tout cela ? Quel médecin pourra dire à M. Alibert: Tel genre de dartres, par exemple, n'est qu'une création de votre imagination *classificatrice* ou du pinceau de votre peintre. M. Alibert répondrait avec raison : Soyez médecin en chef de l'hôpital Saint-Louis pendant dix ans; soyez encore assez heureux pour être placé dans les circonstances où j'ai fait mes observations, et vous vous convaincrez de la fidélité de mes descriptions et de l'habileté de mon peintre. Soit, cette réponse ne serait pas mal trouvée, et pour ma part, je m'abstiens de donner mon avis personnel. Je me contenterai de répéter ce que j'ai entendu dire à plusieurs praticiens instruits. Ils disaient, et je ne prends pas sur moi la responsabilité de leurs paroles, que l'ouvrage sur les maladies de la peau pourrait bien n'être qu'un roman orné de vignettes. Je ne cite pas cette opinion, trop sévère sans doute, pour prévenir qui que ce soit contre le plus beau titre de gloire de M. Alibert; mais pour faire voir que ce qui se dit à l'oreille est fort loin souvent de ce qui s'imprime, et que le public médical est au moins partagé, en cette circonstance, en deux classes, dont l'une prodigue les éloges officiels et les points d'admiration, tandis que l'autre plus sévère discute et ne juge encore qu'en silence.

Quelque superficielle et insuffisante que soit cette appréciation du mérite médical de M. Alibert, je suis sûr de n'avoir exprimé qu'une opinion assez généralement répandue. Je crois encore ne pas être le seul de

mon avis dans ce qu'il me reste à dire de ce professeur examiné sous un autre point de vue.

M. Alibert a fait jadis des vers, à ce qu'assurent ses amis; mais il n'en a pas fait part au public, aussi n'est-ce pas de ses vers, mais de sa prose philosophique qu'il s'agit en ce moment.

C'est un livre bien singulier (je ne trouve pas d'autre mot) que la Physiologie des Passions! Combien un titre est souvent trompeur! Est-ce un traité de physiologie? non. Est-ce un traité de morale? pas davantage. Est-ce une théorie purement psycologique des sentimens moraux? non encore. Mais enfin de quoi y est-il question? que sais-je? de tout, de rien, comme on voudra; les journaux qui l'ont annoncé et prôné selon la coutume, ont éprouvé à son apparition la même incertitude que moi, qui voudrais en parler en ce moment. Ils ont sagement renoncé à l'analyser, à le caractériser, à en rendre compte enfin, autrement que par des phrases admiratives qui n'en donnent aucune idée. Je ne me sens, pour ma part, ni plus de courage, ni plus de hardiesse. Cependant, en forçant l'analogie, je crois reconnaître une sorte d'imitation de quelques écrits de morale et de philosophie de l'antiquité, par exemple, le traité de Cicéron *de Officiis* ou *de Senectute* et les dialogues de Plutarque; mais cette analogie n'existe que dans le but et non dans le fait. M. Alibert est aussi loin de la haute raison et de la supériorité littéraire de Cicéron que du bavardage original et piquant de Plutarque. D'ailleurs chaque chose a son temps, et un livre philosophique de ce genre est maintenant une vraie anomalie, surtout quand ce livre est fait par un médecin et intitulé *Physiologie des Pas-*

sions. Quelle place donner à cet ouvrage au milieu des travaux récens des Cuvier, des Tiedemann, des Gall, des Cabanis, des Bichat et de plusieurs autres éminens esprits qui ont cherché l'homme intellectuel dans ses organes? Le placerait-on mieux parmi les spéculations des psycologistes tels que Destutt de Tracy, Kant, Reid, Adam Smith et Cousin? *La Physiologie des passions* n'a de contact ni avec les uns ni avec les autres. Ce titre n'est donc nullement justifié.

Mais passons, et nous bornant à considérer cet ouvrage en lui-même, nous n'y verrons qu'un long recueil de lieux communs de morale, d'observations vulgaires que déguise mal un style surchargé d'ornemens. Montaigne, La Bruyère, Vauvenargues, Mme. de Staël, ont aussi écrit sur les passions et sur leur rôle dans la vie humaine; mais ils avaient vu le monde en observateurs, et, doués d'ailleurs d'une belle imagination et de facultés rares, ils ont laissé de ce qu'ils avaient vu des tableaux éclatans de force et de vérité. Leurs écrits brillent surtout par le mérite littéraire, et leurs erreurs même séduiront toujours par le charme du style et par une entraînante éloquence. Quand on veut discourir, à la manière des anciens, sur la sagesse, sur la tempérance, sur le courage, sur la générosité, il faut avoir leur génie poétique et naïf, et surtout leur allure naturelle. En général, chez eux, le titre n'est qu'un texte à peu près indifférent, à la suite duquel ils écrivent tout ce qui échappe momentanément à leur pensée; ils font part aux lecteurs de leurs impressions secrètes, et de ce que l'expérience leur a appris, avec une abondance de cœur pleine de franchise; aussi ces écrits offrent-ils l'image d'une con-

versation animée, sans prétention et sans autre but apparent que le besoin qu'a celui qui parle de communiquer à d'autres ce qu'il sent si bien lui-même. Sans examiner si cela est possible ou non de nos jours, était-ce à cela que devait viser un professeur de l'Ecole de médecine de Paris, écrivant sur les passions? Ne devait-on pas s'attendre à voir expliquer leur funestes effets sur l'économie animale, leur puissante influence sur le système cérébral, les désordres qu'elles y amènent, et enfin les moyens d'en prévenir les éclats ou d'en réparer les suites?

Mais M. Alibert n'a rien fait de ce qu'on attendait de lui; et, de plus, il a mal exécuté ce qu'il a voulu faire. Ses deux volumes de *style* sur des généralités de morale et de philosophie n'ont pas eu de succès. Le siècle où l'histoire même n'était considérée que sous le rapport littéraire, est déjà loin de nous, et avec du *style* seul on n'arrive à rien. Mais puisqu'il s'agit de style, que dirons-nous de celui de M. Alibert? Ses admirateurs, et il y en a un assez grand nombre, le proclament le modèle des écrivains médicaux, et qui plus est, un des plus grands écrivains du *siècle* (1). C'est-là un éloge maladroit et presque perfide. Il est vrai que, pour M. Alibert, les éloges les plus enivrans sont ceux qui s'adressent à l'écrivain, au littérateur. Il faut bien qu'il en soit ainsi, car il a mis du *style* à tout. Il fait de la *sensiblerie* à propos d'un médicament diurétique, et des comparaisons poétiques au milieu d'une dissertation sur les dartres. La *Physiologie des Passions* n'a été écrite, je

(1) *Journal des Sciences médicales*, tom. 1, pag. 370.

pense, que pour mettre dans tout son jour ce grand talent d'arranger des phrases sonores, et de bien habiller de maigres idées. C'est aussi sur ce talent qu'a porté spécialement le concert des louangeurs, mais il est malheureux qu'en ce point, très-peu important, je diffère encore d'opinion avec eux. En fait de style, le meilleur est le plus simple, le plus concis et le plus clair. Celui de M. Alibert ne brille par aucune de ces trois qualités. Il y a dans son faire de la manière, de la recherche, de la prétention, la manie des effets inattendus, des contrastes prémédités et un charlatanisme de couleur qui fatigue; ce qui revient à dire qu'il manque de naturel, de franchise, de force et surtout de vérité. Ce sont là, au reste, les défauts de nos artistes en tous genres. Un petit tableau bien sentimental, bien étudié et bien faux, tel qu'on en voit beaucoup aujourd'hui, et un chapitre de la *Physiologie des Passions*, font sur moi absolument le même effet.

Il n'est pas de pires ennemis que les amis maladroits. M. Alibert, pour sa part, n'a pas certes à se plaindre de la bonne volonté des siens; mais il devrait modérer ces effusions de cœur, trop évidemment exagérées, pour ne pas manquer leur but. Ouvrant divers journaux de médecine et même de politique, on voit comme par accord comparer M. Alibert médecin à Aretée, M. Alibert philosophe à Platon; un critique regrette que l'Institut de France ne possède pas ce *digne fils d'Appollon*, et enfin on le proclame un des plus grands écrivains du siècle. Oui, tout cela a été écrit, répété bien des fois et bien haut; mais puisqu'il faut que quelqu'un le dise, cela n'est pas exact. M. Alibert a de l'esprit, du

talent littéraire; il a été l'ami de Bichat, il est professeur à l'école de médecine et premier médecin du roi; par tous ces motifs, il a pu et a dû être loué ou flatté; mais à quel propos parler d'Aretée et de Platon?

Les exagérations dans un sens amènent les exagérations dans un autre. N'ayant que l'intention de rectifier des erreurs de critique, je m'aperçois que j'en commets une moi-même. Tout n'est pas à louer dans les écrits de M. Alibert, mais tout n'est pas à reprendre. On doit, pour rendre hommage à la vérité, citer surtout le discours préliminaire de la *Nosologie naturelle*; c'est un tableau bien fait et heureusement résumé de l'histoire de la médecine. Il y a encore quelques parties dignes d'éloges dans ses nombreuses productions, mais elles ne suffisent point pour motiver les divers jugemens qu'on a portés sur ce professeur. Ce qui le prouve, c'est qu'aucun de ses écrits, malgré la haute réputation dont ils jouissent, n'est de quelque utilité, soit au praticien, soit au médecin philosophe. Sa *Nosologie* n'a pas été lue par dix médecins et n'a pas été adoptée par un seul. Son *Traité des maladies de la peau* rebute par l'abus des divisions et des subdivisions, et surtout par la cherté des figures, sans lesquelles il est inintelligible, grâce aux noms effrayans donnés aux maladies; les *Élémens de thérapeutique et de matière médicale* n'ont pas, sur cette partie de la médecine, contribué du tout à débrouiller le cahos dont se plaignaient Stalh et Bichat, et dont se plaignent encore tous les bons esprits. On leur préfère généralement l'ouvrage de M. Barbier. Le *Traité des fièvres intermittentes pernicieuses* est une compilation sans originalité, et d'ailleurs il est vieux de trente ans.

La *Physiologie des passions* ne présente rien de médical, ni de près ni de loin, et je crois qu'examinée simplement comme ouvrage de philosophie morale, on doit préférer quelque peu La Bruyère, Vauvenargues, Cicéron et Montaigne.

C'est là une critique qui, pour être inaccoutumée, n'en est par moins juste, et ce n'est pas ma faute, si étant juste, elle tend à modifier l'idée qu'on paraît s'être faite jusqu'ici de la capacité scientifique et littéraire de M. Alibert, premier médecin ordinaire du roi, médecin en chef de l'hôpital Saint-Louis, et professeur à la faculté de médecine de Paris.

M. COUTANCEAU.

M. Coutanceau a peu écrit, il y a long-temps même qu'il paraît avoir renoncé à publier ses idées; mais il n'en occupe pas moins une des premières places dans notre littérature médicale. Un petit volume intitulé: *Révision des nouvelles doctrines chimico-physiologiques*, a suffi pour cela. Cet ouvrage est du petit nombre de ceux qui dans les sciences échappent à l'oubli dans lequel se perdent bientôt tant d'autres, devenus inutiles par les découvertes et les idées plus nouvelles. Les doctrines physiologiques de Bichat, les principes anatomiques de Vicq-d'Azyr, ont subi déjà de nombreuses atteintes; quelque jour peut-être leurs théories auront perdu toute valeur scientifique; mais le haut mérite littéraire dont brillent les écrits de ces médecins, les fera lire encore par une longue suite de générations. Sans vouloir établir ici une comparaison que M. Coutanceau repousserait lui-même, je n'hésite pas à attribuer une part du succès de son livre à cette heureuse alliance de la pensée et de l'expression, des idées et du style. Il importe cependant d'ajouter que les idées de M. Coutanceau n'ont pas déjà tellement vieilli, que la critique n'ait plus à apprécier sa *Révision* que sous le rapport littéraire. Loin de là, les principes de cet écrit sont et seront long-temps de circonstance; les doctrines qu'ils combattent ne règnent pas, il est vrai, dans nos écoles, mais elles vivent dans les travaux partiels de plusieurs de nos physiologistes même les plus distingués. L'ouvrage de M. Coutanceau a le grand

avantage d'avoir posé avec une extrême clarté et une rare justesse, les questions capitales qui se rattachent à la doctrine du *vitalisme*, aux prises avec les diverses hypothèses chimico-physiques qu'on a tenté récemment de mettre à la place. Quand bien même, et cela doit sans doute arriver, les diverses explications admises par les vitalistes de nos jours, sur les fonctions de l'organisme, seraient démontrées insuffisantes; quand même la science réclamerait impérieusement de nouvelles théories pour ces fonctions, les argumens de M. Coutanceau auraient encore toute leur force, ils serviraient toujours à prémunir les physiologistes contre cette impatience stérile qui les pousse à chercher un appui dans les sciences étrangères. Le vitalisme pourrait être convaincu d'erreur dans quelques-unes de ses applications, qu'il n'en serait pas moins, en principe, la seule base rationnelle de la théorie des corps organisés.

L'idée d'une force particulière inhérente aux êtres vivans, sous la dépendance de laquelle se trouvent les divers phénomèmes qu'ils nous offrent, soit dans l'état sain, soit dans l'état morbide, s'est présentée de tout temps aux observateurs. Hippocrate, le premier, et l'école dogmatique qui hérita d'une partie de ses principes, l'avaient admise sous le nom de *nature*, et plus tard sous celui de *pneuma*; Galien, quatre siècles après Hippocrate, fonda sa *physiologie* sur une supposition à peu près semblable; dans des temps plus modernes, Van-Helmont et Stalh l'ont reproduite, l'un sous le nom d'*archée*, l'autre sous celui d'*âme*; Barthez sous celui de *principe vital*; Brown sous celui d'*incitabilité*, et les physiologistes français de ce siècle sous celui de *force*

vitale. Mais, à toutes les époques, les *vitalistes* (1) ont eu à lutter contre une foule de spéculatifs qui, égarés par une fausse philosophie, ont eu recours à des explications physiques, chimiques, mécaniques, astrologiques, analogues à l'esprit de leur temps.

La bonne direction que la philosophie des sciences reçut dans les 17ᵉ et 18ᵉ siècles semblait devoir s'opposer à cette confusion étrange, mais les grandes découvertes de la chimie et de la physique parurent montrer des rapports si nouveaux entre tous les corps, qu'on se flatta de l'espoir, si souvent trompé, de rattacher tous les phénomènes de la nature morte ou vivante à une seule et même cause. La principale tentative s'est faite en France à la fin du dernier siècle. Lavoisier, et surtout Fourcroy, soumirent aux forces chimiques la plupart des fonctions de l'économie, et parvinrent momentanément à donner un certain crédit à leurs théories. Elles étaient fondées sur de merveilleuses découvertes, sur les expériences en appparence les plus concluantes, annoncées par des hommes pleins de génie et d'éloquence; et malgré tous ces élémens de succès, leur triomphe ne fut que très-incomplet et fort court. Les auteurs eux-mêmes, rendus défians par l'esprit philosophique du siècle, présentaient leurs hypothèses moins comme des acquisitions définitives que comme des espérances pour l'avenir. « Cent ans plus tôt,

(1) Je prends le mot de *vitalistes* dans une acception plus générale que celle qu'il a dans le langage ordinaire. J'entends désigner par là ceux qui ont admis, dans l'explication des phénomènes des corps vivans, des *causes* autres que celles qu'ils admettaient pour les corps inorganiques.

dit très-bien M. Coutanceau, ils eussent cru avoir dans les mains dix fois plus de faits qu'il n'en fallait pour reconstruire de fond en comble l'édifice de la science(1); et en effet, cent ans plus tôt, le système chemiatrique, ridicule amas de suppositions absurdes et de rêveries bizarres, avait dominé le monde médical et séduit les meilleurs esprits. Les circonstances n'étaient plus les mêmes, et le résultat différa aussi.

A l'époque où M. Coutanceau a écrit son livre(1814), l'influence des chimistes était loin d'être affaiblie. Fourcroy n'était mort qu'en 1809. Les questions soulevées par les hypothèses de Girtanner, de Crawford, de Beddoes étaient l'objet d'une foule d'expériences et d'études. Pour atteindre son but, M. Coutanceau passe en revue les opinions des chimistes sur les principales fonctions, et il montre que leurs théories de l'hématose, de la digestion, de l'hématose artérielle, des sécrétions, de la nutrition, etc., ne sont que des hypothèses plus ou moins ingénieuses, contradictoires aux faits bien interprétés. Parmi ces hypothèses, celle de la calorification est une des plus brillantes, et conserve encore aujourd'hui des partisans. M. Coutanceau ne l'a pas attaquée pourtant avec moins de force que toutes les autres, et il a montré la part immense qu'a la vie dans la production de la chaleur animale.

Notre plan ne nous permet pas de suivre M. Coutanceau dans les détails de sa *Révision*; il suffit de faire bien remarquer le service qu'il a rendu à la médecine et à toutes les sciences en général. Cet empiètement de la chimie et de la physique dans le domaine de la phy-

(1) Art. *chimisme* du Dict. de Médecine.

siologie était une nouvelle manifestation de la tendance de l'esprit à généraliser sans cesse. Cette tendance se base sur cette idée, que la nature ne doit pas avoir besoin de plusieurs *principes d'action*; qu'il est probable qu'elle n'en a qu'un, dont tous ceux qu'on a cru reconnaître ne sont que des modifications. Cette idée, bien que soutenable dans une philosophie transcendentale, est fausse, si on la prend pour guide dans l'étude des corps. Dans cette étude, l'observation, l'expérience nous montrant des différences réelles, spécifiques, entre les phénomènes de la formation, de la décomposition des corps, suivant qu'ils sont organisés ou non, une méthode d'induction légitime doit nous faire supposer une différence réelle, spécifique entre les *causes* de ces phénomènes. Ce que l'induction nous indique, l'expérience nous le prouve mieux encore quand nous voyons avec quelle facilité se brisent les théories qui, voulant tout unir, confondent réellement toutes choses. Au moment où la chimie entrait dans la physiologie, celle-ci entrait dans la psycologie, et ces trois sciences, si manifestement distinctes en réalité, confondues dans une seule par Cabanis, ne présentaient plus qu'un assemblage monstrueux d'élémens hétérogènes. La grande tâche scientifique du siècle qui commence est d'établir définitivement la compétence de chaque science, et de repousser toute application illégitime de l'une à l'autre. M. Coutanceau doit être compté parmi ceux qui ont coopéré à cet utile résultat; il a lui-même très-bien exprimé le vrai point de vue de ces questions. « Puisque la physiologie a ses faits propres, il est évident qu'elle doit avoir sa doctrine;
» celle-ci se formera d'elle-même en généralisant de

» plus en plus les résultats de l'observation, et parve-
» nant ainsi peu à peu jusques à l'expression la plus
» simple possible des faits généraux, qui tiennent tous
» les faits particuliers sous leur dépendance médiate
» et immédiate... etc. » Et ailleurs : « La chimie doit
» fournir à la physiologie ses faits, et non ses théo-
» ries : elles ne sont point à notre usage. »

M. Coutanceau a coopéré à la rédaction du *Dictionnaire de médecine*, où il a inséré un grand nombre d'articles remarquables par la clarté des idées, la justesse des raisonnemens et le mérite littéraire. On doit citer surtout les articles *Chaleur animale*, *Chimisme*, *Fièvres*, *Contre-stimulisme*, etc.

Je ne puis m'empêcher de rendre hommage, en finissant, aux qualités personnelles de ce médecin recommandable. Je me suis interdit, en commençant cette revue, toute investigation autre que celle des opinions et des écrits; mais je ne veux fidèlement garder ma promesse que là où il n'y aurait à dire que de tristes vérités. Toutes les fois qu'il se rencontrera sur ma route quelque noble caractère, quelque homme entouré de l'estime universelle et de sentimens unanimes de bienveillance, je m'empresserai de joindre ma voix à la voix de tous, ainsi que je le fais ici à l'égard de M. Coutanceau.

M BÉRARD.

M. Bérard, autrefois médecin de la Charité à Paris, et aujourd'hui professeur d'hygiène à la faculté de Montpellier, est très-connu comme médecin et comme philosophe. D'après le caractère général et le but de ses écrits, je le considérerais plutôt comme un métaphysicien que comme un médecin. Tous ses ouvrages roulent sur des questions d'une haute généralité, et ne tendent à rien moins qu'à établir sur de nouvelles bases la théorie des corps vivans et à clore les débats sans fin de la physiologie et de la métaphysique, en imposant à chacune de ces sciences son vrai but, sa méthode et ses limites légitimes. Tel a été le travail de toute la vie philosophique de M. Bérard, ainsi qu'il le dit lui-même quelque part. Dès l'année 1814, il publia quelques principes de sa doctrine dans l'analyse critique qu'il fit de l'ouvrage de Legallois sur le *Principe de la vie*; plus tard, il les reproduisit dans les articles *Cranioscopie*, *Contemplatif*, *Élément*, *Extase*, *Force musculaire*, du Dictionnaire des Sciences Médicales, et surtout dans son livre intitulé : *Doctrine médicale de l'école de Montpellier, et comparaison de ses principes avec ceux des autres écoles anciennes et modernes*; plus récemment (1823), il a exposé complétement son système dans sa *Doctrine des rapports du physique et du moral*; enfin, en 1824, toujours guidé par ses idées sur les méthodes d'observation dans les sciences physiologiques, il a essayé de faire une *Application de*

l'analyse à la médecine pratique, ouvrage imprimé à la suite des *Maladies chroniques* de Dumas.

Ainsi que je l'ai fait pour M. Alibert, je vais me borner à donner une idée générale des principes contenus dans les divers ouvrages de M. Bérard, et apprécier l'ensemble de ses travaux philosophiques. J'examinerai ensuite ses qualités comme écrivain, et, sous ce double rapport, j'aurai cette fois plus à louer qu'à reprendre.

M. Bérard veut « montrer que les sciences, quoique indépendantes, ne sont pas destinées à une guerre perpétuelle, et qu'il existe pour elles une sorte de droit public qui maintient leurs liaisons réciproques, comme un droit intérieur qui garantit leur liberté particulière. » Appliquant cette idée à la métaphysique et à la physiologie, il a voulu terminer leur longue guerre. Jusqu'à présent, en effet, elles se sont empruntées réciproquement des erreurs et se sont entravées l'une et l'autre dans leur marche respective. Comment apporter la lumière dans ce chaos? Faut-il, comme l'idéaliste, détruire la physiologie en supprimant le monde matériel? Faut-il, comme le physiologiste, proscrire la métaphysique et l'âme humaine, et abandonner les abstractions pour prendre le scalpel? Ce ne serait point là une alliance, mais une fusion. L'impuissance d'expliquer les vrais rapports du physique et du moral a souvent poussé l'esprit humain dans ces opinions extrêmes. Mais aucun de ces essais n'a été heureux, parce qu'il est évident qu'ils sont contradictoires à tous les faits, et donnent un démenti trop formel à la conscience du genre humain. La tentative de Cabanis, si bien commencée par Condillac, me paraît tout aussi funeste et aussi fausse qu'à M. Bérard. Il me paraît, comme à

lui, que réduire l'esprit humain à la passivité, et considérer la pensée comme un produit sécrété par le cerveau, est l'idée la plus ridicule et la plus courte qu'un philosophe ait jamais conçue. Je crois, de plus, que ce projet de réduire la science de l'homme à une seule science, bien que brillant en lui-même, ne saurait se justifier par l'observation sévère des phénomènes que présente sa double nature, et que si la métaphysique et la physique animale ont resté si long-temps séparées, c'est que ces sciences répondent à des réalités que toutes les subtilités des raisonneurs de tous les siècles n'ont pu faire méconnaître. M. Bérard n'a donc point tenté une fusion semblable à celle de Berkeley ou de Cabanis. Persuadé qu'un des plus grands obstacles aux progrès des sciences a été toujours la manie d'*expliquer* ce qui ne peut point l'être, et de *concevoir* ce qu'il suffit de constater, il s'est borné, dans toutes ses méditations, à observer les divers phénomènes, soit vitaux, soit moraux, à les comparer entre eux et à arriver, par cette comparaison, à la connaissance des forces primitives dont ils émanent.

M. Bérard a très-bien vu que la théorie de la *sensation* était la vraie clef de la métaphysique et de la physiologie dite intellectuelle. Il a démontré fort bien qu'elle n'est pas un mouvement physique, ni un produit chimique; qu'elle n'avait aucun rapport avec l'irritabilité des tissus avec laquelle on a tâché de la confondre; qu'elle n'était point la conscience des diverses modifications qu'éprouvent nos sens, car il n'y a aucune sorte d'analogie ni de causalité naturelle à établir entre une sensation et un mouvement de la fibre : on a beau subtiliser de toutes les manières et mettre à

contribution tous les organes, toutes les propriétés vitales, imaginer des centralisations d'impressions, de mouvemens, etc., toutes les analogies empruntées à la physique et à la chimie, ou à la physiologie, sont complétement en défaut et ne donnent nullement raison du phénomène. La sensation est donc un fait primitif qui ne ressemble à aucun des autres actes de l'économie animale, qui nous est révélé aussi d'une manière toute particulière par la conscience, un fait *sui generis* et qu'aucune an alogie, quelque forcée qu'elle soit, ne peut faire rentrer dans les autres faits connus du monde matériel : vouloir l'expliquer est contraire à la bonne manière de philosopher, qui consiste à s'arrêter devant les phénomènes, à bien préciser leur vraie nature, leur ordre de succession. Là où les phénomènes diffèrent d'une manière tranchée et spécifique, il faut admettre une force correspondante différente, spécifique aussi. Les chimistes et les physiciens suivent cette marche dans leur analyse des corps. Il est impossible de parler d'un phénomène sans supposer implicitement une force qui le produit, car tout effet a une cause et toute cause un principe d'action. L'admission de ces forces est donc une suite nécessaire de l'observation des phénomènes apparens. Ainsi, si les fonctions physiques de l'homme supposent des forces particulières qui pénètrent la matière vivante, et différentes de celles qui président aux corps inorganiques, son entendement suppose également un principe qui diffère à son tour et des forces physiques ou chimiques et aussi des forces vitales. C'est par des déductions de ce genre que M. Bérard arrive à la notion de l'âme. On voit que l'histoire de la sensation met, de prime abord,

en question des plus hauts problèmes que l'esprit humain se soit proposés.

Mais ce principe, cette âme, cette force, que sont-ils? Qu'importe leur nature? Leur existence est un fait qu'il s'agit seulement d'établir. Comment expliquer le mode d'union et d'influence de la cause à l'effet, du principe d'action à l'action même? Explique-t-on mieux l'impulsion, l'affinité, l'attraction, les forces vitales? Arrivés devant ces x, dit M. Bérard, il faut s'arrêter. Mais leur admission ne doit point être rejetée par la ridicule idée qu'elles sont inexplicables; tous les faits primitifs sont dans ce cas, et on ne peut les rejeter sous peine de confondre tous les phénomènes de la nature dans des analogies mensongères et contradictoires. C'est ce qu'ont fait les partisans de la raison pure et les philosophes sensualistes comme Cabanis. Ils ont voulu tout rapporter dans l'homme à une seule force, tandis qu'il y en a plusieurs.

Déterminer le nombre de ces forces par l'inspection attentive et purement expérimentale des phénomènes, et rattacher chacun de ces phénomènes à sa vraie cause, tel est le but de la science de l'homme physique et moral. M. Bérard a tracé d'une manière supérieure tous les inconvéniens des systèmes qui, fondés sur des espérances dans l'avenir de la science, et livrés à une interprétation forcée des faits, quittent la voie expérimentale dont je viens de parler. Toutes les conclusions qu'il avait habilement tirées de la sensation comparée avec les autres actes de l'organisme, se retrouvent de nouveau dans son étude de l'idée, du jugement, de la réflexion et du raisonnement. Dans toutes les opérations de l'intelligence, le *moi* n'est ni entièrement pas-

sif, comme le veulent Condillac et Cabanis, ni entièrement actif, comme le prétendent d'autres spéculatifs plus hardis. L'idée suppose l'activité du *moi*. Elle n'est, comme on l'a dit, ni une image, ni une trace laissée dans le cerveau, ni un mouvement mécanique. Tous les efforts des sensualistes, pour rattacher l'idée, l'attention, la réflexion, à la sensation passive, ne sont pas plus satisfaisans que ceux qu'ils ont faits pour rattacher la sensation à l'irritation vitale. Il y a de l'impression vitale à la sensation et de celle-ci à l'idée, un *hiatus* infranchissable, que nulle analogie ne peut combler, et qui sépare violemment les phénomènes moraux des phénomènes vitaux, et par suite les forces dont ils dépendent. M. Bérard a rattaché à sa théorie de l'idée toutes les discussions relatives à la manière dont nous concevons les choses, à la réflexion du *moi* sur ses opérations, et à l'existence des objets qui sont la matière de nos sensations et de nos idées. Toutes ces questions sont en effet là à leur place. Il cherche également par la théorie du *moi* et du *non moi* à arriver à la notion de l'existence des objets qui ne sont pas nous, et à la découverte de l'idée de la causalité. Toutes ses conclusions ne sont peut-être pas rigoureuses, mais on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il est dans une voie éminemment expérimentale, qui promet à ceux qui le suivront des résultats féconds et nouveaux.

M. Bérard a très-bien montré la vanité des prétentions de quelques naturalistes modernes qui ont cru que toutes les spéculations de la métaphysique étaient nécessairement stériles et erronnées, et n'ont admis de certitude que pour les faits soumis à l'investigation des sens. Il détruit victorieusement cette erreur en vingt

endroits de sa *Doctrine du physique et du moral*, et marque de main de maître les lois des sciences métaphysiques et physiologiques, et leur degré de compétence. La physiologie observe les modifications matérielles des corps vivans, le mécanisme des fonctions, en un mot tous les phénomènes que l'œil et la main peuvent atteindre. La psycologie s'occupe des phénomènes de relation, des opérations du *moi* et des résultats de la réflexion sur elle-même, de tous les phénomènes qui, invisibles et impalpables, ne se laissent saisir que par le témoignage de la conscience. : « Les deux ordres de phénomènes, dit-il, sont aussi évidens l'un que l'autre. Les sciences métaphysiques reposent donc sur la même base que les sciences physiques. » Le grand problème n'est point de les confondre en une seule, mais de bien discerner ce qui appartient à chacune (1). »

Il me serait impossible de suivre M. Bérard dans tous les détails de ses théories idéologiques. Il me suffit de caractériser l'ensemble de ses doctrines et d'en bien marquer la tendance. Ainsi je m'abstiendrai de rap porter toutes ses opinions sur les méthodes, sur un nouveau *critérium* de la vérité qu'il a cru trouver, sur la liberté morale, sur la mémoire, l'imagination, les beaux-arts, le sommeil, les rêves et l'âme. Je ne partage pas entièrement ses opinions philosophiques sur

(1) M. Bérard a sur ce sujet émis quelques-unes des idées que M. Jouffroy vient de consigner dans son introduction de la traduction des esquisses de philosophie de Dugald-Stewart. Cette introduction est un chef-d'œuvre de la clarté, et un modèle de discussion p[illegible]phique.

toutes ces choses, mais je rends justice au bon esprit et aux nobles sentimens qui les ont dictées. Les livres de M. Bérard sont une nouvelle protestation contre le despotisme intellectuel auquel l'école de Condillac et de Cabanis nous restreint depuis si long-temps en France. Cette philosophie, déjà si bien attaquée par quelques penseurs français du plus haut mérite, va même être abandonnée par les physiologistes dont elle a tant tiré.

Nous avons vu comment il conçoit l'homme moral, voyons maintenant comment il envisage l'homme physique.

Après avoir établi la démarcation des sciences métaphysiques et physiologiques, M. Bérard cherche à déterminer les lois des corps vivans. Il avait combattu l'école de Cabanis dans sa doctrine sur le *moral*, il la combat encore au sujet de ce qu'il appelle le *matérialisme médical*. Le solidisme exclusif de Bordeu, exagéré ensuite par les travaux des anatomistes qui lui succédèrent, a amené plusieurs physiologistes à croire que la *vie* dépend de la contexture des tissus, et l'organisation toute entière de l'arrangement des molécules. M. Bérard pense qu'on a pris en ceci l'effet pour la cause, et que c'est sortir des faits, que d'attribuer la vie à l'arrangement des tissus, tandis que cet arrangement matériel lui-même n'a pu s'effectuer que sous l'influence d'une force inconnue dans son essence, mais évidemment surajoutée à la matière. Ce qui le prouve fort bien, c'est que les animaux, dont l'organisation est la plus simple, *vivent* de la même manière que ceux dont les appareils organiques sont plus compliqués. Le polype sent, se meut, absorbe, assimile, etc., en un mot, remplit toutes les grandes fonctions de l'animalité. Les organes si

nombreux et si variés des animaux supérieurs, ne servent point à la *vie* comme *cause*, mais seulement comme *instrumens* appropriés aux différentes transformations de la matière, et au rapport à établir entre l'individu et le monde extérieur; ce sont des *moyens* d'application des forces qui constituent la vie, et non la cause primitive de ces forces. « L'animal est un, dit M. Bérard, la vie est une; ce n'est pas l'estomac séparément qui digère, ce sont les forces de l'organisme entier par l'estomac, etc.... »

Cette physiologie est loin d'être vulgaire, et il y a derrière ces considérations spéculatives plus de conséquences pratiques qu'on ne serait tenté de le croire. La même idée qui fait dépendre l'organisation de la texture des tissus, fait méconnaître tout-à-fait l'activité et la spontanéité des forces vitales, amène à ne voir dans le jeu des fonctions qu'un mécanisme matériel, et dans les maladies, que des lésions physiques. L'école de Paris, malgré son adhésion manifeste au vitalisme, subordonne trop les propriétés vitales aux conditions organiques; elle craint de réaliser des abstractions, en s'occupant des forces vives de l'économie, et cette crainte a créé de nos jours un système médical dans lequel les propriétés vitales ne sont rien, quoique invoquées à chaque instant, et les altérations matérielles, tout. M. Bérard insiste avec raison sur les différences de doctrine qui séparent encore les écoles de Paris et de Montpellier; mais c'est à tort qu'il accuse Bichat d'avoir été le principal auteur de ce système. Bichat a formellement professé l'opinion contraire; et cela est si vrai, qu'il a distingué les propriétés de *tissu*, des propriétés *vitales*. Il ne faut peut-être, au reste, en

accuser aucun auteur en particulier, excepté Cabanis; il est le seul, si je ne me trompe, qui ait subordonné les propriétés à l'arrangement moléculaire d'une manière expresse; mais il est vrai aussi que les physiologistes de son école, tout en proclamant le vitalisme, se sont fréquemment laissé dominer par leurs études anatomiques, et penchent, sans s'en douter, vers un *matérialisme médical* qui, poussé trop loin, ne conduirait à rien moins qu'au *mécanisme* ancien, puisqu'il ne tient nul compte de l'activité et de la spontanéité des forces *vitales*.

M. Bérard applique ses idées générales sur la vie à l'exercice de diverses fonctions, et, entre autres, celles du système nerveux. Ses opinions anatomiques et physiologiques diffèrent de celles des observateurs de nos jours. Il pense, contre Gall, que toutes les portions du système nerveux sont absolument indépendantes les unes des autres, quant à leur formation.

Que le système nerveux est un dans sa totalité; qu'il n'y a pas plusieurs centres d'impressions, ni de centre commun physique dans le sens qu'on a attaché à ce mot. Il croit, contre Bichat, que la différence tranchante de deux systèmes de nerfs, système de la vie animale et système de la vie organique, est illusoire et contraire aux faits.

La plupart des physiologistes regardent le cerveau comme l'organe de la pensée et le siége du *moi*. M. Bérard ne partage pas cette opinion. Le cerveau, selon lui, n'est ni l'organe, ni même l'instrument de la sensation et des facultés intellectuelles. Il le regarde comme une simple condition de la manifestation entière de ces facultés. L'anatomie comparée et les expé-

riences lui ont servi à constater que le cerveau n'est pas indispensablement nécessaire à la sensation et au mouvement volontaire. Cette portion du système nerveux n'est point l'organe de la pensée comme l'estomac est l'organe de la digestion; son action est purement *dynamique* et non fonctionnelle.

Dans ses recherches sur le cerveau et sur son rôle dans les phénomènes intellectuels, M. Bérard a eu à combattre la doctrine célèbre du docteur Gall, et il l'a fait avec succès, d'abord dans l'article *Crânioscopie* du Dictionnaire des Sciences médicales, et beaucoup mieux ensuite dans sa *Doctrine du physique et du moral.* Le système de M. Gall repose, dit-il, sur le matérialisme médical; il suppose que les forces vitales et les facultés morales dépendent de l'organisation, de l'arrangement des tissus; il détruit l'activité des propriétés vitales, démontrée par une saine physiologie, et l'activité du *moi*, démontrée par la conscience. Nous pensons, avec M. Bérard, qu'en pareille matière, l'observation psycologique doit passer avant toute autre méthode, et que là où elle contrarie les données de l'expérience sensible, celle-ci doit avouer son incompétence. Entre la sensation et l'idée, entre l'idée et la réflexion du *moi* sur cette idée, et du *moi* sur lui-même, on ne saurait admettre un instrument organique. « Tout intermédiaire imaginé suppose toujours l'action antérieure du *moi*, libre et indépendante de toute action organique, et il ne peut pas y avoir d'instrument pour sentir que l'on sent. » Pour se mettre en rapport avec les objets extérieurs, le *moi* a besoin d'instrumens appropriés; mais, pour sentir qu'il sent, pour agir sur lui-même, il n'a besoin que de lui-même, puisqu'il n'est, en défi-

nitive, pour nous qu'action et sentiment. La doctrine de Bichat sur les *passions*, dont il place le siége dans les organes thoraciques et abdominaux, est fondée sur une pareille manière d'interpréter les faits. M. Gall a prouvé fort bien lui-même que le trouble des organes internes dans les passions ne prouvait nullement que ces organes en fussent le siége ou l'instrument. Les désordres qui s'y manifestent ne sont qu'une réaction et pas autre chose : cette réaction part, d'après lui, du cerveau principalement affecté ; mais il ne fait que reculer la difficulté, et la même objection s'applique à sa théorie. Les désordres cérébraux, les douleurs, le sentiment de fatigue qui accompagnent l'exercice exagéré de la pensée, ne sont que des effets : le moral est ici primitivement affecté, et dans sa réaction il modifie le système nerveux et diverses régions de l'économie. Voilà tout ce que disent les faits bien observés. L'impuissance d'expliquer le mode d'union du moral et du physique, et le secret mécanisme par lequel ils agissent l'un sur l'autre, ne doit point les faire identifier. La vraie philosophie veut que l'on se contente d'admettre ce rapport réciproque, sans ôter aux faits qui le composent, leur caractère d'indépendance et de spécificité. Je ne dirai rien de plus sur ce sujet (1) ; ce qui précède suffit pour faire connaître l'esprit de la doctrine de M. Bérard sur les corps vivans.

(1) Je ne prétends point partager entièrement toutes les opinions de M. Bérard, au sujet de la doctrine du docteur Gall; je me réserve d'en parler plus au long dans un article de cette revue, entièrement consacré au célèbre anatomiste allemand et à sa doctrine.

Il me reste à voir comment de ces hauteurs spéculatives M. Bérard est descendu à la médecine.

Dans son plan de réorganisation générale des sciences, et voulant leur assigner à chacune leurs droits respectifs et leurs limites naturelles, M. Bérard a très-bien su établir l'indépendance de la métaphysique et de la physiologie. A-t-il aussi bien réussi dans sa législation médicale? Il importe de lui soumettre quelques doutes à cet égard. Il croit devoir distinguer la *médecine-science* et la *médecine-art*, la théorie et la pratique (1) « La première, dit-il, consiste dans la connaissance des lois les plus générales de la santé et de la maladie, de leurs dernières causes expérimentales, de leurs conditions; en un mot, elle s'occupe de la théorie des phénomènes de l'un et de l'autre état, dans leur ordre naturel de filiation et de combinaison; la seconde se borne à tracer l'histoire naturelle des fonctions et des maladies, et spécialement de celles-ci, pour apprendre à distinguer les différens états morbides, et à diriger méthodiquement l'application des moyens à l'aide desquels une expérience répétée a montré qu'on pouvait les combattre avec succès. Elle ne recherche ni le désordre primitif qui constitue la maladie, ni la manière dont le remède rétablit ce désordre..., etc. » Je ne crois pas que cette distinction doive être admise dans un sens aussi général. L'histoire de la médecine prouve que la médecine-pratique a toujours été subordonnée aux idées théoriques, et cela a dû toujours se passer

(1) Dans son *Application de l'analyse à la médecine pratique*, ouvrage imprimé à la suite des *Maladies chroniques de Dumas*.

ainsi, parce qu'il est dans la nature de l'esprit humain d'aller à la source des phénomènes, et de ne pas s'obstiner à marcher sans voir comment il marche, quand bien même sa course serait encore plus assurée. L'empirisme n'a jamais peut-être existé que dans la pratique des premiers médecins, ou dans celle des médecins ignorans de tous les siècles. Vouloir systématiser l'empirisme, le fonder sur les résultats de la seule observation clinique, et en déduire des méthodes de traitement, c'est introduire dans la médecine une confusion funeste plutôt que la clarté; c'est se réduire à ne faire qu'une médecine de symptômes, et s'en tenir à une histoire stérile et essentiellement incomplète des phénomènes. Cette systématisation n'est pas seulement difficile, comme le reconnaît M. Bérard lui-même; elle est, je crois, impossible en fait, et impossible, parce qu'elle n'est pas rationnelle. M. Bérard l'a prouvé lui-même par ses efforts au moins infructueux pour coordonner la doctrine des *élémens*, déjà commencée par Barthez, Dumas et Berthe. Je pense, avec la majorité des médecins philosophes, que la physiologie doit être la base de la médecine-pratique. Il est vrai que la théorie ne doit point être contradictoire aux résultats pratiques, parce que, si elle leur était contradictoire, elle serait par-là démontrée fausse; mais fondée sur la connaissance des propriétés vitales et des altérations de tissu qui correspondent à leur dérangement dans les maladies, elle seule peut régulariser le traitement, lui donner une fixité indépendante des innombrables variations accidentelles que peuvent apporter dans les symptômes les circonstances de lieux et de temps. L'écueil du médecin théoricien

est la précipitation à généraliser des faits incomplètement observés, et à appliquer témérairement ses principes de conduite à tous les cas; et sa sagesse consiste à s'arrêter devant l'évidence pratique, et à dévier de sa théorie, quand l'expérience ne paraît pas la justifier. Les médecins *physiologistes* exclusifs sont téméraires, quand ils nient la spécificité d'un remède, par la raison ridicule qu'ils ne peuvent *concevoir* comment il agit. Ceux-là sont plus sages, qui en attendant l'explication, administrent le remède et guérissent le malade. La médecine *pratique* est toute entière dans l'observation de cette régle. Les médecins appelés médecins *praticiens*, par opposition aux médecins *systématiques*, ne sont que des théoriciens prudens qui parfois ont recours à l'empirisme, quand leur théorie les soutient mal, tandis que les *systématiques* ferment les yeux à la réalité, et disent comme certains politiques : Périsse le malade plutôt qu'un principe. La médecine pratique est l'emploi prudent et éclairé de la médecine théorique, et non une science à part, ayant ses règles, ses principes distincts de l'autre.

Jusqu'ici je n'ai donné que des éloges à M. Bérard, et je ne me propose pas de les rétracter. Mais il importe d'avertir que ses ouvrages sont bien moins remarquables par leur originalité propre et par les idées qu'ils contiennent, que par ce fait singulier que ce sont les ouvrages d'un physiologiste. « Il peut être aussi utile que curieux, dit-il lui-même, de voir un médecin, qui heureusement transfuge en quelque sorte, ose déclarer à la métaphysique que la physiologie, qui prend un ton si assuré à son égard, quand elle lui im-

pose un matérialisme que celle-ci ne saurait juger, ne peut pas se défendre elle-même contre cette science, qui l'a envahie si souvent et qui la domine encore sur divers points. » Ainsi, indépendamment du mérite de l'exécution, dont je vais parler en finissant, le but fondamental de M. Bérard est surtout remarquable. En effet, il tend à chasser de la physiologie même le matérialisme, que l'école écossaise et quelques Français ont déjà chassé de la philosophie; il prouve combien la révolution philosophique que nous voyons s'opérer de nos jours est vivement commandée par les besoins des esprits, puisqu'elle pénètre même parmi les médecins, élèves exclusifs de Cabanis et de Condillac.

Voilà le but manifeste et véritablement remarquable des écrits de M. Bérard; reste à examiner l'exécution. Je ne parlerai ici que de la *Doctrine des rapports du physique et du moral*; c'est dans cet ouvrage qu'il a rassemblé toutes les preuves et tous les développemens de sa philosophie. Il est impossible de plus mal exposer de bonnes idées que ne l'a fait M. Bérard. Tout y est confus, et rien n'y est à sa place; son livre est moins un système philosophique qu'un recueil de notes, rassemblées au hasard et sans ordre logique. Travaillé par l'activité de ses idées et par le besoin de les voir éclore, M. Bérard semble avoir écrit, jour par jour, les résultats encore indécis de ses méditations, de ses conversations philosophiques, et il ne s'est arrêté que quand il s'est trouvé en possession d'un volume. Son livre n'a pas été peut-être composé ainsi, mais dans tous les cas, cette supposition expliquerait fort bien les répétitions sans nombre, les contradictions, les longueurs dont il est plein. Malgré l'importance qu'il attache justement

aux méthodes dans les écrits scientifiques, il n'en suit lui-même aucune, soit logique, soit artificielle. Il saute d'un ordre d'idées à un autre sans motif, sans nécessité, et sans transition. On ne doit jamais s'attendre à voir le titre de ses chapitres justifié. A propos de la sensation, il discourt longuement des méthodes, et quand il s'agit des méthodes, il poursuit en quarante pages la doctrine crânioscopique. Ce défaut d'ordre est un grand mal et a nui sans doute au succès de son livre et à la propagation de ses idées. Cette incroyable confusion mérite d'autant plus de reproches, que M. Bérard possède plusieurs des qualités d'un écrivain philosophe. Son style est clair, abondant et riche. On rencontre fréquemment des pages pleines d'éloquence, et de cette éloquence qui tient à la manifestation vive et frappante de la vérité. Je ne doute pas que les notes de M. Bérard, gardées pendant quelques années de plus, et soumises ensuite à une révision sévère, n'eussent formé un ouvrage, si non d'une plus haute portée, du moins d'une plus grande utilité philosophique. Résolu à les publier en 1823, M. Bérard eût mieux fait peut-être de les faire connaître sous le titre d'*Études métaphysiques et physiques*, ainsi qu'il les appelle dans sa préface, plutôt que sous celui de *Doctrine des rapports du physique et du moral.*

M. ADELON.

A mesure qu'une science s'enrichit de faits et de découvertes; lorsque, cultivée depuis long-temps dans différens pays et par des hommes éminens, elle est parvenue à acquérir sur toutes les branches qui la composent un certain nombre de notions importantes, il devient nécessaire que quelque esprit patient et exact rassemble toutes ces opinions diverses, les mette en présence, les oppose les unes aux autres, en un mot, fasse une sorte de statistique critique de tous les faits recueillis jusque-là. Une pareille statistique est un travail réclamé par les besoins des esprits. On est bien aise de savoir au juste ce que l'on possède et ce qu'on a encore à désirer, et ce regard jeté en arrière sur ce qui a été fait montre mieux ce qui reste à faire. L'écrivain qui accomplit cette tâche rend donc un vrai service à la science. M. Adelon est un de ces hommes utiles. Il n'a fait qu'un livre; mais ce livre lui assure une place distinguée parmi les auteurs médicaux de l'époque. Ce n'est certainement pas une œuvre originale ni d'une haute portée; mais elle remplit assez bien son but d'utilité pratique et journalière. Quatre volumes sur *la Physiologie de l'Homme* ne pouvant être analysés d'une manière satisfaisante, ni dans un long ni dans un court article, nous nous contenterons de faire quelques remarques sur l'ensemble du livre et sa composition générale.

Tout en compilant les recherches des physiologistes (sans prendre toutefois ce mot en mauvaise part), on

peut dire que M. Adelon s'est compilé aussi lui-même. Plusieurs chapitres de sa Physiologie avaient été déjà publiés séparément et sous différens titres dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*, ou récités dans des cours. Cette manière de procéder dans son travail l'a empêché peut-être d'y imprimer l'unité et la liaison nécessaires à tout écrit scientifique. Certaines parties exigeraient une transposition, car elles semblent n'avoir été surajoutées qu'après coup et comme encadrées au hasard au milieu des autres, par exemple, les *Considérations générales sur les forces*, le chapitre sur l'*Innervation*, etc. Au reste, ce défaut, si c'en est un, n'influe que très-peu sur l'effet général du livre; peut-être même doit-on à ce mode de rédaction l'exactitude et le nombre des recherches dont il brille partout. Chaque sujet important de la Physiologie ayant d'abord été traité ainsi séparément, l'auteur en a fait à chaque fois une dissertation en règle, un petit traité complet, où les questions sont discutées sous toutes leurs faces. La réunion de ces traités isolés a formé ensuite un traité général, dont l'ensemble manque d'unité et de plan, mais dont les différentes parties, considérées isolément, sont habilement composées, pleines de recherches et riches de faits.

Voici encore un sujet de reproche plus grave à mon avis, bien que d'autres n'y voient au contraire qu'un sujet d'éloge. M. Adelon adresse son livre aux élèves; il le dit lui-même dans sa préface; mais ce livre n'enseigne pas; il propose des doutes. On y voit moins un professeur développant sa doctrine, qu'un critique marchant à tâtons, de faits en faits et de preuves en preuves. Douter est chose fort bonne, en physiologie

surtout ; mais dans un ouvrage destiné à l'enseignement, je désirerais trouver des formes plus dogmatiques et un ton plus affirmatif. Il ne suffit pas de poser des questions quand il faudrait les résoudre : c'est fort bien quand on a affaire à des savans qui n'écoutent que pour juger après, mais non quand il s'agit d'élèves qui n'écoutent que pour apprendre. Rien ne fatigue et ne rebute comme un professeur continuellement indécis et chancelant, qui discute toujours sans jamais conclure, et semble demander des avis quand on attend de lui des résultats. Je sais tout ce que vaut une pareille retenue ; je ne suis pas du parti de ces faiseurs d'hypothèses, de ces explicateurs tranchans, dont on ne saurait manquer dans les sciences encore conjecturales ; mais je tiens qu'il faut se défendre d'un scepticisme qui ôte à la pensée sa force et à l'esprit toute conviction. Sans doute l'histoire des phénomènes vitaux est encore bien obscure et embarrassée de mille erreurs ; mais celui qui commence son étude doit être encouragé et non dégoûté ; il lui importe de trouver un guide sûr qui lui montre les objets et les lui explique, plutôt qu'un éclaireur timide qui ne veut sur chaque chose lui raconter que des *on dit*. Ces observations ne s'appliquent point à telle partie plutôt qu'à telle autre du traité de M. Adelon, mais au caractère général de sa manière d'enseigner. Sans doute rien de mieux que de ne pas affirmer sur des questions oiseuses et très-débattues encore ; mais laisser planer ainsi sur tout un traité scientifique écrit *ex professo*, un esprit de doute et de critique sur la certitude de la science même qu'on enseigne, me paraît un défaut qu'on devrait éviter.

L'effet immanquable de la lecture de la *Physiologie de l'Homme*, est de laisser l'élève étourdi de ce cahos d'opinions contradictoires, indécis sur ce qu'il faut croire, sur ce qu'il faut rejeter, et peu disposé à poursuivre une étude qui ne mène qu'au doute. Il est possible que j'exagère cette impression qui m'est peut-être purement personnelle; mais M. Adelon lui-même ne l'aurait-il pas éprouvée quand il a commencé à rédiger son traité? Ce professeur marche rarement seul et de lui-même; si quelquefois il se permet d'avancer une opinion qui soit bien la sienne, c'est avec les précautions les plus minutieuses. Parmi les innombrables travaux des physiologistes, ceux de M. Adelon paraissent s'être bornés à bien étudier et à exposer ceux des autres, mais il ne les a pas mesurés avec un regard asssez assuré et assez profond. L'érudition scientifique ne donne de la vie et de l'aliment qu'aux esprits pénétrans et vigoureux. L'éclectisme où se réfugie un travailleur exact et patient, n'est pas celui qu'enfante un penseur original et fort; l'un n'est souvent qu'un recueil d'opinions, une compilation de faits privés du lien commun qui devait les unir, tandis que l'autre est une vraie création, un bel ensemble systématique.

Il est pourtant un principe général, duquel M. Adelon ne s'est jamais écarté dans son ouvrage, et qui lui sert de guide et de *critérium* dans les points les plus douteux : c'est le *vitalisme*. Élève de M. Chaussier, nourri des idées de Bordeu, de Bichat et de Pinel, il se montre jaloux de soutenir une doctrine que ces médecins implantèrent victorieusement dans l'école de Paris, sur les débris des écoles mécaniques et galéniques, et malgré l'opposition momentanée des chimistes

de la fin du dernier siècle. Entre deux explications, M. Adelon choisit celle qui prend sa base sur la théorie des forces vitales, et abandonne l'hypothèse chimique ou mécanique. Cette marche nous paraît rationelle et digne d'éloges. Le vitalisme domine maintenant dans le monde médical, et son succès ne sera point éphémère. Sans doute on pourra trouver la raison chimique de plusieurs phénomènes rapportés jusqu'ici à une cause inconnue; mais l'ensemble des phénomènes vitaux nous semble devoir se refuser toujours à être ramené aux lois connues des corps inorganiques. Le traité de M. Adelon ne laisse rien à désirer en force ni en clarté, toutes les fois qu'il s'agit de défendre les théories vitalistes.

Nous ne pouvons dire la même chose sur la manière dont ce professeur a abordé l'étude des facultés intellectuelles de l'homme. Dans sa préface il avait dit : « Les actes intellectuels et moraux sont des produits » mixtes des deux substances qui composent l'homme, » l'*âme* et le *corps :* mais deux sciences distinctes trai- » tent de la part qu'ont à leur production chacun de » de ces deux principes : La physiologie ne s'occupe » que de l'influence du corps; elle prouve qu'elle est » réelle... L'étude des actes intellectuels ne se com- » pose donc pour elle que de considérations matériel- » les ; *si cela n'était pas, la physiologie sortirait de son* » *domaine*, etc. » Ce passage est difficile à comprendre, et surtout ne s'accorde guère avec les détails philosophiques dans lesquels M. Adelon a cru devoir entrer dans son premier volume. Tout en consacrant très-clairement la division de l'étude de l'homme en deux sciences, la métaphysique et la physiologie,

M. Adelon les a réunies par le fait dans son livre, et il est ainsi *sorti de son domaine*. Au reste, le seul moyen qu'il avait de n'en pas sortir, c'eût été de se taire entièrement sur l'histoire de l'entendement. Comment son étude en effet pourrait-elle ne se composer que de *considérations matérielles?* Il y a là-dedans un mélange de contradictions et d'obscurités dont la source doit être indiquée. Quelques physiologistes, dans leurs idées de matérialisme, se sont mis dans une position difficile. Pressés par la nécessité où ils sont d'abandonner leurs méthodes d'investigation dans l'étude des phénomènes moraux, et voyant que ceux-ci forment un tout autre ordre de faits que les autres fonctions de l'organisme, ils renonceraient volontiers à en parler, parce qu'ils se croient bien sûrs qu'en pareille matière on ne peut que déraisonner, et ils se déchargent de ce soin sur les psycologistes et les théologiens: d'un autre côté, persuadés que les actes intellectuels ne sont et ne peuvent être que le résultat fonctionnel des centres nerveux, ils se voient forcés d'en disserter sous peine de laisser incomplètes leurs histoires de la vie, et d'abandonner le système de fusion de Cabanis; il résulte de-là que leur philosophie de l'entendement se réduit en général à des paraphrases de Condillac et de l'école de la sensation. Celle de M. Adelon n'est pas autre chose, sauf les nombreux emprunts qu'il a faits à la doctrine plus nouvelle de Gall. Ce premier volume n'a pas satisfait même les médecins; ils ont trouvé que les excursions du professeur sur le terrain de la métaphysique étaient au moins déplacées, et, selon la coutume, ils ont rejeté sur l'obscurité du sujet l'insuffisance et la faiblesse des raisonnemens. Ces sortes de disparates

s'effaceront quand les physiologistes seront bien convaincus que l'entendement doit être étudié en lui-même, et non dans le cerveau, et que quand même ils verraient, de leurs yeux, la matière cérébrale se mouvoir pendant les actes intellectuels, l'histoire de ces actes n'en serait pas plus avancée.

Cette partie du traité de la Physiologie de l'Homme est sans doute la plus faible, et l'on passe avec plaisir, après l'avoir lue, aux chapitres de la locomotion et de la digestion. Ces chapitres sont pleins de détails intéressans; le premier surtout est une dissertation sur les mouvemens du corps, que pourraient lire sans embarras les personnes étrangères à la science. On peut citer ensuite, comme dignes d'éloges, les chapitres de la respiration et de ses divers phénomènes, celui qui traite des sécrétions, etc.

S'il m'était permis d'entrer dans des détails que m'interdit le défaut d'espace, j'examinerais quelques opinions de M. Adelon, qui me paraissent peu justes; par exemple dans le chapitre des *sécrétions;* mais il me faut finir cet article déjà bien long, et je n'ajouterai que quelques mots sur l'exécution littéraire de la *Physiologie de l'Homme.* Il est heureux pour M. Adelon que son livre se recommande si puissamment par l'importance du sujet et par les recherches scientifiques, car il est pénible à lire. Le style se traîne toujours, il ne marche jamais; les formes en sont lourdes, embarrassées, et, qui pis est, souvent obscures. Quelles pages eût écrites Bichat sur les mouvemens volontaires, sur le geste, sur la parole, sur les passions! M. Adelon n'a donné à tout cela ni vie, ni couleurs, ni précision; rarement l'expression propre se présente à lui, et il y

supplée ordinairement par un amas de mots, qui tous veulent s'en approcher et finissent par ne rendre qu'à moitié l'idée. Le vrai moyen de se faire comprendre, n'est pas de répéter souvent les mêmes choses, mais de les dire d'une manière claire, saillante, et surtout de les bien mettre à leur place. On pourrait élaguer de la *Physiologie de l'homme* un demi-volume de redites et de phrases parasites. Chacun y trouverait son compte : M. Adelon en parviendrait mieux à son but, qui est de se faire lire et d'instruire, et le lecteur au sien, qui est de bien comprendre et, autant que possible, de ne pas trop s'ennuyer.

En parlant de M. Adelon, j'ai dû me borner à apprécier son traité de Physiologie, car c'est à peu près son seul ouvrage. Ce livre n'a d'ailleurs influé que très-secondairement sur les destinées de la science en elle-même et sur la médecine.

M. CIVIALE.

M. Civiale vient tout récemment d'attacher son nom à une admirable opération chirurgicale, la *lithotritie*. Les découvertes de ce genre ne sont pas toujours le fruit du génie, mais elles n'en rendent pas moins leur auteur célèbre. « La *lithotritie* est glorieuse pour la chirurgie française, honorable pour son auteur et consolante pour l'humanité. » C'est là ce que dirent MM. Chaussier et Percy (1), hommes compétens et des plus habiles, après avoir vu, de leurs yeux, l'ingénieux opérateur saisir et briser dans la vessie de volumineux calculs, et faire, dans quelques instans, un miracle; en effet, le résultat obtenu par M. Civiale, avait lassé déjà la patience d'une foule de chirurgiens obstinés à le poursuivre et forcés toujours d'y renoncer. Tel fut donc l'avis nettement exprimé par ces deux savans recommandables. La plus grande partie du public médical l'adopta, et M. Civiale, fort de cette décision proclamée en pleine académie et contre-signée de M. Cuvier, crut pouvoir se dire l'inventeur d'une méthode utile aux hommes souffrans, et honorable pour lui et pour son pays. On la lui a disputée pourtant, et peu s'en est fallu que quelques-uns de ses confrères ne lui aient prouvé que ce qu'il annonçait, d'accord en cela avec les érudits, comme nouveau, ne l'était pas du tout; que d'autres avant lui y avaient sans doute songé; qu'un Bavarois l'avoit mis au jour il y a vingt ans;

(1) Rapport à l'Académie des Sciences.

qu'eux-mêmes enfin ne l'avaient pas attendu pour s'y rendre fort habiles, ce dont ils offraient la démonstration; et ce n'est pas tout, car, après lui avoir prouvé qu'il n'était point l'inventeur de ses instrumens, on lui a voulu prouver encore que ces instrumens étaient détestables, et de plus, qu'il s'en servait mal. Il a beau présenter pour la justification de son habileté et de son appareil, plus de quarante observations, dont trente au moins sont décisives en sa faveur; ces observations, au dire de ces critiques, ne prouvent rien. Plusieurs opérés sont morts, ce ne peut être que de l'opération; tous ont eu de la fièvre ou éprouvé quelques douleurs, et un bon procédé lithotritique ne doit amener ni l'une ni les autres; d'autres ont gardé des irritations vésicales incurables, c'est la faute des instrumens et non du séjour antérieur d'un calcul pendant cinq ou six années; quelques-uns enfin n'ont pas du tout été malades; mais s'ils ne l'ont pas été, ils le seront un jour, cela ne peut manquer. Bref, M. Civiale, plus habile à briser des pierres qu'à défendre son bien, ne savait auquel entendre.

Heureusement pour lui, l'Académie des Sciences a pensé autrement que ces critiques; il lui a paru, sans doute, que leurs réclamations n'étaient pas assez bien fondées pour enlever à M. Civiale sa gloire et à son procédé son incontestable utilité (1). Et, en effet, le

(1) En juin 1826, l'Académie des Sciences a accordé à M. Civiale une somme de six mille francs, et en juin 1827 une autre somme de dix mille francs (prix Montyon) pour avoir le premier pratiqué avec succès la lithotritie. D'autres récompenses, mais d'une moindre valeur ont été décernées à MM.

vrai propriétaire d'une méthode chirurgicale est celui qui sait l'appliquer avec succès ; tous les beaux raisonnemens théoriques et les chicanes de dates ne prouvent rien. Les adversaires de M. Civiale ont mauvaise grâce à venir lui contester son droit. Quant à la priorité, elle n'appartient pas plus à eux qu'à M. Civiale. Il est très-certain que dès la plus haute antiquité, diverses méthodes de ce genre ont été proposées ; qu'il existe même quelques exemples de réussite ; mais, ce qui est très-vrai aussi, c'est que tous ces essais avaient été complètement abandonnés depuis long-temps, et que le brisement de la pierre dans la vessie passait pour un problème chirurgical insoluble. Personne n'en parlait, du moins, en public. Ce n'a été qu'après les expériences de M. Civiale qu'on a vu sortir de tous côtés des lithotriteurs. Quant à la confection de l'appareil opératoire, les critiques sont bien mal inspirés d'en vouloir faire suspecter les avantages, prouvés par des guérisons nombreuses et authentiques, et encore plus mal inspirés d'en proposer hardiment d'autres comme meilleurs, eux qui, pour en justifier, n'ont à faire valoir que deux ou trois opérations manquées.

Le public médical a été choqué de cette triste polémique, et si j'en ai dit quelques mots, en parlant de M. Civiale, c'est qu'il m'a paru désirable que quelqu'un d'étranger à ces débats se rendît l'interprête de l'opinion publique. Il est juste que M. Civiale jouisse du prix de ses longs travaux, et qu'il soit payé de ses peines

Heurteloup et Leroy, pour avoir inventé ou perfectionné des instrumens lithotriteurs.

par la reconnaissance des amis de l'humanité et l'estime de ses compatriotes.

Pour justifier ces éloges, il importe de donner une idée de ce procédé ingénieux qu'on doit signaler surtout à l'attention des calculeux dont le nombre est beaucoup plus considérable qu'on ne le croit en général.

M. Civiale n'est pas arrivé d'un seul coup à son heureuse invention; car la science ne se gagne pas à si peu de frais. Sa première idée avait été de trouver le moyen de dissoudre la pierre dans la vessie par l'application d'un réactif approprié; cette tentative n'était pas nouvelle: elle avait été faite bien des fois sans succès. Deux obstacles s'étaient toujours présentés : 1° la nécessité de protéger la vessie contre l'action des agens chimiques destinés à dissoudre le calcul; 2° l'incertitude où on se trouvait sur l'emploi d'un réactif plutôt que d'un autre, puisqu'on ignorait la nature de la pierre qu'on attaquait. Pour vaincre le premier de ces obstacles, M. Civiale inventa une poche qui, introduite dans la vessie au moyen d'un tube droit qui la retenait enfermée, devait s'y ouvrir à la manière d'une bourse à charnière et se refermer ensuite sur la pierre par un mécanisme particulier. Des réactifs introduits dans le tube allaient ensuite se déposer sur le calcul, ainsi isolé de la vessie. La chose aurait été praticable, sans une circonstance à laquelle l'auteur ne songea pas d'abord, mais qui, une fois connue, lui prouva qu'il avait perdu son temps et sa peine comme ses devanciers. Ce n'était pas tout de faire une poche, il fallait trouver une matière qui, d'abord très-souple et très-mince, put résister à l'action des agens chimiques dirigés contre la pierre; il

ne s'en trouva aucune dans les trois règnes, et M. Thénard, dont l'avis n'était que trop infaillible, lui confirma qu'il fallait abandonner ce projet et chercher autre chose, s'il lui restait encore quelque patience.

M. Civiale est opiniâtre; il ne se découragea pas, et fit bien, comme on va le voir. D'après son premier plan et même en supposant la réussite de la poche, il était nécessaire d'obtenir préalablement quelques fragmens du calcul à dissoudre. Pour avoir cet indispensable échantillon, il fallait introduire dans la vessie des instrumens assez forts pour morceler la pierre, et disposés de manière à ne pas blesser le viscère. Plusieurs faits consignés dans les auteurs et ses propres études sur la structure de l'urètre, lui firent penser qu'il n'était nullement impossible d'introduire dans ce canal des sondes tout-à-fait droites et d'un calibre de 4 lignes et même plus. Des expériences sur le cadavre et sur lui-même le convainquirent de ces deux faits qui sont fort importans. Il procéda alors à l'invention de deux appareils qui ne furent d'abord destinés qu'à séparer quelques légers fragmens de pierre, et ne servaient ainsi qu'à un travail préparatoire à l'opération réelle, consistant dans la dissolution du calcul par des réactifs.

Voici comment M. Civiale décrit lui-même le premier de ces appareils :

« Un cylindre ou tube métallique, à parois épaisses, d'environ trois lignes de diamètre sur quatre pouces de longueur, était creusé longitudinalement et à sa surface extérieure, de quatre gouttières que convertissait en autant de conduits un autre cylindre, également creux et métallique, à parois très-minces, dans lequel le premier était reçu. A l'une des extrémités du tube

intérieur étaient fixées quatre branches au moyen de charnières : chaque branche était formée de deux pièces également réunies par une charnière.

» Des fils métalliques de moyenne grosseur, placés dans les conduits dont j'ai parlé, étaient fixés à l'extrémité de la seconde pièce des branches, après avoir longé, dans une coulisse, la face interne de chaque première pièce.

» Ils servaient à faire mouvoir les branches, à les écarter et à les rapprocher à volonté, par un mécanisme analogue à celui par lequel s'exécutent les mouvemens de flexion et d'extension des doigts de la main.

» A l'autre extrémité des cylindres se trouvait un appareil destiné à donner aux branches les mouvemens nécessaires pour saisir la pierre dans la vessie et la fixer assez solidement, afin qu'elle ne pût s'échapper qu'au gré de l'opérateur, qui pouvait faire agir les quatre fils ensemble ou chacun d'eux séparément.

» Le conduit central, d'une ligne et demie de diamètre, était consacré à recevoir le perforateur alors désigné sous le nom de *stylet*. Celui-ci se terminait à l'extérieur par un manche à l'aide duquel on le faisait agir sur la pierre, en même temps qu'il bornait son introduction dans la canule au point déterminé, pour que son extrémité ne pût jamais atteindre les parois de la vessie. »

Tel était le premier des instrumens imaginés par M. Civiale. Le second était beaucoup plus simple, quoique fondé sur les mêmes principes. Il consistait aussi en deux tubes métalliques, mais qui devaient glisser l'un sur l'autre. « A l'extrémité du tube intérieur

étaient soudées six branches d'acier élastiques, légèrement recourbées en dedans.

» A l'autre extrémité de l'instrument se trouvait une forte vis de rappel propre à faire mouvoir les deux canules l'une sur l'autre.

» Le stylet ou *lithotriteur* était une longue tige d'acier, dont une extrémité se terminait en forme de trois-quarts, tandis que l'autre était implantée dans un manche qui facilitait son action sur le corps étranger, et limitait au point voulu son introduction dans la canule, et en tirant sur le tube extérieur, les branches devenaient libres et s'écartaient par leur élasticité naturelle. Lorsqu'au contraire on faisait glisser sur elle ce tube extérieur, elles se rapprochaient et formaient, en se réunissant, une extrémité arrondie par laquelle l'instrument était introduit dans la vessie. »

Ces deux instrumens n'avaient été inventés que pour se procurer quelques fragmens de pierre, afin d'en connaître la composition chimique. Il semble que M. Civiale aurait dû plutôt faire cette réflexion, que, puisqu'il y avait possibilité d'entamer un calcul, rien n'empêchait de le broyer tout entier. Il n'y songea pourtant qu'assez tard, lorsqu'il se vit obligé de renoncer à sa poche de précaution contre les acides et les alcalis.

Le dernier de ces instrumens présentait de bien plus grands avantages que le premier, soit pour la solidité, soit pour la facilité des mouvemens à exécuter. C'est celui que M. Civiale emploie aujourd'hui; mais il l'a soumis à plusieurs modifications fort heureuses. Les six branches élastiques sont réduites à trois; le *lithotriteur* a une petite tête armée de dents, et à l'une de ses extrémités a été adapté un tour à archet, semblable

à ceux dont se servent les horlogers. C'est avec cet instrument ingénieux, habilement dirigé, que M. Civiale a pu, en dix ou quinze minutes, broyer une pierre du volume ordinaire. Cette opération est vraiment admirable par son innocuité et par ses résultats. Quiconque a vu, comme moi, M. Civiale introduire avec la plus grande facilité son instrument dans l'urètre, arriver d'un seul coup à la vessie, saisir presqu'aussitôt la pierre avec ses doigts d'acier, et faire tourner sur elle le lithotriteur, ne peut qu'applaudir à ce chef-d'œuvre de la patience et de la difficulté vaincue. L'archet une fois mis en mouvement, on ne tarde pas à entendre un bruit plus ou moins sourd, annonçant l'action du perforateur sur le calcul. Au bout de deux ou trois minutes ce bruit devient tout à coup plus obscur; le lithotriteur ne rencontre plus que le vide, et la main exercée de l'opérateur sent qu'une portion de la pierre s'est détachée. Aussitôt les branches élastiques sont retirées dans leur étui; elles se chargent, en se rapprochant, d'une plus ou moins grande quantité de détritus. Le reste est expulsé avec les urines. On recommence, quelques instans après, l'opération, si le malade n'est pas trop fatigué. Quelques fois une seule séance suffit pour détruire entièrement le calcul; mais il faut pour cela que l'opérateur n'ait à faire qu'à une pierre fort petite et très-friable. Dans la très-grande majorité des cas il faut y revenir plusieurs fois.

Les avantages de cette opération sont immenses, à mon avis; les douleurs qu'elle nécessite sont presque nulles: le canal de l'urètre, préalablement distendu par des sondes progressives, s'habitue très-facilement à l'introduction de l'instrument. Le malade, après l'o-

pération, est tout aussi libre de son corps qu'auparavant, et d'ordinaire il se sent beaucoup soulagé par la diminution que son calcul a éprouvée, et surtout par la conviction qu'il a d'une guérison prochaine.

Mais son plus grand avantage, c'est qu'elle dispense, dans la majorité des cas, de recourir à la taille, opération terrible pour l'imagination des malades, toujours accompagnée de vives douleurs, et trop souvent suivie de la mort ou d'incurables infirmités. Il est vrai que la lithotritie n'est pas toujours applicable. Par exemple, des pierres chatonnées, enkystées, ou d'un volume trop considérable, ne sauraient être saisies et broyées; mais dans ces cas même, la cystotomie n'offrirait que peu de chances de succès. D'ailleurs, M. Civiale observe très-bien que la plupart de ces obstacles ne se montrent, que parce que les calculeux, épouvantés par l'idée de la taille, reculent sans cesse devant cette opération, supportent pendant des années entières des douleurs atroces plutôt que de s'y soumettre, et laissent ainsi se former dans leur vessie des pierres énormes et des complications de toute espèce. Ces inconvéniens n'existeront plus si la lithotritie devient familière à un grand nombre de praticiens. Rassurés par l'innocuité de cette opération, les malades y recourront aussitôt que la douleur et la sonde auront constaté dans leur vessie un commencement d'aggrégation calculeuse, et les pierres étant encore très-petites, très-friables, n'ayant point détérioré leur constitution par un long séjour, ils en seront délivrés avec la plus grande facilité.

On a fait à la lithotritie diverses objections que les faits ont réfutées.

On a objecté ou plutôt supposé que le cathétérisme

était impraticable avec des sondes droites ; mais le contraire est prouvé par le témoignage de beaucoup de praticiens anciens et modernes, et entre autres du célèbre Lieutaud qui s'explique positivement à cet égard. On a même trouvé des algalies droites dans Herculanum. Cependant leur usage avait tellement été proscrit ou négligé que M. Amussat a passé pour avoir fait une découverte, en démontrant tout récemment que la vraie structure de l'urètre ne s'opposait point du tout à l'introduction des sondes droites ; cette objection tombe donc d'elle-même.

La grosseur des instrumens, les douleurs de l'opération, la longueur du traitement, ses dangers et ses suites n'ont pas fourni de meilleurs argumens.

L'urètre est très-dilatable et, à moins d'une conformation particulière du sujet, il peut en quelques jours acquérir assez d'extension pour recevoir avec facilité des tubes de trois, quatre et même cinq lignes de diamètre. Les douleurs sont très-légères, et si l'on ne peut entièrement en garantir l'opéré, c'est un inconvénient qui ne doit nullement contre indiquer l'emploi de la lithotritie. Le plus souvent, au reste, les douleurs sont dues à la gravité des altérations causées par la présence continue des calculs et à l'extrême susceptibilité nerveuse qui en est la suite ; toutes choses qui n'auraient pas lieu, si l'opération était faite au début de la maladie. Le traitement est d'ordinaire assez court ; mais il peut traîner beaucoup en longueur par différentes causes. C'est sans doute un malheur ; mais il me semble, qu'après tout, un calculeux doit s'estimer très-heureux d'acheter la cessation de ses souffrances et peut-être la vie par quelques efforts de patience, et qu'au

pis aller, il vaut mieux pour lui rester trois mois entre les mains du lithotriteur le plus lent que deux minutes sous le bistouri du lithotomiste le plus agile. Enfin, la durée du traitement étant le plus souvent en raison directe de l'ancienneté de la maladie, la pratique de la lithotritie doit par la suite l'abréger de beaucoup.

Les dangers immédiats de l'opération sont illusoires. On dit que la vessie pourrait être pincée, blessée, etc... Tout cela peut arriver avec des instrumens imparfaits, ou sous une main maladroite; mais cet inconvénient existe pour toutes les opérations chirurgicales possibles. L'habileté de l'opérateur est toujours supposée. L'opération la plus simple, la saignée par exemple, peut être suivie des plus graves accidens et même de la mort, par la gaucherie d'un ignorant; ce n'est point là une objection.

Les dangers plus éloignés, tels que l'inflammation chronique de l'urêtre ou de la vessie, l'oubli de quelques calculs non triturés, etc., ne sont que des présomptions que l'expérience n'a pas confirmées. Aucun des malades traités par M. Civiale n'a éprouvé de fâcheux symptômes soit locaux, soit généraux à la suite de l'opération; et, plusieurs étant morts plus tard, l'autopsie a prouvé que la cause de leur mort était tout-à-fait indépendante de l'opération, et que la vessie ne présentait aucuns fragmens de calcul.

D'après ces considérations que M. Civiale a fait très-bien valoir en sa faveur, on ne peut s'empêcher de désirer que la lithotritie fixe l'attention des praticiens; et l'on ne peut qu'applaudir l'Académie des Sciences d'avoir, autant qu'il était en elle, encouragé et récompensé M. Civiale de ses travaux.

Diverses modifications ont été faites aux instrumens opératoires. MM. Leroy (d'Etiolles), Heurteloup, Amussat, Meirieux, ont proposé des changemens dont malheureusement l'expérience n'a pas constaté l'efficacité. Jusqu'à présent les instrumens seuls de M. Civiale ont eu des résultats heureux et incontestables, et seulement encore entre ses mains. Il paroît que la lithotritie, malgré son apparente simplicité, offre d'assez grandes difficultés à l'opérateur, et qu'il faut, pour réussir, faire des essais multipliés sur le cadavre, et avoir une grande habitude de la manipulation de toutes les parties de l'appareil. M. Dupuytren, dont la dextérité chirurgicale est si justement renommée, a lui-même échoué dans une tentative faite dernièrement à l'Hôtel-Dieu.

Les résultats obtenus par M. Civiale depuis sa première opération (1823) jusqu'en 1827, sont des plus satisfaisans. Sur 43 calculeux opérés par lui, 42 ont été guéris, de la pierre s'entend, et non de toutes leurs maladies présentes et futures, comme semble le désirer M. le baron Heurteloup (1). Plusieurs sont morts plus tard; mais l'autopsie a justifié l'innocuité du *Procédé-Civiale.*

Le temps finira par éclaircir tous les doutes que des préventions morales et des essais infructueux ont fait naître contre la *lithotritie*. Cette découverte ne

(1) *Lettre à l'Académie des Sciences. Examen critique de l'ouvrage de M. le D. Civiale*, etc... (1827). Cette critique a fait grand bien à M. Civiale, quoiqu'elle tende très-évidemment à toute autre chose. Les commentaires de M. Heurteloup n'ont pas paru se distinguer par l'impartialité.

date que d'hier; mais il faut que, comme toutes les choses utiles, elle mûrisse et devienne d'un usage général. Tout fait espérer que M. Civiale verra chaque jour augmenter l'estime et la reconnaissance que ses concitoyens lui ont témoignées, et que lui doivent tous les amis de la science et de l'humanité.

IMPRIMERIE DE A. CONIAM,
FAUBOURG MONTMARTRE, Nº 4.

AVIS.

Cette seconde livraison a été retardée, d'abord par la défunte Censure, qui, dans sa haute sagesse, et dans l'intérêt de quelqu'un de ses amis sans doute, avait impitoyablement supprimé, dans tous les journaux, les annonces de la première. Ce premier retard en a entraîné d'autres, qui tenaient à la nature même du sujet. L'auteur avait eu la pensée de réunir dans une même livraison tous les professeurs de la Faculté de médecine de Paris. Mais ce travail eût été trop long, et la publication en eût été trop reculée. D'ailleurs, toutes les notabilités médicales ne sont pas à la Faculté. Il a donc fallu se borner à ce premier coup-d'œil jeté sur elle, pour reprendre ensuite nos excursions dans la capitale et même dans les provinces. Les professeurs oubliés viendront à leur tour ; et comme tous les matériaux sont prêts, la troisième livraison ne se fera pas long-temps attendre.

IMPRIMERIE DE A. CONIAM,
FAUBOURG MONTMARTRE, N° 4.

M. CHAUSSIER (1).

C'est avec un sentiment de plaisir et de respect qu'on a à parler de M. Chaussier ; son nom s'allie naturellement à l'histoire des sciences médicales en France. En 1794, il fut appelé à coopérer à l'organisation de l'enseignement médical ; et, depuis, sa longue carrière a été consacrée aux progrès de la médecine et à la prospérité de l'école. Tous les médecins, mais surtout les élèves, lui doivent de la reconnaissance ; car M. Chaussier a beaucoup fait, et tout ce qu'il a fait est utile.

Ce professeur n'a pas cependant beaucoup écrit : on n'a même guères de lui qu'un ouvrage d'une certaine étendue (les *Tables synoptiques*), et le public attend en vain, depuis vingt ans, le résultat de ses recherches en physiologie et en médecine légale. La réputation de M. Chaussier, quoique bien solide et légi-

(1) Chaussier (François), ancien professeur de physiologie, à la faculté de Paris, ancien professeur de chimie à l'école polytechnique, médecin en chef de l'hospice de la Maternité, est né à Dijon. Il vint à Paris en 1794, par ordre du gouvernement, pour s'occuper de l'organisation de l'enseignement médical. Il retourna ensuite à Dijon reprendre ses occupations habituelles, mais il fut rappelé à Paris l'année suivante, pour être professeur à la nouvelle école, où il a fait pendant vingt-cinq ans des cours d'anatomie et de physiologie. Il a conservé cette place jusqu'en 1822.

time, est donc établie moins sur ce qu'il a écrit que sur ce qu'il pourrait écrire. Par les divers postes qu'il a occupés, par sa coopération à tous les travaux entrepris depuis trente ans, par ses cours publics de physiologie, son nom a acquis une autorité imposante. Mêlé à tous les hommes éminens que la science a vus passer, Bichat, Pinel, Hallé, Corvisart, Desault, Fourcroy, M. Chaussier a entretenu avec eux tous des rapports scientifiques, et tous ont rendu témoignage de son grand savoir et de la justesse de son esprit. Il a survécu à cette génération féconde en grands médecins, et, placé à la tête de la génération actuelle, il en est en quelque sorte le chef et comme le patriarche. Dans ce siècle, où tout marche si vîte, il est beau de voir un vieillard être toujours en tête du mouvement ascendant. Aujourd'hui, comme il y a vingt ans, M. Chaussier est regardé comme le meilleur juge de tout ce qui se fait dans la science. Peut-être doit-il une partie de son autorité précisément à cette retenue singulière qui l'a empêché jusqu'ici de publier des ouvrages toujours différés. Ces ouvrages, fruit de ses immenses travaux, se font attendre comme des oracles. Quelques fragmens qu'il en a donnés ont obtenu, il est vrai, les suffrages universels, mais on s'exagère peut-être les résultats scientifiques et l'influence de leur entière publication. D'ailleurs il paraît que ce vœu des savans ne sera pas exaucé par lui : M. Chaussier touche au terme de sa carrière littéraire, et il lui faut maintenant consacrer au repos les dernières années d'une vie si laborieusement occupée. Le public n'en jouira pas moins un jour; mais à Dieu ne plaise que ce soit bientôt.

Quoique M. Chaussier n'ait pas publié des ouvrages de longue haleine, nous avons cependant de lui quelques écrits remarquables par l'exactitude des recherches, la méthode, la rectitude des idées et l'utilité théorique et pratique. Par ce petit nombre d'écrits et par ses lumineuses leçons dans les chaires de la faculté, il a acquis en physiologie, en anatomie et en médecine légale, une réputation européenne. Si la physiologie a fait de nos jours quelques pas assurés, c'est en grande partie à M. Chaussier que nous le devons. A son arrivée à Paris, à la fin du dernier siècle, une doctrine physico-chimique cherchait à s'établir en médecine; à peine débarrassés des théories mécaniques et du galénisme, nous étions près de nous jeter dans le dédale des hypothèses chimiques, auxquelles les récentes découvertes donnaient une grande valeur. M. Chaussier, disciple d'Hippocrate et de Stalh, s'opposa avec courage à l'invasion de cette doctrine; il proclama de toutes ses forces l'indépendance des lois de la vie; et dignement secondé dans ses vues par Hallé, Corvisart et Pinel, il fit du vitalisme le point de départ de toutes les études physiologiques. L'anatomie ne doit pas moins à M. Chaussier que la physiologie. Ce n'est guères qu'à son époque que cette science a commencé à être envisagée d'une manière philosophique. Personne n'a réuni mieux que lui la patience qui observe les détails, et cet esprit généralisateur qui coordonne un ensemble. Son *Exposition sommaire des muscles, suivant la classification et la nomenclature méthodiques adoptées au cours d'anatomie de Dijon*, et sa *Description de l'Encéphale*, sont des modèles de clarté. Les *Tables synoptiques*, con-

çues sur un plan plus vaste, offrent en même temps des classifications anatomiques lumineuses, et un système abrégé de physiologie, de pathologie et de thérapeutique. Il est impossible de mieux rassembler dans un court espace toutes les généralités de sciences aussi vastes, et de les résumer avec plus de bonheur. Ces tables, si remarquables sous un point de vue, par l'étendue du plan scientifique dont elles donnent comme le squelette, sont encore un excellent guide élémentaire, parce qu'elles joignent à la brièveté et à la clarté des explications, une série de divisions linéaires que l'œil parcourt comme une carte, ce qui est d'un merveilleux secours pour l'esprit. On a appliqué depuis cette méthode à d'autres sciences, à la jurisprudence par exemple, et l'on s'est assuré de son incontestable utilité. Il ne fallait rien moins qu'un profond savoir et un excellent esprit pour concevoir la possibilité de faire entrer la médecine dans un pareil cadre. M. Chaussier a exécuté avec une rare habileté une tâche si difficile. Il a prouvé qu'il n'appartient peut-être qu'aux hommes supérieurs de faire des livres élémentaires, parce qu'eux seuls voient l'ensemble de la science, d'une manière assez nette et assez sûre pour en extraire tout ce qui est fondamentale et de nécessité absolue.

Aucune branche des sciences médicales n'est étrangère à M. Chaussier; la médecine légale lui doit surtout d'importantes recherches, consignées dans quelques opuscules forts courts, mais substantiels comme tout ce qui sort de sa plume. Aucun savant ne doute que, si M. Chaussier publiait les résultats de tous ses travaux relatifs à la médecine légale, la France n'au-

rait plus à envier à l'Allemagne sa supériorité dans ce genre d'études. Je le crois aussi, car M. Chaussier, à mon avis, possède toutes les qualités nécessaires à un médecin légiste : des connaissances variées, de la sagacité, une raison solide et une excellente méthode philosophique. Vicq-d'Azyr disait qu'il fallait autre chose que de bons yeux pour bien voir en anatomie; c'est en médecine légale surtout que les yeux ne suffisent pas. Les phénomènes cadavériques sont souvent si bizarres et insolites, les circonstances accessoires si mêlées, la découverte de la vérité tient à une si grande multiplicité de faits, qu'un rapport juridico-médical, même le plus simple, est un écueil hérissé de mille difficultés. Les sources d'erreur sont si nombreuses et si délicates en pareille matière, qu'il existe peu de rapports, parmi les plus célèbres, qui, soumis au contrôle d'une sévère analyse, n'offrissent bien des choses à reprendre. Nous manquons, en France, de bons ouvrages sur ce sujet, et cependant les progrès de la chimie et de l'anatomie pathologique en rendent maintenant l'exécution plus facile.

Le petit nombre d'écrits que M. Chaussier à livrés au public, sont assez remarquables pour qu'on lui assigne une des premières places parmi nos écrivains médicaux, mais tout seuls ils n'expliquent point l'immense autorité dont son nom jouit, et le grand éclat de sa réputation; on doit les attribuer plutôt à ses succès comme professeur, à ses nombreuses relations scientifiques, et plus encore, comme nous l'avons dit, à cette sorte de parcimonie qui l'a empêché si long-temps de produire davantage. Rendu vénérable

par son âge et par quelques preuves décisives de savoir et de supériorité, on lui suppose la connaissance d'un grand nombre de découvertes, et le mystère dans lequel sont encore enveloppées ses méditations en agrandit l'importance. On lui accorde même une sorte d'infaillibilité. M. Chaussier, dans le haut rang intellectuel où il est placé, nous offre l'image d'un de ces renommés vieillards d'autrefois, dont la réputation grandissait avec les années, et dont l'autorité, consacrée par le temps, avait force de loi. Ce phénomène est rare aujourd'hui. Peu d'hommes, même entre les plus originaux, conservent long-temps leur influence scientifique : leurs idées, si neuves, si fécondes d'abord, peu à peu vieillissent et perdent de leur valeur. Arrivés eux-mêmes à la limite de leurs forces, ils ne peuvent plus marcher en avant, et bientôt ils se trouvent de bien loin en arrière, par cela seul qu'ils se sont arrêtés. Peut-être M. Chaussier fait-il exception à cette règle ; mais peut-être aussi ses idées en physiologie et en pathologie éprouveraient des contradicteurs dans la génération actuelle. Quoi qu'il en soit, son traité de physiologie, si désiré, ne fût-il que le complément détaillé et approfondi des doctrines dont les *Tables synoptiques* sont en quelque sorte le canevas, serait encore un beau monument scientifique. On a pensé que la *Physiologie de l'homme*, de M. Adelon, avait été rédigée, sinon textuellement, du moins sous l'inspiration de M. Chaussier. L'exactitude des recherches, la bonne foi historique de ce livre pourraient le faire croire ; mais le défaut de méthode, la nullité des vues philosophiques, la fai-

blesse de la critique, la confusion du plan et un style diffus, déposent contre cette supposition, que rendait pourtant probable l'étroite amitié qui unit l'ancien professeur à son élève.

La critique ne peut avoir que peu de prise sur les écrits de M. Chaussier, et quand même elle aurait plus à faire, nous ne voudrions pas user de son droit. Son nom n'a jamais été prononcé devant nous qu'accompagné de témoignages de respect et d'estime, et nous ne voulons pas contredire cette expression de l'opinion publique.

L'exclusion récente de M. Magendie d'une place où l'appelaient les vœux universels (1), me rappèle, en finissant, que M. Chaussier encourut, en 1823, la disgrâce du ministère. A la réorganisation de la faculté, il fut chassé de sa chaire, et partagea l'infortune des Pinel, des Dubois, des Desgenettes. A cette époque on éliminait presque entièrement les hommes qui illustraient le professorat médical, aujourd'hui on les empêche d'arriver. Le système actuel est une conséquence du système de 1823. Nous rapportons ici cette disgrâce de M. Chaussier, parce qu'elle est une nouvelle preuve de son mérite. En général le ministère a la main sûre; partout où tombe l'éclat de sa colère, on est certain de rencontrer une illustration; mais, comme le dit la parabole, il est probable que ceux qu'il élève seront abaissés, et ceux qu'il abaisse seront élevés (2).

(1) Ceci a été écrit en 1827.

(2) La parabole, qui vient de s'accomplir dans les autres parties de l'enseignement, s'accomplira-t-elle en médecine?

M. DESGENETTES. (1).

Voici un des noms les plus illustres de la médecine française, un nom vraiment européen et qui mérite de l'être. En France, en Prusse, en Russie, en Espagne, en Égypte, ce nom est populaire. Attaché à l'histoire de toutes nos conquêtes, il y figure partout comme une providence bienfaisante au milieu des scènes de destruction. La carrière scientifique de ce médecin a été toute d'action, aussi ne peut-on pas séparer sa vie de ses écrits. Ses ouvrages, bien que remarquables, n'ont eu qu'une part secondaire dans l'accroissement de sa réputation. Si la science, en elle-même, lui doit beau-

(1) Desgenettes (Aimé-Nicolas-Dufriche, baron) est né à Alençon, en 1762, d'une ancienne famille originaire d'Essey. Il fut reçu, en 1789, docteur en médecine de la faculté de Montpellier. En 1793, il entra au service de l'armée d'Italie. Il fit ensuite la campagne d'Egypte et de Syrie, en qualité de médecin en chef. En 1802, il revint en France et fut nommé médecin en chef de l'hôpital militaire de Paris, et inspecteur général du service de santé des armées. Il était en outre, depuis l'an VII, professeur adjoint de physique médicale et d'hygiène à l'école de santé. Il a fait toutes les dernières campagnes des Français en Prusse, en Pologne, en Espagne, en Russie et celle même de 1814. Ayant perdu sa place en 1815, le roi Louis XVIII, le réintégra dans le Conseil de santé des armées en 1819. La place de professeur à la faculté lui a été retirée en 1822. M. Desgenettes est membre de l'académie de médecine, chevalier de la légion d'honneur, de l'ordre de l'étoile polaire, etc...

coup, la profession de médecin lui doit plus encore. Il l'a honorée et lui a fait retrouver quelques traits de ce caractère primitif dont les siècles fabuleux l'avaient empreinte. Mieux inspiré qu'Hippocrate, il a donné ses soins aux malades de toutes les nations, au Turc et au Chrétien, aux hommes du nord et à ceux du midi; aussi désintéressé que lui, il s'est retiré pauvre, bien qu'il pût se faire riche. Souvent aux prises avec le pouvoir militaire et avec les factions, il a montré une égale vigueur d'esprit et de caractère. Sa grande intelligence des choses et hommes, son habileté dans son art, son âme ferme et courageuse, l'ont fait briller pendant plus de vingt ans à la tête du service médical de nos armées. Médecin militaire depuis 1793 jusqu'à 1814, professeur de la Faculté de Médecine jusqu'en 1822, sa vie publique n'a fini qu'alors. A cette époque l'enseignement médical avait besoin d'être réformé, au dire des ministres. Ils le réformèrent à leur manière. On élimina M. Chaussier, M. Dubois, M. Pinel, M. Vauquelin, tous hommes de savoir, de probité, tous illustres et vénérés, mais auxquels il manquait sans doute quelques-unes des qualités qu'on a trouvées dans leurs successeurs. M. Desgenettes fut comme eux, jugé par des hommes injustes, remplacé par des hommes obscurs.

Les ouvrages de M. Desgenettes sont nombreux et brillent par des qualités diverses. Les principaux sont une *Analyse du système absorbant ou lymphatique*, et son *Histoire médicale de l'armée d'Orient*. On remarque dans ce dernier un très-bon esprit d'observation, des vues étendues, et les preuves de son habileté dans l'administration hygiénique et médicale des ar-

mées. L'habileté d'un médecin militaire ne consiste pas seulement à savoir guérir certaines affections particulières au genre de vie du soldat, il lui faut encore connaître les innombrables variations que peuvent amener dans la santé des troupes les changemens de climat, la nature des lieux, les influences morales. Quel médicament, par exemple, eût produit sur la glorieuse armée d'Égypte l'efficace résultat du dévouement héroïque de M. Desgenettes? Une maladie pestilentielle se déclare et s'étend rapidement d'un homme à un autre. L'imagination des soldats se frappe de terreur. Le désespoir les abat, et presque tous vont mourir, précisément parce qu'ils croient la mort imminente, inévitable. Leur âme est plus malade que leur corps; c'est donc à l'âme qu'il faut porter remède. M. Desgenettes l'essaie; il les assure que les hideux bubons qui les couvrent ne sont point des symptômes de peste, et il le leur prouve : comment? par une expérience sublime. Il prend de la matière de ces bubons et se l'inocule. Cette preuve est sans réplique aux yeux des soldats; l'espoir renaît et la mortalité diminue. Voilà certes un de ces traits que l'histoire conserve d'âge en âge. Si les médecins, et ils en ont souvent l'occasion, montraient toujours un amour de l'humanité si ardent et des résolutions si courageuses, ils mériteraient qu'on leur accordât de nos jours ce titre d'hommes divins, que l'antiquité leur décernait parfois conjointement avec les poëtes.

Mais si ces exemples sont rares, c'est sans doute que les âmes capables de les reproduire sont rares aussi, et ils sont d'autant plus dignes d'admiration et de reconnaissance. La responsabilité du médecin en chef dans

une armée est plus grande, et réclame une plus haute capacité que la majorité des médecins ne serait tentée de le croire. Il faut, pour en juger l'étendue et ne pas en être accablé, une réunion de qualités rares. Aux connaissances requises du praticien il faut joindre les vues de l'administrateur; il faut beaucoup plus de la prévoyance qui empêche le mal que de l'habileté médicale qui le répare. Cette prévoyance se montre dans le régime hygiénique d'une armée. Il est vrai qu'il ne suffit pas que le médecin conseille, il faut qu'il puisse exécuter ses vues, et pour cela, il faut qu'il jouisse également et de la confiance des hommes confiés à ses soins et de l'estime du chef. Cette confiance et cette estime, il les acquiert moins encore par sa science que par l'ascendant de son caractère. M. Desgenettes a dû sans doute les mériter l'une et l'autre, puisqu'il a été pendant 25 ans le médecin de nos armées. Napoléon, qui connaissait admirablement ce que valaient les hommes et ce à quoi ils étaient propres, même alors que les affaires qu'il leur confiait lui étaient tout-à-fait étrangères, avait distingué M. Desgenettes entre bien d'autres. Malgré l'espèce de division qui s'était établie entre eux en Egypte, au sujet d'une mesure diversement racontée et interprétée en France et surtout en Angleterre, il l'employa à son retour d'Orient, et s'en fit suivre en Espagne, en Pologne, en Prusse et en Russie. En 1814, ce fut encore lui qu'il choisit; il le nomma médecin en chef de l'armée et de la garde impériale : c'est ainsi qu'après avoir assisté à nos conquêtes d'Italie, et pansé les premières blessures de nos soldats, il vint encore sur le champ de bataille de Waterloo être témoin de leurs derniers efforts. A toutes les époques, sous

tous les climats, avec tous ses chefs, il a su bien mériter et de l'armée et de l'humanité. M. Desgenettes connaissait également et le caractère de sa mission dans les malheurs de la guerre, et le respect qui lui était dû. Fait prisonnier dans la retraite de Russie, il réclama hautement sa liberté, non comme une faveur, mais comme un droit; il invoqua la sainteté de son ministère, et en particulier les soins qu'il avait prodigués indifféremment aux Russes comme aux Français. Un ukase impérial lui rendit sur-le-champ la liberté. L'empereur Alexandre le fit même demander et lui témoigna sa haute estime et ses sentimens de bienveillance. La Suède peu de temps après lui envoya l'ordre de l'Étoile polaire.

Pendant que les étrangers payaient ainsi leur tribut de reconnaissance, M. Desgenettes fut en butte en France aux manœuvres d'une foule d'ennemis que les affaires politiques enhardissaient. La place de médecin en chef des Invalides était vacante, il la désirait comme une retraite honorable : elle lui fut refusée; et comme on ne put le séparer entièrement de l'armée dont il dirige encore le service de santé, on se rejetta avidement sur la chaire de professeur à la Faculté de Médecine. Un léger tumulte fomenté par on ne sait qui, parti on sait d'où, eut lieu à l'occasion d'un discours qu'il prononça en séance publique. Ce tumulte fut déclaré séditieux, le professeur séditieux, l'école entière séditieuse. Nous avons déjà dit ce qui en était résulté. L'enseignement ne perdit pas moins que l'armée. Les cours de M. Desgenettes étaient des modèles de clarté et de méthode, et ses leçons riches d'idées neuves et fécondes. Comme orateur, il se distinguait par une familiarité

originale et piquante. Dans ses divers discours à la Faculté, dans les discussions journalières de l'Académie de Médecine, il a constamment fait preuve d'une grande sagacité de raisonnement, jointe aux charmes d'une élocution facile et animée. Son langage est surtout remarquable par ce sentiment des convenances, ce tact délicat, que donnent seules, même à un homme d'esprit, la variété des connaissances et des relations sociales distinguées. Comme littérateur, M. Desgenettes n'est pas moins digne d'éloges. Les affaires des camps ne l'ont pas empêché de beaucoup et de bien lire, et il a puisé dans les livres une érudition solide qu'il emploie avec discernement.

Je ne veux point examiner les ouvrages de M. Desgenettes, ni en faire l'objet d'une appréciation quelconque. Étranger aux discussions médicales de nos jours, ses divers mémoires roulent en général sur des points de physiologie ou de pathologie qui n'offrent point un grand intérêt, si ce n'est aux médecins laborieux et à celui qui veut pénétrer dans les derniers détails de la science. D'ailleurs, ainsi que je l'ai dit, M. Desgenettes a plus fait en agissant qu'en écrivant. On doit moins le considérer comme un écrivain que comme un homme public. D'autres trouveraient encore un nom et de la gloire dans les écrits qu'il a publiés, mais son nom et sa gloire à lui sont attachés à l'histoire de nos armées.

M. DUBOIS (1).

Le nom de M. Dubois ne brille pas dans les bibliothéques, car, soit sagesse, soit système, il n'a rien ou presque rien écrit. Mais il est peu de personnes en France qui ne l'aient entendu prononcer comme digne de la plus haute estime. Ce n'est donc point dans des livres qu'il faut chercher des renseignemens sur cette vieille illustration. Il faut interroger tous les praticiens qui, vieux d'âge comme lui, l'ont suivi des yeux dans cette carrière qu'il a parcourue avec tant d'éclat; il faut questionner surtout les élèves qui l'ont entendu à l'hospice de perfectionnement, et qui gémissent autant de l'avoir perdu, que de voir le successeur qu'on lui a donné.

Dans le monde, où l'on ne peut bien juger l'étendue des connaissances, on a su du moins découvrir en lui la noblesse d'âme, l'indépendance de caractère, cette

(1) Dubois (Antoine, baron) est né à Gramat, près de Cahors, le 17 juillet 1756. Après avoir passé par les grades de docteur en médecine et de maître en chirurgie, il fut nommé professeur au collége de chirurgie en 1790. Lors de l'organisation de la faculté de médecine, M. Dubois fut choisi pour être un des professeurs. Il fut du nombre des savans qui firent partie de l'expédition d'Egypte. En 1811, il assista l'impératrice Marie-Louise dans ses couches. Il a été long-temps professeur d'accouchemens à l'hospice de la Maternité, et de clinique chirurgicale à l'hospice de perfectionnement.

franchise de cœur qui le distinguent. De si belles qualités morales couronnent bien un si beau talent. Cette alliance heureuse donne à l'exercice de l'art de guérir quelque chose de digne et de vénérable. Quand l'habileté est toute seule, on la paie bien il est vrai, parce que c'est une chose rare et utile; mais alors le praticien, qui, par cette discordance dont il y a des exemples, allie les vices de l'âme au génie de sa profession, n'est qu'un ouvrier qu'on renvoie quand la journée est finie. On s'empresse de mettre dans sa main son salaire pour être quitte envers lui. Semblable à ce nain mystérieux de Scott, la peur de la mort et la nécessité amènent des supplians à sa porte, mais il est maudit de ceux même qui l'implorent et qui le paient.

La Faculté de médecine, les hospices de perfectionnement et de la Maternité, et enfin la pratique civile, tels sont les théâtres où le talent et les connaissances de M. Dubois se sont montrés dans toute leur solidité. Doué d'un esprit vif, d'une rectitude de jugement remarquable, habile à capter la confiance et l'attention, chirurgien du premier ordre, médecin peut-être un peu trop sceptique, mais avant tout, homme de bon sens, il a su obtenir sur toute une génération médicale, dont il est presque le doyen, un ascendant qui ne s'est jamais démenti. Aussi, malgré son grand âge, est-il encore consulté chaque jour par les jeunes praticiens qui admirent en lui ce tact médical, si fin et si sûr, cette justesse de diagnostic et cette franchise quelquefois portée à l'extrême, avec laquelle il annonce souvent l'impuissance de l'art. Est-ce l'habitude de voir la thérapeutique stérile dans tant de cas? est-ce un penchant naturel au scepticisme, qui entretiennent

dans un homme supérieur une aussi extrême défiance? l'une et l'autre peut-être de ces causes y contribuent. Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est là un des caractères distinctifs de M. Dubois. Cette circonspection s'étend, dit-on, jusques sur les maladies chirurgicales. Mais peut-être aussi ne trouve-t-on que ce médecin doute trop, que parce d'autres ne doutent pas assez.

C'est par un effet de cette tendance au scepticisme que M. Dubois, sans se déclarer ouvertement contre certaines innovations, ne les reçoit qu'avec quelques restrictions, et sous la réserve d'une plus longue expérience; laissant ainsi au temps le soin de confirmer les découvertes nouvelles et aux jeunes talens l'émulation nécessaire pour inventer et perfectionner. Ce n'est que lorsqu'une méthode ou une pratique quelconques lui semblent évidemment nuisibles, soit par leur nature même, soit par l'abus qu'on en fait, qu'il les frappe hardiment de tout le poids de son improbation, sans crainte de froisser quelques amours-propres (1).

On comprend aisément tout ce qu'un esprit pareil

(1) « J'ai vu un temps, disait M. Dubois dans un de ses » cours, où l'application du forceps était devenue tellement » à la mode, que certains accoucheurs en faisaient usage à » chaque instant. Les femmes ne pouvaient plus accoucher » sans le service de cet instrument. Plus tard ce fut l'opéra- » tion césarienne; ceci était plus grave, mais la vogue en » persista pendant assez long-temps. La symphysotomie rem- » plaça l'opération césarienne et eut aussi de nombreux par- » tisans. Tout cela est passé, et les femmes accouchent très-bien » maintenant, sans forceps, sans opération césarienne, sans » symphysotomie; vous verrez, que dans quelque temps d'ici, » les malades se passeront de sangsues et guériront sans elles.»

pouvait faire de bien dans un hôpital consacré au perfectionnement des élèves. Aussi, la clinique de cet hospice était-elle devenue le rendez-vous de tous les jeunes docteurs, qui viennent chercher dans la capitale un supplément d'instruction et se familiariser avec la pratique des grands maîtres. « Ceci, disait M. Dubois, n'est pas un cours pour les élèves qui commencent leurs études, mais pour les jeunes médecins qui vont commencer à pratiquer eux-mêmes sans guide et sans contrôle. » Dès-lors, rien de scolastique, rien de magistral dans sa manière. Les subtilités des livres disparaissaient au lit des malades. Les systèmes y trouvaient leur condamnation. La médecine y devenait plus simple et plus rationnelle. C'était pour le professeur une affaire de pur bon sens. Le jeune médecin sortait de l'hôpital, l'esprit rempli de choses et non de mots. Il avait vu, et, ce qui est mieux encore, il avait appris à voir ce qui est et rien que ce qui est nécessaire à connaître dans le diagnostic et le traitement des maladies. Telle était sans doute la manière des anciens maîtres qui, ne lisant ni ne faisant des livres, enseignaient la médecine par tradition. M. Dubois avait sur eux l'avantage d'être né quelques siècles plus tard. Sa clinique a été citée justement comme le type de ce mode d'enseignement. Quelqu'un pourrait-il nous dire de quelle espèce est celle de son successeur?

L'hospice de la Maternité a été pour M. Dubois un foyer d'observations journalières sur l'art des accouchemens, et une école où il a formé un nombre immense de sages-femmes, capables de rivaliser avec plusieurs de ces chirurgiens qui se disent accoucheurs. Il est difficile de se faire une idée de l'ignorance des sages-

femmes avant cette utile institution. On ne peut en juger qu'en comparant le savoir de celles qui sont sorties de cette école avec celles qui n'ont pu en profiter. C'est surtout dans les provinces éloignées de la capitale qu'on peut se convaincre de cette différence. L'instruction des sages-femmes est un des élémens qui doivent servir de base dans le calcul des causes qui entravent ou favorisent la population.

A défaut de renseignemens positifs sur les idées de M. Dubois, relativement aux principes généraux de la médecine, et dans la crainte de les dénaturer, puisqu'elles ne sont point écrites, je me bornerai à dire un mot de ses doctrines sur les accouchemens. C'est en 1820 qu'il a fait à l'hospice de perfectionnement son dernier cours sur cette branche de la chirurgie; ce que j'en ai recueilli confirme positivement l'idée que je me suis faite de l'esprit observateur et du bon sens exquis de ce grand praticien.

Jusqu'à Baudelocque, l'art des accouchemens fut un cahos où les meilleurs préceptes se trouvaient mêlés aux préceptes les plus pernicieux, où la routine avait plus d'empire que les données scientifiques, où chacun enfin puisait à son gré et sous l'inspiration du sens commun ou du caprice, des règles de conduite mal motivées. Baudelocque mit de l'ordre dans cette confusion. Il traça des règles fixes, donna des préceptes sûrs et créa une nomenclature qui fut généralement adoptée. Mais comme un seul homme ne peut pas tout faire, ni faire tout bien, il ne manqua pas de commentateurs qui, sous prétexte de corriger et de perfectionner, obscurcirent peu à peu les notions les plus positives. Comme rien

n'est plus facile que de changer et de varier les nomenclatures, chacun en fit une à sa guise, ajoutant toujours de nouveaux détails à ceux déjà trop multipliés qu'avait donnés Baudelocque lui-même. Delà, il arriva que ce que les accoucheurs appèlent les diamètres du bassin et les différentes *positions* du fœtus se trouvèrent multipliés à l'infini par des suppositions et des hypothèses que la nature ne réalise jamais. M. Dubois fait main basse sur toutes ces subtilités, ces divisions et sous-divisions sans fin, propres tout au plus à embrouiller un art assez simple par lui-même, et presque tout mécanique. Les divisions adoptées par lui sont claires et faciles. Le nécessaire et rien que le nécessaire : voilà toujours la méthode de M. Dubois. Il agrandit l'art en élaguant le superflu ; il perfectionne en simplifiant. Au lieu de se perdre dans des descriptions minutieuses, il ne s'arrête qu'aux détails pratiques, pour donner son avis sur les points litigieux ou proscrire les mauvaises méthodes. On voit qu'il s'adresse à des élèves déjà instruits, qui n'ont besoin que d'éclaircir des doutes. Ce qui est positif est donné par le professeur comme positif, ce qui est incertain est présenté comme incertain, ce qui est purement hypothétique n'a d'autre valeur que celle d'une hypothèse. La seule peut-être que se permet M. Dubois dans tout son cours est certainement fort ingénieuse. Il suppose que le travail de l'accouchement commence le jour même de la conception. Suivant lui, dès ce moment, il s'établit une lutte entre les fibres du col de l'utérus et celles de son fond, lutte qui persiste pendant neuf mois, et qui est à l'avantage des fibres du col pendant tout le temps de la grossesse, mais qui finit par le

triomphe des fibres du fond, dont les contractions, au moment de l'accouchement, surmontent enfin la résistance de leurs antagonistes. Cette hypothèse donnait au professeur le moyen d'expliquer certains phénomènes qui ont lieu pendant la grossesse; mais il attachait si peu d'importance à sa théorie, qu'en donnant ces explications, il ajoutait : « Je vous explique cela de telle » manière, parce que je suis prévenu en faveur de » telle idée. » On sent qu'un homme qui parle ainsi de ses théories ne doit pas en faire beaucoup.

M. Dubois doit être cité comme un de nos premiers chirurgiens. Il a porté dans toutes les parties de l'art la sagacité et la justesse d'esprit qui le distinguent; il a parlé le premier de la ligature de la carotide primitive, dans les cás d'anévrisme, et a été sur le point de pratiquer cette opération, sur un malade qu'une attaque d'apoplexie enleva subitement. Lithotomiste habile, il a proposé pour la taille des femmes une nouvelle méthode, qui a de grands avantages sur les méthodes employées généralement. Il a pratiqué souvent sur les enfans la taille transversale, d'après le procédé de Celse, consistant à inciser le périnée sur la pierre, fixée préalablement au devant de cet espace par le doigt introduit dans le rectum; il a fait subir au forceps plusieurs modifications fort importantes, et perfectionné ou inventé, divers autres procédés chirurgicaux.

Je n'ai que peu de choses à ajouter à cet article : d'autres que moi auraient pu mieux, sans doute, parler convenablement de M. Dubois, parce qu'ils connaissent mieux l'étendue de ses connaissances et les services qu'il a rendus à la science et à l'humanité;

mais personne ne professe pour cet excellent homme, pour cet esprit supérieur, pour cette âme si heureusement et vigoureusement trempée, une admiration plus profonde et mieux sentie. Aujourd'hui que, persécuté par des hommes vils, il ne lui reste plus que la gloire et l'estime des gens de bien, j'aime à le rappeler aux élèves de l'école de Paris, qui n'ont pas perdu tout espoir de le voir rendre à ses fonctions. Quoique les années s'appesantissent sur lui, il conserve une vigueur de tête et une chaleur d'âme, qu'il consacrerait encore, j'en suis sûr, à l'enseignement. Par quels motifs a-t-on pu le frapper de destitution ?... Pour mettre à sa place M. Pierre Bougon, natif d'Alençon, et qui a été à Gand.

M. PELLETAN (1).

Philippe-Joseph Pelletan, l'ancien chirurgien en chef de l'Hotel-Dieu, existe donc encore?... Voi à ce que bien des gens se diront avec étonnement, en lisant cet article. Un oubli profond a couvert le nom de ce professeur célèbre. Successivement dépouillé de ces grandes places qu'on ne quitte d'ordinaire qu'en mourant, il a cessé depuis long-temps d'agir, d'écrire et de parler. Aussi ne reste-t-il de lui, dans la mémoire de ses innombrables élèves et de ses auditeurs, qu'un souvenir confus, qui leur laisse douter de la vie même d'un homme dont la renommée fut si vaste. Je suis heureux de pouvoir, quoique bien incomplètement sans doute, faire de nouveau entendre un nom jadis si connu. Ne pouvant juger par moi-même, j'ai consulté la tradition. Elle m'a appris combien est injuste cette

(1) Pelletan (Philippe-Joseph) se livra de bonne heure à l'étude des sciences physiques. Il professa successivement plusieurs des branches principales de la médecine. Successeur de Desault à l'Hôtel-Dieu, il fut nommé professeur de clinique chirurgicale à la faculté de médecine de Paris. En 1815, il devint professeur de médecine opératoire, et passa de cette chaire à celle des accouchemens en 1818. A la nouvelle organisation de la faculté, il ne conserva que le titre de professeur honoraire. M. Pelletan a été secrétaire, pour la correspondance, de l'Académie royale de chirurgie. Il est membre de l'Institut et de la plupart des sociétés savantes de l'Europe.

(*Biograph. médicale.*)

sorte d'anéantissement dans lequel est plongée la mémoire du successeur de Desault.

C'est moins comme grand chirurgien, que par ses brillans succès dans l'enseignement oral, que M. Pelletan a joui si long-temps d'une réputation européenne. Dès l'âge de 24 ans, il s'était fait remarquer dans la carrière du professorat. Pendant plus de 30 ans, il a été suivi et admiré, soit à l'Hôtel-Dieu, soit dans ses cours à la Faculté, comme le professeur le plus remarquable de notre école moderne. L'extrême facilité de ses paroles, l'élégance et le choix heureux de ses expressions, sa vivacité spirituelle et entraînante, la netteté de ses pensées, le grand éclat littéraire de ses improvisations, avaient étendu sa réputation au-delà de l'enceinte de l'école. Sa supériorité oratoire était telle, qu'on lui eût désiré, pour le voir se déployer dans toute sa force, un théâtre moins étroit, et des sujets moins spéciaux. Placé dans une chaire de philosophie ou de littérature, il eût surpassé bien des célébrités académiques. Quand on le comparait à Desault pour l'enseignement de l'anatomie, on avait coutume de dire que Desault en savait davantage, mais que Pelletan savait mieux. Parmi les professeurs de son temps, Fourcroy était le seul qui pût rivaliser avec lui, et les personnes qui les ont entendus l'un et l'autre, assurent que le médecin avait sur le chimiste plus d'un avantage.

M. Pelletan est un de ces hommes dont le génie a besoin, pour se manifester, de la présence d'un auditoire et de la commotion sympathique d'une multitude attentive. Chez les hommes ainsi organisés, les pensées ne sont qu'une suite d'inspirations; elles sont

d'autant plus fortes, d'autant plus abondantes, que le mobile qui les met en jeu est plus énergique. Leur esprit ne va jamais sans leur âme; éloignez-les d'un public, placez-les dans la solitude et le silence, ils deviennent impuissans; réduite à calculer, leur intelligence perd tout son ressort; forcez-les d'écrire, vous ne trouverez dans leurs livres rien de ce que vous ont montré leurs discours. Leur style n'a plus la même chaleur, ni le même éclat, leurs idées perdent non-seulement de leur force et de leur nombre, mais encore de leur clarté, de leur précision. Ils ne jouissent de la plénitude de leurs facultés, que lorsqu'ils sont mus par l'excitation factice et momentanée d'un appareil théâtral, de l'enthousiasme de la foule et du son de leur propre voix, sorte de fièvre cérébrale, qui, tant qu'elle dure, leur communique un surcroît de force et d'activité. M. Pelletan, né avec une telle organisation, n'a pas apporté dans ses écrits la même supériorité que dans ses conférences scientifiques. Quelque éloge qu'on en puisse et doive faire, il faut convenir que ses trois volumes de *Clinique chirurgicale* ne contiennent rien d'aussi beau qu'une seule de ses leçons.

Je ne dirai rien du mérite chirurgical de M. Pelletan, parce que, quoique habile opérateur et praticien distingué, il n'a pas ajouté beaucoup aux découvertes de ses devanciers; on peut même lui reprocher d'avoir soutenu avec trop d'obstination quelques erreurs dont des travaux récens ont fini par faire justice. C'est ainsi, par exemple, qu'il ne voulut point adopter la *réunion immédiate*, modification importante dans le traitement des plaies, que d'autres praticiens accueillirent avec faveur, quoiqu'elle nous vint spécialement

d'Angleterre. Mais s'il n'a pas enrichi la chirurgie française de découvertes qui lui soient propres, il faut tenir compte de la grande influence qu'il a eue sur les études chirurgicales, par ses leçons et ses cours. Prodigue de son temps et de ses idées, il a vu se former à son école des milliers d'élèves, qui y ont puisé à pleines mains, comme dans une source intarissable; parmi les chirurgiens et les professeurs actuels, il en est peu qui ne lui doivent une partie de leurs connaissances. Il a été leur maître à tous, et tous ne s'en sont pas assez souvenus; mais que ceux-ci sachent que les gens de bien s'en souviennent.

La carrière de M. Pelletan a été semée de vicissitudes assez bizarres. Peu de ses confrères ont occupé autant de postes éminens, peu d'entre eux ont été comblés de tant d'honneurs littéraires. Il a été simultanément ou successivenent chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, professeur de clinique chirurgicale à l'école, depuis, professeur d'accouchemens; il est membre de l'académie des Sciences et associé à presque toutes les sociétés savantes de l'Europe. Napoléon le décora de la croix de la légion d'honneur, le jour de la fondation de l'ordre. Il n'y a pas dix ans, son nom était partout; aujourd'hui, j'entends quelquefois mettre en question s'il vit encore. D'où vient cet oubli du temps présent pour une gloire et des services si récens? D'où vient que, plein de vigueur intellectuelle, il a été, de son vivant, remplacé à un poste où tous ses devanciers sont morts, et pendant que le célèbre M. Boyer conservait, avec la modestie du talent, le titre de chirurgien en second de la Charité, sous un chef valétudinaire et tombé dans l'enfance? On ne

peut guères attribuer un pareil résultat qu'aux efforts de quelques ambitions trop vastes pour rien partager, trop pressées pour attendre des successions naturelles, trop habiles pour n'avoir pas trouvé le moyen de les anticiper.

M. Pelletan a été une des victimes de l'ordonnance de 1822. Il n'est plus que professeur honoraire dans une école dont il a vu la fondation, et qu'il a puissamment contribué à illustrer. Aujourd'hui, déshérité de toutes les places qu'il occupa si long-temps et si dignement, il ne lui reste plus que son fauteuil à l'académie des Sciences et l'estime de tout ce qu'il a de confrères honorables en Europe.

M. RÉCAMIER (1).

« Voyez la destinée et combien peu se prévoient les choses qui arrivent en ce monde! Il y a un mois, M. Récamier était à peu près inconnu à la plupart de nos lecteurs; il faisait également à huis-clos et son cours à l'École et ses leçons cliniques à l'Hôtel-Dieu, tranquille, heureux de ce bonheur que donne l'*aurea mediocritas*. Depuis, la célébrité est venue le chercher par force; citez-moi maintenant un médecin plus connu, un professeur plus suivi! Qu'a-t-il fallu pour cela? un concours de circonstances assez communes en elles-mêmes, quoique non petites pour le résultat : il a fallu qu'une chaire de médecine fût vacante au Collége de France, que l'Institut présentât M. Magendie pour candidat à cette place, que par malheur ce dernier y fût propre, et que le hasard enfin jetât M. Récamier sous les yeux du ministère, etc.... »

Ce qui précède a été écrit il y a quelques mois et à l'occasion des singulières scènes dont le Collége de France a été le théâtre. Je n'aurai que peu de choses à ajouter aux observations que les circonstances m'inspirèrent alors sur M. Récamier. Ce que j'en ai dit, à cette époque, est encore vrai aujourd'hui.

(1) Récamier (Joseph-Claude-Anthel), chevalier de la légion d'honneur, membre de l'Académie royale de médecine, médecin de l'Hotel-Dieu de Paris, professeur de Clinique médicale à la faculté de Paris, professeur de médecine au Collége de France.

M. Récamier n'ayant rien écrit, si ce n'est quelques articles assez médiocres dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*, il faut nécessairement, ponr se faire une idée de sa capacité, le suivre au lit du malade et dans la carrière du professorat. Cette carrière n'a point été brillante jusqu'ici. Ceux qui ont assisté à ses cours et à ses leçons cliniques ne trouvent autre chose à dire, si ce n'est que M. Récamier est un homme d'esprit, ou plutôt d'imagination, mot des plus vagues, mais désignant assez bien ces sortes d'intelligences qui, dénuées de force et de justesse, se font valoir cependant par une certaine originalité et par une mobilité d'idées qui, quoique stériles, amusent et fascinent un moment. Ce n'est guères que sous ce point de vue général que peut être jugé M. Récamier. Quant à ses idées en elles-mêmes, elles échappent à toute analyse, car il n'a jamais songé, jusqu'à présent, à les présenter d'une manière assez claire, assez systématique pour leur donner de la réalité. Il en a pourtant, et beaucoup, mais il s'en sert mal : elles affluent en foule dans sa tête, mais obscures et mêlées; elles ne font qu'y passer et ne s'y arrêtent point. Elles lui arrivent comme des inspirations, qu'il ne lui est pas donné de prolonger ni de reproduire, et qui, n'étant point soumises à un vrai travail intellectuel, sont entièrement perdues pour lui et pour les autres. Joignez à cette disposition de l'esprit une âme passionnée et enthousiaste, et vous aurez une idée du professeur Récamier. On conçoit très-bien par là comment ses leçons orales, si attachantes d'un côté par sa chaleur et son exaltation sympathiques, dégoûtent bientôt l'élève qui cherche, avant toute chose, une instruction méthodique, et qui

surtout aime à comprendre. Le grand défaut de M. Récamier est de se passionner subitement pour une idée, de l'entourer d'une importance exagérée, de rompre des lances pour son triomphe, et de l'abandonner bientôt après pour une autre, venue, comme la première, du hasard et des mouvemens capricieux de son cerveau. Ainsi préoccupé, il s'échauffe, guinde sa prose jusqu'au ton poétique, et ne trouve qu'à peine assez de métaphores pour exprimer sa conviction et communiquer son enthousiasme. Ce désordre dans le discours prend sa source dans le désordre de la pensée; et il arrive que ces leçons brillantes par momens et pleines d'éclat, n'offrent dans leur ensemble ni ordre, ni suite, ni résultats appréciables.

Si nous l'accompagnons au lit du malade, nous retrouverons le même homme. Ses principes thérapeutiques sont inconnus, car ses méthodes changent sans cesse. L'inspiration du moment le guide dans le choix des médicamens et dans le mode de leur administration; en général, il en est prodigue. La matière médicale, si embrouillée déjà dans les auteurs, ne se trouve pas moins routinière entre ses mains. Il use des agens les plus énergiques avec une hardiesse étonnante, hardiesse qu'il ne peut justifier que par sa conviction profonde et sincère en leur efficacité; car, d'ordinaire, la raison scientifique lui manque, et le succès est souvent douteux; je dis souvent et non toujours, car ce médecin est douée à un haut degré de cet instinct pratique, qui semble deviner la nature, comme par une révélation soudaine. Mais ce tact merveilleux est soumis à des chances d'erreurs multipliées, il est incommunicable, et n'offre pas assez de solidité

pour que les esprits sévères s'en contentent. Cette pratique capricieuse et changeante déconcerte les élèves, qui demandent des règles de conduite. Ils ne savent que penser en voyant traiter des maladies différentes par les mêmes remèdes, et administrer des remèdes différens contre des affections semblables. Rebutés par cette méthode, ou plutôt par cette absence de méthode, ils ne comprennent rien de ce qu'ils voient. Pourraient-ils jamais, dans l'exercice de l'art, imiter des procédés dont on ne leur a pas donné la raison légitime?

Les fragmens de théorie dont M. Récamier appuie sa pratique ne sont remarquables que par leur bizarrerie et leur versatilité. Ils prouvent peut-être que ce professeur, incertain sur les principes de l'art posés par les anciens et les modernes, impuissant lui-même à en déduire de nouveaux de son expérience personnelle, livré à ce doute pénible qui quelquefois est la marque de la supériorité de l'esprit, mais plus souvent celle de sa faiblesse, demande aujourd'hui conseil à l'empirisme, demain à la théorie, essayant de tout sans jamais s'attacher à rien. On pourrait croire ce jugement inexact, en voyant avec quelle conviction imperturbable et décidée M. Récamier agit et s'explique à lui-même les résultats de ses prescriptions. Mais cette conviction n'étant point fondée sur une doctrine quelconque, ni sur des expériences antérieures, sur rien enfin de ce qui, en médecine, sert à établir un degré de certitude, mais seulement sur de simples prévisions, qui ne peuvent faire règle, puisqu'elles changent à tout instant; cette conviction, dis-je, n'a rien de commun avec celle que donne la science. Elle doit moins que l'autre rassurer la responsabilité effrayante du médecin. Ajoutons ce-

pendant pour la justification de M. Récamier, que ses erreurs ne tiennent jamais à une légèreté blâmable, mais ont plutôt leur source dans un amour du bien, une sympathie pour les malheureux qui se confient à lui, une charité telle que, dans son enthousiasme, il se croit inspiré d'en haut, et que les tentatives les plus audacieuses, les plus inusitées, lui semblent commandées par une voix intérieure.

On voit, d'après ce court aperçu, que M. Récamier n'est pas destiné à influer sur la pratique de la médecine en France, honneur que partagent beaucoup d'autres médecins attachés aux hôpitaux de la capitale. On ne doit point cependant passer sous silence un nouveau procédé thérapeutique, dont les Anglais sont les inventeurs, mais que M. Récamier a le premier mis en usage parmi nous. Il s'agit du traitement du *cancer* par la *compression*. Certes, ce serait un bienfait inappréciable pour l'humanité, si cette méthode était suivie des succès que M. Récamier en espère; et il faut avouer qu'il apporte dans les expériences qu'il a commencées depuis long-temps sur cet objet, un esprit de suite qui ne lui est pas ordinaire, et déploie dans la confection des appareils toute l'ingéniosité chirurgicale qui le distingue.

Ce procédé consiste à comprimer graduellement les tumeurs cancéreuses, après avoir cautérisé d'abord les points ulcérés, quand il en existe. Les agens de cette compression sont des bandages pour le tronc et les membres, et des pelotes de linge plus ou moins volumineuses pour les cavités. Les tumeurs morbides ne tardent pas d'ordinaire à diminuer sous l'action des agens compressifs; les surfaces ulcérées prennent un

meilleur aspect par la cautérisation et tendent à se cicatriser. Cette amélioration est en général assez constante, mais on n'a pas vu encore d'exemple d'une cure radicale. Même alors que les douleurs ont entièrement cessé, les glandes, quoique très-rappetissées, conservent encore une dureté fort suspecte; quelquefois les ulcérations reparaissent après avoir été fermées. Presque toujours on est obligé de continuer la compression avec une grande persévérance, sans quoi les tumeurs reprennent, en quelques jours, le volume qu'un mois de traitement leur avait fait perdre. Malgré ces inconvéniens, M. Récamier a obtenu assez de succès, pour être encouragé dans l'emploi de cette médication mécanique. Cette méthode a été essayée dans d'autres hôpitaux. On a vu dernièrement à l'hospice de perfectionnement, une femme en voie de guérison par ce moyen, dont le temps seul et des expériences réitérées, pourront bien faire apprécier la valeur. M. Récamier prépare, dit-on, un ouvrage sur cet objet.

La difficulté que l'on éprouve à composer à M. Récamier un esprit qui aille à l'impression générale, produite par ses leçons et par ses cours, montre que sa réputation scientifique, très-équivoque, justifiait mal sa nomination à la chaire de médecine au collége de France. Des considérations tirées de son caractère personnel la justifiaient mieux. M. Récamier est l'ami des élèves; la plupart d'entre eux doivent l'aimer, l'aiment sans doute; et si leur désapprobation a éclaté il y a quelque temps, d'une manière si vive, c'est, non par mésestime ou malveillance, mais à cause des circonstances présumées de sa nomination. Il était aussi mieux connu de ses auditeurs que M. Magendie, son concurrent, qui n'a jamais professé ni à la Faculté, ni

dans les hôpitaux. Tous les motifs militaient en sa faveur. Mais si l'on considère d'ailleurs que cette chaire du collége de France, n'étant point exclusivement destinée aux élèves en médecine, ne réclamait pas absolument un de leurs professeurs habituels ; que cette chaire n'est pas du tout nécessaire à l'enseignement; que c'est une sorte de place de luxe, donnée comme une récompense honorable du talent et du savoir ; la question ainsi posée, et c'est là son vrai point de vue, la nomination de M. Récamier a été une maladresse. Son adversaire était d'une incontestable supériorité aux yeux des élèves et à ceux des maîtres, aux yeux de l'Institut, de la France et de l'étranger, aux yeux de tous. Cela est si vrai qu'on n'a pas essayé même de chercher la cause de l'exclusion de l'un et de la nomination de l'autre dans une simple erreur du bon sens littéraire du ministre, mais on a fait des suppositions difficiles à justifier, plus difficiles à infirmer, et qu'il est inutile de rappeler ici.

La nomination de M. Récamier, ordonnée sans compétiteur connu eût paru singulière : ordonnée à l'exclusion de M. Magendie, elle a paru partiale. On ne doit point cependant pousser le zèle de l'équité aussi loin que ce médecin qui a fait, à ce sujet, une *Dénonciation au Procureur du roi*, attendu que M. Récamier ne sait pas le grec, ce qui était de rigueur d'après l'édit de François Ier, édit non abrogé, qui instituait au collége de France une chaire de médecine *grecque*. On doit plaindre seulement M. Récamier d'avoir vu son nom servir de prétexte à des écrits ridicules; on doit le plaindre encore plus d'avoir été la cause involontaire d'événemens assez sérieux pour compromettre le repos public.

M. RICHERAND (1).

Il y aura bientôt trente ans que M. Richerand, aujourd'hui chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Louis et professeur à la Faculté, a commencé à se faire un nom en France. On peut faire bien des choses en trente années, surtout dans les sciences où le temps bien employé est un indispensable auxiliaire du génie. Ce médecin célèbre (et non illustre comme on l'a dit, sans doute par erreur), a eu tout l'éclat et subi tous les mécomptes des talens précoces. Ils promettent beaucoup et tiennent peu. Ce n'est pas qu'il ait abandonné une carrière si bien commencée par le prodigieux succès des *Nouveaux Élémens de Physiologie.* Loin de là ; il

(1) Richerand (Anthelme), né à Belley, le 4 février 1779, se rendit à Paris en 1796 pour y étudier la médecine... En 1799 il soutint l'acte public alors exigé pour être admis à l'exercice de l'art de guérir... En 1800, M. Richerand fut nommé chirurgien en chef adjoint à l'hôpital Saint-Louis ; il devint aussi chirurgien major de la garde nationale de Paris et de la garde départementale. Le choix de l'école de médecine l'appela, en 1807, à la chaire de professeur de pathologie externe, devenue vacante par la mort de Lassus. Nommé en 1814, membre de la légion d'honneur, il obtint en 1815 des lettres de noblesse et prit le titre de chevalier. M. Richerand est aujourd'hui professeur d'opérations de chirurgie à la faculté de médecine de Paris, chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Louis, membre de l'académie de médecine et de plusieurs autres sociétés savantes, membre de plusieurs ordres étrangers.

(*Biograph. médicale.*)

n'a cessé, soit par des ouvrages nouveaux, soit par la réimpression des anciens, d'appeler sur lui l'attention du public le plus bienveillant, mais aussi peut-être le plus oublieux de l'Europe. On ne peut pas dire précisément que ses efforts aient été perdus; mais toujours est-il vrai que ce médecin se trouve avoir une réputation toute autre que celle qu'il a paru rechercher. L'auteur des *Élemens de Physiologie*, de la *Nosographie chirurgicale*, de l'*Histoire des progrès récents de la Chirurgie*, etc., ouvrages certes très-connus, et dont les nombreuses éditions attestent le débit; l'auteur, dis-je, de ces traités scientifiques, n'est cité nulle part soit comme physiologiste, soit comme chirurgien : fait incroyable, mais positif! M. Richerand est un de ces hommes dont on ne prononce le nom qu'avec quelqu'une de ces exclamations admiratives, assez harmonieuses à l'oreille, mais si vagues, si générales, qu'elles ne semblent que l'écho d'un bruit populaire, et ne signifient pas plus. En effet, peu de gens pourraient les motiver. Demandez à un praticien son avis sur les écrits chirurgicaux de M. Richerand; il vous répondra qu'il écrit fort bien. Questionnez qui vous voudrez sur son habileté opératoire; point de réponse. Interrogez un savant ou une dame sur la *Physiologie*, celui-ci vous répondra que le style en est agréable; celle-là, que le livre l'a fort amusée. Quant à *l'Histoire de la Chirurgie*, les opinions sont un peu plus précises. Ici le fond l'a emporté sur la forme. L'historien a touché à tant de réputations, cité tant de faits, prononcé tant de noms, que la question littéraire s'est trouvée étouffée par le soulévement des intérêts personnels, froissés à chaque page par une critique, accusée par

les esprits les plus modérés d'exagération et d'inexactitude, et par les plus mécontens, d'infidélité, de malveillance, d'injustice, de partialité.

D'après ce qui précède, on voit que l'opinion publique, sans refuser positivement à M. Richerand les talens et la science du praticien, ne lui accorde bien expressément que les talens du littérateur et l'habileté de l'écrivain. Cet éloge ne saurait déplaire en lui-même; mais la sorte d'exclusion qui l'accompagne est fâcheuse. On peut craindre que M. Richerand n'en soit pas complétement satisfait. Médecin, c'est-à-dire, membre d'un corps essentiellement scientifique; chirurgien d'un vaste hôpital, poste qui ne prouve pas toujours l'habileté, mais qui du moins la suppose; en possession d'une de ces chaires qui autrefois se gagnaient et maintenant se donnent, il a dû et doit vouloir faire preuve de connaissances étendues, propres à reculer les bornes de l'art. Il a dû rechercher l'approbation des savans, plutôt que celle des gens de lettres. Dans ce cas, dire qu'il n'a obtenu que celle de ces derniers, serait plutôt un reproche qu'un éloge. M. Richerand se trouve à peu près, sous ce rapport, dans la même position que M. Alibert. Le chirurgien et le médecin de Saint-Louis pourraient fournir matière à un parallèle. Comme M. Alibert, M. Richerand écrit beaucoup et passe également pour un écrivain incomparable; comme lui, il vise à une haute renommée scientifique; comme lui, il a des admirateurs trop zélés. Poussant jusqu'au bout ce parallèle, faut-il porter sur le dernier médecin le jugement que nous avons porté sur le premier? c'est l'examen de ses principaux ouvrages qui décidera la question. Disons seulement par anticipation

et à l'avantage de M. Richerand, qu'il écrit moins et mieux; que sa science, quoique moins universellement admirée, est beaucoup plus appréciable; qu'on peut prouver qu'il a rendu quelques services à son art; et qu'enfin, si sa réputation est moins vaste que celle de son confrère, elle est très-certainement établie sur des motifs plus solides.

C'est en 1801 que parut la première édition des *Nouveaux Élémens de Physiologie*; la neuvième et dernière a été publiée en 1825. Peu de livres, dans les sciences surtout, ont eu une pareille fortune. C'est là un succès réel, bien avéré; il faut en chercher la cause dans l'utilité et le mérite du livre en lui-même et non ailleurs; toute autre cause que celle-ci n'aurait pu suffire à une aussi longue vie. A l'époque de leur première publication, les *Élémens de Physiologie* étaient vraiment *nouveaux* sous tous les rapports. A peine au sortir de nos orages politiques, il s'opérait une sorte de renaissance pour les sciences et les lettres. Pendant long-temps on n'avait imprimé que les bulletins de nos victoires; les esprits souriaient à un avenir de paix et se tournaient volontiers vers les études pacifiques et sérieuses. Le public était donc bien disposé. L'état de la science n'était pas moins favorable. La physiologie naissait à l'école de Paris; les leçons de M. Chaussier en répandaient le goût en en démontrant l'importance. Les travaux de Haller lui avaient déjà donné une marche expérimentale, qui promettait enfin, non plus de simples rêves ingénieux, mais des faits positifs et des résultats pratiques. Bichat avait publié ses *Recherches sur la vie et la mort*, et son *Taité des membranes*, œuvres d'un génie vaste et brillant. Ses écrits, si origi-

naux, si riches d'idées, étonnaient et séduisaient tout ensemble. Enfin c'était le moment où Pinel introduisant la philosophie dans la médecine, préparait à l'art de guérir un avenir brillant.

Le livre de M. Richerand parut dans ces circonstances. Il fut accueilli avec reconnaissance, car il manquait aux besoins de l'instruction. Il n'y avait alors sur l'ensemble de la physiologie aucun traité estimé des élèves. Les faits rassemblés par les travaux récens des savans français et étrangers, étaient assez nombreux pour être réunis et coordonnés en doctrine. M. Richerand l'entreprit, et avec bonheur. Tout ce que contenait son livre avait été dit déjà, faits et théorie ; mais tout cela était dispersé dans une foule de mémoires épars, ou dans des ouvrages peu faciles à consulter. Les commençans ne pouvaient aller chercher la science à ces sources. M. Richerand leur rendit le service de la leur offrir toute faite, avec une méthode lumineuse dans l'ensemble, une clarté admirable dans les détails et dans un langage harmonieux, facile et élégant. Le livre était éminemment élémentaire. Il est même un modèle du genre ; pas de digressions oiseuses, point d'étalage de science ni d'érudition ; partout l'exposition simple et rapide des faits les mieux constatés. Quelques critiques ont travesti ces qualités en défauts ; ils ont trouvé l'ouvrage superficiel, incomplet, insuffisant ; ils ont eu le tort grave de ne pas faire assez attention que M. Richerand n'a rédigé ce traité que pour des élèves, tout-à-fait étrangers encore à une science dont ils connaissent à peine le nom. Il lui a donc fallu se proportionner à leur force et ne pas les effrayer par trop de difficultés. Voilà pourquoi (du moins

dans notre manière de voir), il s'est contenté d'esquisser l'histoire naturelle des fonctions, sans chercher à l'approfondir; voilà pourquoi il n'a point consigné dans son livre les résultats de ses propres recherches, ni aucun des points de ses doctrines à lui, ne voulant point donner matière à controverse, dans un écrit purement didactique.

Cette production examinée sous ce point de vue, se trouve ainsi à l'abri du reproche, qu'on lui a fait si souvent, de n'être qu'une compilation et une compilation tronquée. Si M. Richerand a emprunté ses principales divisions à Bichat et à Grimaud, et la plupart des détails à Haller, à Bordeu, à Barthez, à Chaussier et à d'autres encore, il faut l'en louer et non l'en blâmer. Pouvait-il mieux s'adresser? D'ailleurs ne l'a-t-il pas fait sciemment et par calcul, comme on ne peut se refuser à l'admettre, tant ses emprunts sont nombreux et incontestables? et s'il n'a nommé jamais ni les vivans ni les morts, n'est-ce pas parce que leurs idées étant si reconnaissables dans son livre, et personne ne pouvant s'y méprendre, la précaution eût été inutile? C'est là une réflexion qu'aurait dû faire M. Chaussier, au lieu de prendre de l'humeur, ainsi qu'il lui est arrivé, assez mal à propos comme on voit.

Il nous semble donc évident que M. Richerand ne prétendit point au titre de grand physiologiste. Il voulut seulement faire un livre utile aux élèves, et il réussit. Si cependant ses espérances avaient été plus hautes, il se serait trompé, car son livre n'a jamais été et n'est encore qu'un résumé élémentaire. A l'époque de son apparition il était excellent, aujourd'hui il est à refaire. C'est l'auteur lui-même qui doit

se charger de cette recomposition. Aucun médecin en France ne possède mieux l'art d'exposer, de raconter, d'expliquer. Il n'est pas de phénomène si compliqué, dans le grand rouage de notre organisation, que M. Richerand ne décrive avec une clarté telle que l'esprit s'en fait sur-le-champ une idée distincte. C'est là surtout le mérite incontestable des *Élémens de Physiologie* ; c'est ce qui leur a assuré un succès si durable. Ce seul mérite lutte encore aujourd'hui contre la vétusté du livre. Le titre a beau, après vingt-cinq ans et neuf éditions, l'annoncer comme *nouveau*; il a vieilli dans presque toutes ses parties. M. Richerand compte trop sur le charme de son style. Pour mettre l'ouvrage *au niveau de la science*, comme on dit à présent, il ne suffit pas d'y ajouter quelques notes et d'effacer quelques lignes. L'auteur devrait le recomposer sur un plan plus vaste ; il devrait y mettre ce qui y manque, un peu plus de science, et en retrancher ce qu'il y a de trop, c'est-à-dire des erreurs surannées et des vérités trop connues. Sans cette précaution, M. Richerand ne tardera pas à voir son ouvrage remplacé par un autre plus convenable, et il est même étonnant que personne n'y ait songé jusqu'ici. Nous n'avons en France que trois autres traités de physiologie. Quoique postérieurs aux *Nouveaux Élémens*, et très-supérieurs sous le rapport scientifique, ils ne sont guères lus, et n'ont pu faire perdre à M. Richerand sa popularité. Celui de *Dumas*, surchargé d'érudition et de métaphysique, ne peut convenir aux élèves ; et les médecins de l'école de Paris méprisent trop la philosophie raisonneuse et spéculative de Montpellier, pour se résoudre à y chercher les choses excellentes et profondes qu'il

contient. Celui de M. *Adelon*, très-riche aussi, historiquement parlant, est mal écrit, dépourvu de critique et beaucoup trop long. Le troisième enfin est celui de M. *Magendie*. Les opinions personnelles de l'auteur y tiennent trop de place; et loin d'être un *précis* de physiologie, ce n'est qu'une exposition d'expériences et d'idées nouvelles, très-belles, très-ingénieuses, mais encore trop contestées. C'est un livre écrit uniquement pour les savans. Il suppose dans les lecteurs de grandes connaissances. Le contenu dément le titre. C'est cette absence d'un ouvrage élémentaire et solide tout à la fois qui a protégé jusqu'à présent les *Nouveaux Élémens* contre l'oubli. La Société des bonnes lettres a été bien inspirée de proposer un prix pour la rédaction d'un travail de ce genre. Désirons que son zèle ne soit pas perdu, mais doutons-en aussi; car rarement voit-on sortir de beaux produits de tous ces métiers mis en jeu par les sociétés savantes, par les trois motifs suivans : la modicité de la récompense, les chances d'une vraie loterie, et la peur, fondée ou non, d'un jugement de Midas.

Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis la publication des *Nouveaux Elémens*, que M. Richerand livra au public sa *Nosographie chirurgicale*, (1803). Les éditions de ce livre sont fort nombreuses, comme celles du premier. Il se recommande à l'estime publique par le même genre de mérite et est entaché des mêmes défauts. Les commençans y peuvent apprendre quelque chose, les praticiens presque rien. On a loué généralement les divisions, la clarté de l'exposition, l'ordonnance du sujet; et ces éloges sont mérités, car M. Richerand entend à merveille l'art de faire un

livre, il a un vrai talent d'artiste : donnez-lui des idées, il en tirera le meilleur parti possible; fournissez-lui des matériaux, il va les mettre en œuvre mieux que personne. Dans sa *Nosographie* peu de choses lui appartiennent en propre. Le fond en est emprunté aux meilleurs praticiens de notre temps et surtout à l'ancienne Académie de chirurgie. Je ne veux point pousser ce reproche trop loin, car ces sortes de plagiats sont inévitables dans les sciences. Les faits appartiennent à tout le monde, et dès qu'une opération est sanctionnée par l'usage, dès qu'un procédé thérapeutique est adopté, il est permis à chacun de les décrire et de les conseiller. Si l'on ne peut exiger qu'un savant ne nous donne que du nouveau et qu'il crée toute une science à lui seul, il vaudrait mieux cependant que, riche de son propre fonds, il ajoutât quelque chose aux travaux de ses devanciers et ne se contentât pas de n'être qu'un bon arrangeur. Ce reproche ainsi modifié peut être fait à M. Richerand, d'autant plus qu'il est depuis plus de vingt ans professeur de chirurgie à l'école de Paris, et chef d'un vaste établissement. Sa position a dû rendre le public plus exigeant à son égard qu'à l'égard de tout autre, et il est fâcheux qu'il n'ait pu mieux le satisfaire sous ce rapport. Il résulte de cette stérilité que ses ouvrages, quoique lus et relus par tout le monde et jouissant d'une réputation d'utilité incontestable, n'ont pu lui assurer une solide réputation scientifique. On s'en sert avec plaisir, mais on ne lui en a nulle obligation.

Autre reproche, plus grave à mon avis, M. Richerand a le défaut des imaginations vives et des talens faciles, il est paresseux et superficiel. Il parle volon-

tiers de tout, mais avec une grande légèreté. Il ne s'attache point assez à se tenir au courant de ce qui se passe dans la science. Aussi les éditions de ses livres, et en particulier de la *Nosographie*, ne sont que des réimpressions, sans changemens notables. Il n'est pas assez convaincu que les livres ne sont pas long-temps nouveaux. Bien des choses reconnues pour véritables dans un temps, sont bientôt classées parmi les erreurs dans un autre, et un auteur qui se réimprime ne doit pas s'obstiner à répéter à ses contemporains d'aujourd'hui, ce qu'il a dit à ses contemporains d'autrefois. Je sais qu'il est difficile d'oublier ce qu'on a appris avec tant de peine, pénible d'avouer qu'on s'est trompé, plus pénible encore d'être toujours sur les bancs de l'école et d'étudier sans cesse; mais c'est là le sort inévitable de tous ceux qui s'occupent de science, il n'y a pas de repos possible pour le médecin, ni pour le chirurgien, surtout quand ils veulent écrire convenablement sur leur art. Ces réflexions sont directement applicables à la *Nosographie* de M. Richerand. Les dernières éditions ressemblent aux premières. L'état de la science n'y est représenté que d'une manière fort incomplète. Parmi les procédés opératoires qui s'y trouvent décrits, plusieurs sont abandonnés aujourd'hui (1), d'autres ont subi des modifications importantes, et l'auteur, quoique secrétaire de la Section de chirurgie, et malgré quelques prétentions à l'é-

(1) M. Richerand entre autres erreurs, recommande encore l'usage des ligatures d'attente, dont Scarpa et les chirurgiens anglais ont démontré l'inutilité, et que les expériences de M. Dupuytren ont prouvé être dangereuses.

rudition, ne tient nul compte de tout cela. La dernière édition ne diffère des précédentes que par la forme. L'auteur en a fait un traité de médecine opératoire, et son livre est ainsi devenu la base des cours qu'il fait à la faculté, en qualité de professeur d'opérations et appareils. Tous ces défauts et bien d'autres encore que je néglige de signaler ont été généralement aperçus par les critiques, et ils sont incurables.

A quoi tient donc le succès de cet ouvrage? je l'ai dit : à la clarté des divisions, à la distribution des matières et à l'agrément du style. Les opérations chirurgicales y sont décrites avec un grand talent, quelque compliquées et nombreuses que soient les manœuvres d'un procédé, quelque difficulté qu'offrent les descriptions anatomiques, M. Richerand s'en tire avec un grand bonheur. On voit ce qu'il raconte, c'est là un mérite bien grand. Il a joint à cet ouvrage quelques planches à peu près inutiles et qui n'éclaircissent pas le texte. Je préfère ses descriptions à ses dessins.

C'est dans sa *Nosographie* que M. Richerand a établi le premier une grande division des lésions en trois classes, *lésions physiques*, *organiques* et *vitales*. Cette division a été beaucoup admirée, elle n'est pas entièrement satisfaisante et est bien loin de s'accommoder à tous les détails de la pathologie. L'auteur lui-même ne la donne pas comme parfaite, mais seulement comme moins arbitraire que les divisions de beaucoup d'auteurs, et il a raison : la classification employée par lui dans la Nosographie, est préférable à toutes celles qui avaient été adoptées jusqu'alors. Il étudie les maladies successivement dans chaque appareil, et appré-

cie les lésions, soit physiques, soit vitales, soit organiques, dont chaque organe peut être atteint.

J'ai dit, je crois, que M. Richerand apportait souvent, dans ses jugemens, beaucoup de légèreté et une précipitation qui l'exposait à des erreurs de fait nombreuses et à des contradictions qu'il devrait éviter. Indépendamment de ces défauts de l'esprit, M. Richerand paraît susceptible et passionné par caractère : il n'en faut pas davantage pour expliquer comment il encense aujourd'hui ce qu'il méprisait hier, et proscrit à présent ce qu'il admira jadis. Il ne peut pas assez séparer les choses des hommes, et il oublie trop souvent que la colère est un mauvais conseiller. Les exemples de ses contradictions et de ses méprises ne manquent pas dans la Nosographie, mais je me réserve d'en signaler quelques-unes, en parlant de l'*Histoire des progrès de la chirurgie*, ouvrage où elles abondent et où l'auteur les a accumulées comme à plaisir.

Je pense, d'après toutes ces réflexions, que M. Richerand n'a guères plus fait pour la chirurgie que pour la physiologie. Dans l'une et l'autre de ces branches de la médecine, il a composé des traités à l'usage de ceux qui commencent l'étude de la science, mais dans lesquels le praticien ne trouve pas de grands renseignemens.

Si j'ai négligé jusqu'à présent de parler du chirurgien en chef de l'hôpital de Saint-Louis, sous le rapport de l'habileté chirurgicale, c'est que mes informations ne m'ont rien appris à ce sujet. Personne ne doute que M. Richerand n'ait acquis, dans sa longue pratique, assez d'habitude des instrumens et des procédés usités pour exécuter convenablement les opérations ordi-

naires de la chirurgie. Il est un certain degré d'adresse auquel parviennent tous les hommes, pour peu que leur position les mette à même d'exercer leur main et de répéter plusieurs fois la même manœuvre. Cela même est beaucoup moins difficile qu'on ne le croit dans le monde. Rien de plus commun que les opérateurs passables, car en deux mois un élève peut, sur le cadavre, désarticuler un bras comme M. Lisfranc, et arriver à la vessie aussi vite que M. Roux : ce qui manque, d'ordinaire, ce n'est point la dextérité manuelle, mais bien le sang froid qui rend la main sûre et laisse l'intelligence libre, et le génie chirurgical qui improvise dans les cas inattendus. M. Richerand, malgré sa position heureuse, n'a, je crois, que l'habileté de tout le monde, et ne peut, comme opérateur, rivaliser en aucune manière avec les maîtres de l'art tels que MM. Dupuytren, Roux, Delpech, Lallemant et bien d'autres encore.

Au défaut du génie chirurgical, M. Richerand a de l'audace ou plutôt de la témérité. Il ne recule jamais devant les opérations les plus chanceuses. Il s'est fait grand bruit, il y a quelques années, de son opération de la résection des côtes et d'une portion de poumon cancéreux. Il en fut beaucoup parlé dans les journaux de médecine, et les avis furent partagés. La majorité des critiques cependant se prononça contre cette tentative. Le malade guérit de l'opération, mais mourut peu de temps après par la reproduction du cancer. Quelque reproche qu'on ait fait à M. Richerand à ce sujet, il faut avouer pour être juste, que l'opération réussit et que si la maladie n'avait été entretenue par une cause interne aussi redoutable, il y a toute appa-

rence que la guérison eût été complète et durable. C'est là à peu près tout ce qu'a fait de remarquable en chirurgie pratique M. Richerand, et il n'est pas sûr même qu'il ait eu l'honneur de l'invention.

Voilà sur quel titre se fonde la renommée de M. Richerand, comme physiologiste et comme chirurgien. Si les remarques qui précèdent sont justes, le lecteur doit commeneer à se faire une idée assez exacte de ce professeur. L'examen de son dernier ouvrage (*Histoire des progrès récens de la chirurgie*) va nous le montrer sous le point de vue nouveau d'historien et de critique.

Cette histoire, publiée en 1825, a fait une vive sensation, non qu'elle soit remarquable sous le rapport scientifique, mais par des causes toutes différentes. Le public médical, déjà familiarisé avec les écrits de ce professeur, s'attendait à y trouver un seul genre de mérite, l'exécution littéraire, et le défaut si commun des faiseurs d'histoire contemporaine, la passion et la partialité. Cette fois le public a été trompé, car il n'a pas trouvé le mérite et n'a eu que le défaut; il est vrai qu'il l'a eu très-complet, très-caractérisé, très-propre enfin à servir de modèle dans l'occasion. Ainsi, M. Richerand en désappointant ses lecteurs sous un rapport, les a libéralement indemnisés sous un autre. Il ne paraît pas même avoir voulu sérieusement faire une *histoire*. Ce serait lui supposer trop d'inexpérience et de maladresse que de le penser, en le voyant si mal réussir. Un écrivain aussi exercé n'aurait pu ignorer à ce point les règles fondamentales d'une composition historique. Croyons plutôt qu'il a agi à bon escient, et que c'est avec connaissance de cause qu'il a, suivant le langage de l'église, péché par pensée,

par action et par omission, ainsi que de plus habiles que moi l'ont déjà demontré.

Ainsi, il pèche et c'est là le vrai mot, car la haîne du prochain est un péché devant Dieu et devant les hommes, il pèche, dis-je, par action, quand il attribue à un chirurgien ce qui appartient à un autre, comme il lui arrive à l'égard de Desault et d'Anel, parce qu'ils sont français, à l'égard de MM. Roux, Dupuytren, Sanson, etc., parce qu'ils sont vivans; il pèche par omission, lorsque, citant un procédé nouveau, il tait le nom de l'inventeur, lorsqu'il passe sous silence une foule de travaux qui honorent notre pays, et qu'il doit connaître en sa qualité de secrétaire de la Section de chirurgie; il pèche enfin par pensée d'un bout à l'autre de son livre, par l'ironie de ses éloges, le peu de justesse de ses appréciations, et par l'intention blâmable de ses réticences.

Il est difficile de parler froidement d'un pareil ouvrage. Je conçois que plusieurs critiques se soient laissé emporter jusqu'à l'indignation. Heureusement parmi tant de choses blâmables, il en est beaucoup de ridicules. J'en citerai, pour le soulagement des lecteurs et ponr le mien, quelques exemples assez remarquables.

De ce nombre est cette belle passion pour l'Angleterre, pays que M. Richerand aime par dessus tous les autres (1). C'est à elle que les admirateurs du pathos sentimental et de l'enthousiasme académique doivent

(1) Vraisemblablement parce que l'*Edinburgh Review* a parlé de la fameuse opération des côtes sous le nom de *Richerand's operation.*

la magnifique apostrophe suivante, si heureusement amenée par le traitement de l'hydrocèle par injection : « Je te salue, terre classique de la liberté, des sciences » et de la philosophie, patrie des Harvey, des Locke » et des Newton, toi qui jadis, au milieu de l'Europe » prosternée devant les volontés absolues et le bon » plaisir de ses souverains, offris la première l'imposant spectacle d'un pacte juré entre le monarque et » son peuple, et qui, depuis cette heureuse époque, » placée à la tête de la civilisation, les précède dans » la carrière de la civilisation et dans toutes les routes » qui conduisent à l'amélioration progressive de notre » espèce : tant de fois injuriée par des bouches serviles et des plumes vénales, reçois avec faveur l'hommage d'un homme libre et désintéressé ! » Voilà, certes, une vraie période cicéronienne, digne de la faveur des Anglais, ainsi que la longue note où l'auteur explique et développe ses motifs. C'est dans ce précieux commentaire d'un si précieux texte, qu'on peut apprendre que l'amour de la patrie n'est qu'un égoïsme odieux et une passion de sauvage ; c'est là que le chevalier Richerand (profanation insolente !) ajoute au grand nom de Napoléon ceux de *sycophante* et de *misérable* !... oui, il l'a écrit. Lisez à la page 322 de ce livre, où la vérité, dit son auteur, a été recherchée avec scrupule et proclamée avec courage (1); notez le courage surtout et relisez la fable du lion malade; c'est une des meilleures de Lafontaine.

Citons encore cette complaisance avec laquelle l'auteur se met en scène à tous propos, nous mettant

(1) Préface, page XIV.

dans la confidence de ses émotions secrètes, nous parlant sans cesse de sa conviction profonde, nous disant bien haut, de peur qu'on ne s'y méprenne, qu'il est impartial, ami de la vérité, homme droit et naïf; nous entretenant avec la gravité que la chose mérite, de ses nouveaux procédés pour la guérison des varices; procédé qui n'est ni nouveau, ni utile; pour les fractures de l'humérus, invention connue du temps d'Hippocrate; pour l'ablation des cancers de la lèvre inférieure, par lequel on substitue avec génie des ciseaux courbes sur leur plat à un bistouri ordinaire; nous récitant enfin en dix pages l'histoire d'une résection de côtes, opération qui réussit et ne réussit pas, improvisée par l'auteur, à ce que dit le livre, mais en réalité pratiquée, il y a vingt ans, par Percy.

M. Richerand a tant d'universalité dans l'esprit et une telle confiance dans les charmes de sa diction, qu'il a voulu dans ses notes se débarrasser des règles d'une composition régulière, et discourir en passant sur toutes sortes de sujets. Il a mis là tout ce qui restait dans son porte-feuille: des notices historiques, des oraisons funèbres, des discours d'apparat, des digressions philosophiques, littéraires et politiques, et des diatribes contre ses confrères. Il y passe du grave au doux, du plaisant au sévère, et ne tarit pas en faconde. Par malheur, il réussit gauchement dans le rôle difficile de faire du paradoxe avec esprit et de divaguer avec grâce. M. Richerand a beau nous renvoyer à l'exemple de Bayle, qui était, dit-il, un grand homme et non un visionnaire comme Descartes et Mallebranche. Le mal n'est point d'imiter Bayle, mais de le faire maladroitement. Je me permettrai en outre d'avertir l'auteur que

Descartes a été une des plus puissantes intelligences qui aient existé, et que Mallebranche a écrit sur la métaphysique des livres peu lus des chirurgiens.

Ce ne sont là que des ridicules dont on doit savoir gré à M. Richerand, puisque le sourire qu'ils provoquent tempère le sentiment plus sérieux que fait naître l'hostilité de sa critique. Je prononce le mot d'hostilité parce que la chose existe. Les formules polies dont il enveloppe ses attaques, ne sont, a-t-on dit, que de l'ironie toute crue; j'ajouterai, moi, que cette ironie est d'une nature particulière. D'ordinaire, les formules ne sont que des concessions commandées par les convenances qui ne permettent pas de dire ouvertement les choses, mais, chez M. Richerand, elles ajoutent de la force et de la réalité à ses intentions; bien mieux que l'expression propre, elles rendent toute son idée, et son idée est celle-ci: je n'estime pas vos talens, je n'aime guères votre personne, je voudrais bien que votre réputation ne fût pas si bonne, et je trouve un inexprimable plaisir à vous le dire. — Quelques-unes des critiques de M. Richerand sont fondées, mais l'aigreur avec laquelle il les exprime indispose contre lui les lecteurs.

Je ne citerai plus qu'un exemple de ces écarts, où la passion jette souvent notre historien. M. Dupuytren, quelque regret qu'en ait M. Richerand, est un chirurgien de la plus grande force. Nul autre peut-être, en France, ne doit lui être comparé en habileté opératoire et en connaissances pratiques. Sa renommée est européenne. Les hommes compétens pour en juger sont à peu près d'accord en cela. On dit que M. Dupuytren n'est pas aimé de tout le monde; je le crois, et le con-

traire m'étonnerait bien davantage; mais je sais que, par prudence, et dans l'intérêt même de leur passion, ses ennemis devraient se taire. Ils doivent voir, s'ils sont sages et hommes de sens, que M. Dupuytren est inattaquable par sa position et sa supériorité, et se contenter de souffrir en silence. Se battre contre la force, par le sentiment de son bon droit, est déjà une témérité; se battre par dépit est ridicule. M Richerand ne craint pas de courir cette chance; il a apparemment des motifs particuliers pour trouver à redire à tout ce qu'a fait M. Dupuytren; et comme son nom se rencontre à tout instant dans l'histoire de la chirurgie française, les occasions d'en parler ne manquent pas. M. Richerand les saisit avec grande joie et se donne la jouissance de s'épancher en toute liberté. A son dire, ce chirurgien n'a rien inventé, rien perfectionné. S'il a eu quelque influence sur la science, elle a été plus nuisible qu'utile, et ses travaux sont moins des progrès que des pas rétrogrades. Toutes ces observations et insinuations sont si dénuées de fondement, que la réfutation en serait superflue. Je ne pense même pas que M. Richerand s'imagine que quelqu'un veuille bien y ajouter foi. Il blâme vraisemblablement pour avoir le plaisir de blâmer et non pour convaincre qui que ce soit. Je le répète : il y a une grande maladresse à contester le talent de M. Dupuytren, ce n'est pas là son côté faible : nous le prouverons en temps et lieu. Je me tais sur ce sujet, de crainte de dépasser moi-même les bornes que je me suis imposées; je dirai seulement, pour finir, que parmi les défauts de M. Dupuytren, l'historien a oublié de citer le plus énorme, celui d'être chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu. M. Richerand a tant de prévention,

contre les chirurgiens de cet hôpital, qu'il ne peut s'empêcher de vouloir du mal à Desault de l'avoir été, il y a trente ans; et c'est pour cela sans doute, que, reniant son génie, qu'il admirait autrefois, il le cite aujourd'hui comme un des hommes qui ont le plus contribué à retarder les progrès de la chirurgie.

Pour résumer en quelques mots le jugement à porter sur l'*Histoire des progrès récens de la chirurgie*, je dirai que cette histoire est incomplète, inexacte, infidèle sous le rapport des faits, partiale et passionnée sous le rapport de la critique, pédantesque, guindée et indigne de son auteur, sous le rapport littéraire.

Quoique M. Richerand n'ait épargné sa mauvaise humeur à personne; quoiqu'il ne soit pas en général prodigue d'éloges, si ce n'est pour lui et pour ses Anglais et Ecossais de l'*Edinburgh Review*, j'aurais voulu de grand cœur avoir moins à reprendre dans ses écrits. Je désirerais même, si la chose était possible, pouvoir le recommander, en finissant, comme un grand professeur. Mais ce serait trahir la vérité. Ses cours de physiologie ont été autrefois assez suivis, et se distinguaient comme ses livres par la méthode et la clarté. Ceux qu'il fait aujourd'hui sur les opérations font regretter ceux de son prédécesseur Lassus. Ils ne sont ni aussi savans, ni aussi bien récités. M. Richerand a une prononciation très-laborieuse, que la moindre agitation rend plus pénible encore. Pour peu qu'il s'anime, sa langue s'embarrasse, et il en résulte une gène qui ôte à ses discours la plus grande partie de leur charme. Sur le tout, c'est un professeur comme il y en a tant. Il est même singulier qu'il puisse passer pour un des meilleurs entre ceux qui, en l'an de grâce 1828, se trouvent placés

sur les chaires des Pinel, des Sabatier, des Dubois etc.

Outre les ouvrages dont j'ai tâché d'apprécier le mérite, aussi bien qu'il m'a été possible, M. Richerand a publié un vol. in-8° sur les *Erreurs populaires, relatives à la médecine* (1803); les *Leçons du Pr. Boyer sur les maladies des os* (1812), plusieurs discours académiques, des brochures et un grand nombre d'articles, de mémoires, dans divers journaux scientifiques et littéraires. Il est un des rédacteurs du *Dictionnaire des Sciences médicales*.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS (1).

M. Landré-Beauvais, doyen actuel de la Faculté de médecine de Paris et professeur de clinique médicale, est mieux connu des élèves que du public. La manière paternelle et tout-à-fait digne dont il remplit les fonctions du Décanat doit attirer sur son caractère personnel les éloges que la génération actuelle ne continue à accorder à ses écrits que par une sorte de condescendance. C'est un débris vivant d'un passé qui n'est plus. Son principal et à peu près unique ouvrage (*le traité de Séméiotique*) ressemble à ces vieux habits du dernier siècle, dont la forme, la couleur, l'étoffe contrastent si fort avec les modes actuelles. Il

(1) Landré-Beauvais (Augustin-Jacob), né à Orléans, le 4 avril 1752, étudia la chirurgie à Paris, sous le célèbre Desault, en 1790, 1791 et le commencement de 1792, à Lyon, sous Rey et M. A. Petit, pendant la fin de 1792. En 1793 et 1794, il fut chirurgien en second de l'hôpital civil et militaire de Châlons-sur-Saône; puis il revint à Paris, où, lors de la création de l'école de santé, en 1795, il fut reçu élève pour concourir. En 1799, il fut nommé aide-médecin de l'hospice de la Salpétrière. Reçu docteur en 1800, et médecin adjoint de la Salpétrière en 1801, il commença bientôt à faire des cours de séméiotique clinique..... En 1814, il a été nommé chevalier de la légion d'honneur, médecin de l'école polytechnique en 1825, médecin consultant du roi, professeur de clinique et doyen de la Faculté de médecine de Paris en 1823.

(*Biograph. médic.*)

porte la profonde empreinte de l'époque médicale à laquelle il appartient; c'est Pinel, mais Pinel affaibli et comme effacé. On y trouve le même vernis *philosophique*, le même penchant pour l'*observation*, ou pour ce qu'on désignait alors sous ce nom ; enfin, c'est peut-être le dernier ouvrage où l'empirisme hippocratique a été proposé et suivi comme un modèle. Pinel, malgré la profondeur de quelques-unes de ses vues et ses belles idées sur les inflammations membraneuses, était certainement dans une route impraticable à notre époque. Le dégoût des hypothèses des dogmatiques l'avait reporté d'un seul coup à cette philosophie médicale, qui, en pathologie, se borne à décrire les phénomènes extérieurs des maladies, et en thérapeutique, ne sait que douter et attendre. Ce point de vue n'est sans doute pas entièrement faux, mais il n'est pas en harmonie avec l'état de nos connaissances. Avec quelque talent que ce médecin eût rempli cette tâche, et malgré l'espèce de suprématie intellectuelle qu'il exerça long-temps, sa méthode devait succomber à la première attaque, et l'on n'a pas dû s'en étonner quand cela est arrivé. Les écrits sortis de son école sont par cela même tout-à-fait surannés aujourd'hui. M. Landré-Beauvais, qui fut son élève et son collaborateur dans l'enseignement clinique, avait adopté toutes ses idées et suivit sa classification dans sa *Séméiotique* ou *Traité des signes des maladies*.

Ici se présentent quelques considérations générales sur la Séméiologie, qui pourront nous servir à juger le livre de M. Landré-Beauvais.

Les maladies, abstraction faite des causes inconnues qui les produisent, consistent en des modifications dans

les propriétés chimiques, physiques et vitales des tissus de l'organisme et en des dérangemens dans les fonctions. Ces modifications morbides nous sont révélées par des changemens appréciables par les sens, et désignés sous le nom de symptômes. Le mot de symptôme, dans son acception rigoureuse, équivaut à peu près à celui de phénomène morbide. Il indique seulement qu'un changement quelconque a lieu dans l'économie, et que ce changement est une maladie; mais il ne préjuge rien sur le siége et la nature de cette maladie elle-même. Du moment où un phénomène morbide est rattaché par l'esprit à sa vraie cause; aussitôt qu'il est prouvé que son apparition est liée à une modification plus cachée, dont il nous révèle l'existence, il cesse de s'appeler symptôme et devient un *signe*.

La connaissance des signes n'est donc autre chose que la science du diagnostic elle-même. En effet, déterminer la valeur d'un phénomène, de manière à ce qu'il soit pour le médecin un signe, c'est, en d'autres termes, déterminer le siége et la nature de la maladie. Or, si l'on fait attention à l'inconcevable variété des phénomènes pathologiques, à la confusion inévitable résultant du jeu si compliqué de nos fonctions, on doit s'attendre à de grandes difficultés dans la classification des signes. Il importe surtout de remarquer qu'une classification des signes suppose la classification des maladies, et voilà la séméiotique livrée à tout l'arbitraire de l'imagination des nosographes. Ouvrez Hippocrate, et vous verrez l'indication des signes de la frénésie : or, qu'est-ce que la frénésie? Ouvrez Galien, et vous y trouverez les signes de l'altération de la pituite : or, qu'est-ce que la pituite? Ouvrez Pinel, et vous

lirez ceux des fièvres dites adynamiques et ataxiques. Mais est-on sûr que ces fièvres existent? On voit par ce peu d'exemples, que la recherche des signes, supposant nécessairement l'existence des maladies, se trouve toujours et fortement liée à la pathologie générale, et doit en subir toutes les variations. Voilà ce qui fait que la plupart des ouvrages écrits sur cette matière ne doivent être lus qu'avec la plus grande précaution aujourd'hui, et que le plus souvent ils ne peuvent conduire qu'à l'erreur. Voilà pourquoi les éternels éloges qu'on prodigue depuis des siècles à quelques praticiens, appelés exclusivement observateurs, sont ridicules par leur exagération. De là résulte enfin que la séméiologie a besoin d'être refaite sur de nouvelles bases, à l'apparition de chaque nouvelle doctrine médicale. Le traité de M. Landré-Beauvais est particulièrement dans ce cas.

Ce médecin ne s'est pourtant pas dissimulé toutes ces difficultés, et il a, très à propos, reproché à Chrétien Grunner de n'avoir pas assez précisé la valeur des signes en les rapportant à des maladies bien classifiées; mais il a oublié d'ajouter, ce qui est pourtant capital, que, par suite de ce défaut, la séméiotique de cet auteur devait être fautive dans la plupart des cas, puisque le plus souvent les signes indiqués par lui ne représentent pas de véritables maladies. M. Landré-Beauvais eût pu tout aussi bien dire la même chose d'Hippocrate, de Galien et de tous les médecins auxquels il a tant emprunté, et nous pouvons, nous, le dire de lui-même aujourd'hui. Depuis 1813, époque où a paru la 2ᵉ. édition du *Traité des signes*, la pathologie entière a été bouleversée; la classification de Pinel n'a plus un seul sectateur; la doctrin des fièvres

n'est point encore établie, et, quoi qu'en dise l'école physiologique, la science médicale est dans un état voisin de l'anarchie. Le livre de M. Landré-Beauvais a été laissé en arrière par cette révolution.

Si nous considérons le Traité des signes en lui-même, nous y remarquerons encore un autre défaut. L'auteur, nourri des idées d'Hippocrate et de Pinel, se contente de décrire des collections de symptômes dès long-temps décorées du nom de maladies, et il travaille ainsi plus pour le peintre que pour le médecin. Le diagnostic, but de toute séméiotique, est presque toujours incertain, vague et mal précisé. Les signes pronostics sont indiqués avec plus de soin et, pour ainsi-dire, avec prédilection. Hippocrate excellait, dit-on, à présager l'issue d'une maladie; et plusieurs des signes donnés par lui sont encore vérifiés aujourd'hui par tous les praticiens. Mais cet art du pronostic, quoique très-propre à faire briller la sagacité du médecin, est plus curieux qu'utile, car il n'est pas appelé auprès d'un malade pour prédire qu'il mourra, mais pour l'empêcher de mourir.

Nous ajouterons enfin cette dernière observation, que la séméiotique des maladies des organes thoraciques a fait un pas immense depuis les travaux de Laënnec, que M. Landré-Beauvais ne pouvait connaître, puisqu'ils n'avaient point été publiés quand il a écrit son traité. L'invention du sthétoscope a donné au diagnostic des maladies du cœur et des poumons une précision vraiment admirable. Il n'est plus permis aujourd'hui à un médecin de se borner, dans l'étude de ces maladies, à la contemplation des crachats, à l'exploration du pouls, à la succussion, ni même à la percussion; tous les signes tirés de ces diverses méthodes sont

devenus insuffisans ; et un ouvrage, où le diagnostic des lésions pulmonaires n'est pas fondé sur l'auscultation, n'a plus guères d'utilité pratique.

J'aurais voulu être moins sévère à l'égard de M. Landré-Beauvais, mais je crois que l'opinion que je viens d'émettre sur son livre est d'accord avec ce qu'on en pense généralement. Il y a cependant dans son ouvrage un mérite qui devient chaque jour plus rare dans ces temps de controverses, et que je serais coupable de ne pas signaler. Ce mérite est la bonne foi qui préside à sa rédaction. Il y a dans le style une bonhomie vraiment antique. On y sent l'influence de la lecture des anciens. Les observations sont rapportées simplement et brièvement, à la manière d'Hippocrate. Cette manière de composer un livre de médecine n'est plus à la mode aujourd'hui. Cette imitation des anciens passerait maintenant pour un pur pédantisme, mais je la préfère encore à l'allure décidée, au ton tranchant et aux prétentions ridicules de plus d'un écrivain de nos jours.

M. Landré-Beauvais a publié, outre sa Séméiotique, une dissertation sur cette question : *Doit-on admettre une nouvelle espèce de goutte, sous la dénomination de goutte asthénique primitive?* Il se décide pour l'affirmative. Une pareille question et une pareille conclusion ne seraient pas du goût de tout le monde à présent. Il a été un des auteurs du *Dictionnaire des Sciences médicales* et un des collaborateurs du *Dictionnaire de médecine*.

M. Dupuytren.

Si j'avais pu me dispenser de parler de M. Dupuytren, ç'aurait été pour moi un grand soulagement, car je me trouve dans un embarras très-fâcheux. Je suis à peu près sûr de ne faire que des mécontens. Si j'écrivais en vers, j'aurais mes coudées franches. Je pourrais satisfaire à souhait tout le monde, amis et ennemis. Je pourrais passer sans gêne de l'apologie à la satire, et me livrer à des investigations personnelles et directes, qui feraient pâmer d'aise la plupart des chirurgiens de la capitale, grands et petits. Merveilleux privilége des rimes alignées ! Mes bons amis et compatriotes, les auteurs de la *Villéliade*, avec leur humeur caustique et leur franc parler, ont pu, grâce à la poésie, fronder impunément les travers de cer-

(1) Dupuytren (Guillaume) baron, chevalier des ordres de la légion d'honneur et de St.-Michel, est né à Pierre-Buffière, le 5 octobre 1778. Il fit ses premières études aux colléges de Raval, Magnal et de la Marche, et commença, très-jeune encore, l'étude de l'anatomie et de la chirurgie. Un concours le fit nommer, âgé de dix-sept ans, c'est-à-dire au mois de ventôse an III, prosecteur à l'école de santé de Paris. Dès-lors il se livra avec ardeur à l'enseignement de l'anatomie et de la physiologie. Reçu docteur en chirurgie, il concourut avec M. Duméril pour la place de chef des travaux anatomiques et, vaincu, à une voix de différence, il obtint cette place au mois de ventôse an IX, lorsque son compétiteur passa à la chaire d'anatomie de l'école. Ce fut à cette époque que

tains ministres et verser sur eux, à plaines mains, la honte et le ridicule. Où seraient-ils, bon Dieu! s'ils avaient eu la sottise d'écrire en prose? Au lieu d'être cités comme de brillans poëtes et des citoyens courageux, ils feraient, en ce moment, compagnie à M. Cauchois-Lemaire, qui, pour quelques mots en l'air, adressés à un prince du sang, s'est vu forcé à la retraite pour une période un peu longue.

Heureusement pour moi, M. Dupuytren n'est ni roi, ni prince, ni ministre, et on peut parler de lui sans courir des chances de prise de corps. Supposé que je me fisse l'écho des bruits assez généralement répandus sur certains défauts de son caractère et sur quelques particularités de son avancement dans le monde, je ne pense pas qu'il me fit assigner. Nous ne voyons pas que M. le comte de Montlosier l'ait été par M. Récamier, pour avoir dit que ce médecin avait dans sa chambre un crucifix de cinq pieds. Mais, si je

M. Dupuytren, ayant Bayle pour aide, se livra à des recherches d'anatomie pathologique, dont il a été rendu compte dans le journal de médecine, chirurgie et pharmacie de Corvisart, Leroux et Boyer. M. Dupuytren obtint, le 13 septembre 1802, au concours, la place de chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu de Paris. Le 5 septembre 1808, il fut nommé chirurgien en chef adjoint de cet établissement, et enfin chirurgien en chef le 9 septembre 1815. Un concours qui fut des plus brillans et l'un des derniers qui eurent pour objet les places de professeurs aux facultés de médecine, le fit monter dans la chaire de Sabatier, le 15 février 1812. — M. Dupuytren est premier chirurgien du roi, membre de l'Académie des sciences, de l'Académie royale de médecine, etc....

(*Biog. méd.*)

ne crains pas les huissiers, je professe un grand respect pour les convenances, et les convenances ne veulent pas qu'on entre dans la chambre à coucher des gens sans y être appelé. Que M. Dupuytren soit blâmable en bien des choses, je ne le contesterai point, car il a reçu en naissant des passions, comme tous les hommes, mais cela importe peu à ses malades; qu'il soit un confrère peu sociable; qu'il tende à l'omnipotence chirurgicale; qu'il ait dans les manières une certaine dureté despotique, je sais qu'on s'en plaint, et avec raison, mais il me sera pénible d'en parler; qu'il soit assez clairvoyant pour voir que le talent tout seul n'est pas une recommandation suffisante auprès des distributeurs des grâces, et qu'il soit assez habile diplomate pour faire dignement récompenser son mérite, c'est ce que je crois encore mieux. Mais où est le mal là dedans. C'est là un reproche qu'on ne fait qu'à ceux qui réussissent, car il n'y a que ceux-là d'exposés aux regards. Mais ceux qui sont restés en arrière dans cette concurrence sont-ils souvent autre chose que des maladroits vaincus, qui font les victimes pour échapper à la honte de la défaite? Enfin, que des gens bien ou mal informés et intentionnés viennent me souffler des accusations de toute espèce, je les écoute, car on ne risque rien à cela; mais je n'aime guères mettre le public dans la confidence de ces choses dites à l'oreille. Je tâcherai cependant ci-après de dire ce que je pense de M. Dupuytren, considéré sous ce point de vue, et j'espère concilier des choses parfois très-incompatibles, la justice, la convenance et la vérité.

Dût-on m'accuser de partialité (et cela arrivera), j'avoue hautement que M. Dupuytren est pour moi un

chirurgien du plus haut mérite. Je ne sais même pas si l'on peut raisonnablement, en France, lui chercher un rival.

La voix publique le désigne ordinairement comme tel. Ce n'est pas moi qui le mets à cette place, je l'y trouve. Je ne veux point faire un panégyrique, je constate un fait, et je dis que la réputation du professeur de l'Hôtel-Dieu est la plus haute réputation chirurgicale de notre pays. La mérite-t-il ? je n'en doute nullement, et je vais motiver mon opinion.

M. Dupuytren est chirurgien et professeur de clinique externe, et j'ai à en parler sous ces deux rapports.

L'art chirurgical n'est pour les gens du monde que l'art de faire des opérations. Pour ceux-ci, un grand chirurgien est un homme dont le génie est au bout de ses doigts, comme celui d'un escamoteur, d'où il suit qu'ils ne comprennent point l'art, et le ravalent. Les médecins ont, pendant long-temps, pensé de même; et cette sotte opinion fut la cause de la longue infériorité de la chirurgie par rapport aux autres branches de la science médicale. Aujourd'hui, il en est autrement; la chirurgie occupe le rang qu'elle doit occuper. Un chirurgien est un médecin qui s'occupe spécialement des maladies dites externes, c'est-à-dire de celles que la main peut toucher, ou que les yeux peuvent voir directement, et qui, pour les guérir emploie tous les moyens thérapeutiques qui lui semblent convenables, mais principalement ceux qu'on appelle des opérations.

M. Dupuytren me paraît également supérieur dans toutes les parties de cet art difficile. Il a un coup d'œil d'une précision admirable, une main sûre, un sang-

froid à toute épreuve et cet instinct inné, requis dans tous les arts en général. On naît médecin et chirurgien, comme on naît poëte ou peintre. A dix-sept ans, un concours honorable le fit nommer prosecteur de l'Ecole, d'où l'on voit que, presque en naissant, un penchant décidé l'entraîna dans cette carrière, qu'il a parcourue avec succès, parce qu'il y est entré avec passion, car on ne fait bien que les choses qu'on aime à faire. Depuis ses premiers essais de pratique jusqu'à son arrivée au poste où nous le voyons, et pendant ces quinze années, passées à l'Hôtel-Dieu, il a vu un nombre immense de faits de toute espèce et a pu, mieux qu'un autre moins bien placé, étudier et fertiliser son art. Favorisé par une position heureuse; pratiquant sur un si vaste théâtre, l'habitude de voir et de faire lui a donné, entre autres qualités, dont il sera fait mention, le talent de reconnaître le mal là où il est et tel qu'il est. En effet, ce qui distingue surtout ce praticien, à mon avis, c'est la science du diagnostic; or, le diagnostic est parfois aussi obscur en chirurgie qu'en médecine. Les maladies ne sont et ne peuvent point être *externes*, dans la rigueur du mot. Il n'y a de vraiment externe dans le corps humain que la surface cutanée. Toutes les affections dont la chirurgie s'occupe sont plus ou moins difficiles à bien caractériser, parce que, souvent elles sont cachées dans la profondeur de quelque cavité, comme l'utérus, la vessie, les fosses nasales, le pharynx, etc., parce que, bien que visibles à l'œil, en partie, leur point de départ est plus loin, dans l'intérieur des os, par exemple, dans une articulation. Les conséquences d'une erreur sont graves et parfois irréparables.

On peut juger par là combien est ridicule cette idée exagérée de la certitude de la chirurgie, si on l'applique au diagnostic; on voit, dit-on, on touche; mais que voit-on, que touche-t-on le plus souvent? des symptômes et non le mal lui-même, symptômes sur lesquels l'esprit délibère et enfin conclut. Or, M. Dupuytren est particulièrement remarquable par ses prévisions diagnostiques. Il est difficile, je crois, de porter plus loin la sûreté du coup d'œil. Il observe avec attention, mais vite: rarement indécis, il juge avec promptitude. Arrivé au lit du malade, ses cinq sens sont en éveil; en quelques minutes de questions et de recherches son examen est fini. On croirait souvent qu'il n'a jeté qu'un regard superficiel, mais sa leçon prouve qu'il a tout vu et bien vu. Dans un cas où l'élève et le praticien peu expérimenté n'ont rien trouvé de remarquable, il montre une foule de circonstances intéressantes et il en déduit des conséquences nombreuses et toujours motivées. J'ai entendu peu de médecins interroger un malade avec autant d'intelligence et d'à propos. Ses questions ont toutes un but, et les réponses lui servent quelquefois à fortifier son diagnostic. Je l'ai vu rarement se tromper, soit sur la détermination du siége et de la nature de l'affection, soit sur son issue probable, ou bien sur les effets des moyens thérapeutiques. Et qu'on ne croie point que ces décisions soient mal précisées, ou vaguement exprimées, de manière qu'elles puissent, comme les anciens oracles, s'appliquer à tout. Plusieurs praticiens agissent ainsi, mais, au contraire, j'ai été étonné du soin et surtout de l'assurance avec laquelle M. Dupuytren entre dans les détails les plus minutieux sur des faits qui n'existent

encore que dans l'avenir. Il décrit une alteration pathologique, encore cachée dans les replis des organes, comme s'il la voyait de ses yeux, et quand le scalpel l'a mise à nu et disséquée, la vérité de ses descriptions est constatée pour tout le monde. Cet art du diagnostic, si utile et si brillant, à quoi tient-il? à l'habitude de voir les maladies, et surtout à cette faculté de l'esprit que Spurzheim appelle sagacité comparative, et Gall esprit d'induction. On parle souvent, et j'ai parlé moi-même de l'instinct médical : il se pourrait que cet instinct ne fût qu'un calcul rapide.

M. Dupuytren ne se trompe-t-il jamais? Il y a des gens qui m'ont dit cette sottise, sans y croire eux-mêmes; mais mes propres observations m'ont démontré qu'il se trompe quelquefois, ce qui ne m'a point surpris et ne doit surprendre personne. On dit qu'il a un jour pratiqué l'opération de la taille sur un malade qui n'avait pas la pierre; il avait sondé la vessie à plusieurs reprises; il avait senti la présence du calcul; il avait entendu et fait entendre aux spectateurs le choc produit par la sonde sur le corps étranger : eh bien! cette chose si bien démontrée n'existait pas, et le malade et le chirurgien en furent pour leur peine. J'ai entendu citer souvent ce fait, qu'on répète assez volontiers parce qu'il y a une grande satisfaction à trouver en faute un confrère; mais il prouve seulement qu'en fait de diagnostic toute erreur est possible, même pour les praticiens les plus exercés. Pareille chose est arrivée à Cheselden, à Desault et, en particulier, deux fois à M. Roux, qui l'avoue avec une franchise qui lui fait honneur. M. Dupuytren n'a point le même abandon. Si l'on ne consultait que les aveux qu'il juge

à propos de faire au public et à ses élèves, on le croirait infaillible. Il a une ambition de supériorité si ombrageuse, qu'il apporte un soin extrême à cacher non-seulement des erreurs graves, mais les moindres inexactitudes. Un reproche, mérité ou non, quelque insignifiant qu'il pût être, lui semblerait devoir ternir sa gloire à tout jamais. Je reviendrai sur cette tactique particulière au chirurgien de l'Hôtel-Dieu.

D'un bon diagnostic dépend l'indication et la manière de la remplir. M. Dupuytren n'est pas moins habile à traiter les maladies chirurgicales qu'à les reconnaître. Il n'est pas de parties de son art qu'il n'ait étudiées à fond, et auxquelles il n'ait fait subir des perfectionnemens plus ou moins heureux. Sans faire ici une énumération qui, pour être complète et convenable, demanderait trop d'espace (1), je ne crains

(1) On trouve dans le Dictionnaire des Sciences médicales la liste assez longue, mais pourtant incomplète des améliorations ou inventions dues au génie de M. Dupuytren. On y cite particulièrement l'emploi des vésicatoires appliqués au centre des érysipèles phlegmoneux, la théorie la plus rationnelle de certaines inflammations avec étranglement, telles que le furoncle et l'anthrax, ainsi que la pratique des profondes et larges incisions qui les font avorter; la détermination des divers degrés que présentent les brûlures, division un peu arbitraire, mais qui ne laisse pas cependant d'avoir de l'utilité en ce qui concerne le traitement; la modification apportée au procédé de Foubert pour la cure de la fistule lacrymale; l'invention d'un nouveau procédé pour la guérison de la grenouillette; de belles recherches sur les diverses cataractes et l'invention d'une aiguille pour faire l'opération par abaissement; l'amputation du corps de la machoire inférieure, et de nouveaux procédés pour

pas qu'on m'accuse d'exagération, en disant que très-peu de chirurgiens ont fait preuve d'autant de génie chirurgical dans l'invention des procédés opératoires et de tant d'habileté dans l'exécution. M. Dupuytren a, au plus haut point, l'esprit inventif et créateur; il sait avec une prévoyance admirable modifier les méthodes générales de pratique, suivant les cas particuliers et individuels, ce qui, en grande partie, je le rép.te, tient à la sûreté et à la précision de son diagnostic.

Comme opérateur, il possède cette réunion de qualités précieuses, qui ne se rencontre que dans les grands maîtres de l'art, et qui, toutes, sont plus ou moins nécessaires. L'habitude de voir le sang couler et

l'extirpation des membres dans diverses articulations; de belles considérations sur la ligature des artères, et sur le danger des ligatures d'attente dans l'opération de l'anévrisme ; l'invention d'un procédé et d'un instrument nouveaux pour guérir les anus contre nature, en coupant la cloison qui sépare les deux bouts d'intestin, procédé dont M. Richerand fait honneur au docteur américain Physick, mais sans preuves suffisantes; de très-ingénieux travaux sur le cal et les conséquences lumineuses qu'il en a déduites pour le traitement des fractures. Nous ajouterons à ceci que nul praticien n'a mieux compris la théorie des fractures, et n'a employé plus de sagacité dans la confection des appareils destinés à favoriser la réunion et consolidation des os. Il cherche à arriver à ce résultat par les moyens les plus simples, et il y réussit souvent en plaçant le membre dans un état de demi-flexion convenable. Il a imaginé pour les fractures du péroné et du radius des appareils dont un historien s'est mal à propos moqué, parce qu'ils sont fort ingénieux et fort utiles. Parmi ces travaux et parmi ceux qu'il serait trop long de rappeler dans cette note, il en est plu-

l'homme souffrir lui a fait acquérir un sang-froid imperturbable et une sécurité à toute épreuve. Les accidens les plus imprévus ne le déconcertent jamais, et c'est surtout dans ces cas inattendus qu'il déploie toutes les ressources de son talent. On le voit alors lutter avec les obstacles; saisir avec sagacité les indications nouvelles qui se présentent; improviser sur-le-champ les moyens de les remplir. Y a-t-il ici simplement du bonheur ou de l'instinct, comme nous le disions? On pourrait le croire : mais, l'opération terminée, on est étonné de l'entendre disserter longuement sur ce qui vient d'avoir lieu, avec une méthode et un esprit de suite remarquables. Il expose les motifs de ce qu'il a fait avec

sieurs dont M. Dupuytren n'a pas eu la première idée, quoique dans ses leçons il donne comme lui appartenant en propre les moindres particularités de sa pratique. La taille bilatérale, par exemple, dont on exagère beaucoup les avantages à l'Hôtel-Dieu, a été décrite et pratiquée quelques années avant M. Dupuytren, par MM. Chaussier, Ribes et Béclard; c'est un fait que personne n'ignore : M. Dupuytren n'a que la gloire d'avoir remis ce procédé en honneur, par son exemple et son habileté opératoire. Le double lithotome dont il se sert, ressemble si fort à l'instrument de Flurant, que je suis porté à croire que c'est le même. Mais malgré tous ces emprunts complets ou partiels, je ne crois pas qu'on puisse trouver en France un praticien aussi riche en connaissances pratiques, et auquel la chirurgie doive autant de procédés utiles et nouveaux. L'anatomie pathologique ne lui doit peut-être pas moins que la chirurgie. M. Dupuytren a été, en France, un des fondateurs de cette science. Les travaux postérieurs de Bayle, de Laennec, de Broussais, d'Andral ont ajouté beaucoup à nos richesses, mais c'est à M. Dupuytren que nous devons peut-être l'impulsion.

autant de précision que s'il les avait lentement pesés et élaborés dans le silence du cabinet ; il indique les divers moyens qui pouvaient être employés ; fait voir leurs inconvéniens et avantages respectifs, et justifie sa conduite par des exemples pratiques et des raisonnemens solides. On reste alors convaincu qu'il n'a point agi au hasard, mais qu'au contraire, il a beaucoup réfléchi, beaucoup calculé, délibéré, et ne s'est enfin décidé qu'à bon escient, quoiqu'il ne lui ait fallu pour tout cela que quelques minutes. J'ai été témoin de faits de ce genre, et j'avoue que jamais l'art de guérir ne m'a paru plus grand, plus digne d'admiration, que dans ces occasions.

M. Dupuytren exécute toutes les opérations ordinaires de la chirurgie avec habileté ; mais en ceci je ne vois rien qui doive surprendre, car il existe dans les hôpitaux de toutes les grandes villes des opérateurs capables de bien amputer un bras ou une jambe, d'extraire un calcul, et d'extirper une tumeur d'une manière satisfaisante. Il faut beaucoup moins d'adresse pour cela qu'on ne se l'imagine communément. Sous le rapport de la dexterité manuelle et de l'agilité des mouvemens, le professeur de l'Hôtel-Dieu ne manque pas de rivaux, et il est même des praticiens qui lui sont supérieurs à cet égard. M. Roux, par exemple, est bien plus adroit, en prenant ce mot dans son sens purement mécanique ; il a aussi incontestablement plus de grâce et de vivacité : ce qui ne veut pas dire qu'il opère mieux, mais seulement qu'il a plus d'aisance et des mouvemens plus libres, en apparence, bien qu'ils ne soient pas plus sûrs. S'il était permis de ne regarder une opération chirurgicale que comme un spectacle, et le chi-

rurgien comme un artiste jouant son rôle, je donnerais la préférence à M. Roux sur M. Dupuytren et sur tous les chirurgiens de Paris. Mais, dans mon opinion, l'art chirurgical est loin d'être tout entier dans l'application plus ou moins adroite des instrumens tranchans : il consiste surtout dans le diagnostic des maladies, dans l'appréciation des indications, dans l'expérience pratique; et sur toutes ces choses je mets M. Dupuytren en première ligne.

Frère Jacques disait aux malades qu'il venait de tailler : « je t'ai opéré, que Dieu te guérisse. » Les chirurgiens ne parlent plus ainsi, mais agissent de même. Le succès d'une opération est en grande partie subordonné aux soins et au traitement subséquens auxquels le malade est soumis. M. Dupuytren montre encore sous ce rapport la même supériorité de vues pratiques. Il n'opère jamais sans avoir auparavant préparé son malade par un régime approprié et s'être assuré que sa santé générale ne sera point gravement détériorée par l'opération. Il me paraît aussi assez bon médecin, en ce qui concerne les maladies qui compliquent d'ordinaire les lésions traumatiques : je dis assez bon médecin, et non médecin parfait, car en ceci je ne le crois pas à l'abri de tout reproche. La plupart des chirurgiens au reste pèchent de ce côté; le plus grand nombre se laisse dominer par des idées trop mécaniques. M. Dupuytren est un de ceux chez lesquels ce défaut est le moins apparent.

Voilà comment M. Dupuytren pratique : voyons maintenant comment il enseigne.

Quand M. Dupuytren vint s'asseoir dans l'amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu, il assuma sur sa tête une grande responsabilité. Il succédait à un professeur dont

l'art d'enseigner avait fait la principale gloire. M. Pelletan disparut, on ne sait pourquoi, de cette place où les élèves aimaient tant à le voir, et ceux-ci n'étaient point disposés à l'indulgence à l'égard de ce nouveau venu, dont l'avènement inattendu et insolite leur paraissait irrégulier. Avant M. Pelletan lui-même, Desault avait pendant long-temps fait briller la chirurgie française d'un éclat inconnu. Il fallait des ressources peu ordinaires pour n'être pas écrasé par de tels précédens. M. Dupuytren exécuta tout ce qu'on avait le droit d'exiger; et s'il ne fit pas taire toutes les voix qui s'élevaient contre lui, il réduisit au moins au silence celles qui ne mettaient en doute que sa capacité. Depuis 1815, la clinique chirurgicale de l'Hôtel-Dieu n'a pas perdu de son ancienne renommée. Aucune autre clinique, en France, ne peut même être comparée à celle-ci, soit pour le nombre des élèves, soit pour la fécondité des cas, soit enfin pour le talent du professeur.

En effet, M. Dupuytren comprend à merveille ce qu'est l'enseignement clinique; ce qui doit être assez difficile, à voir le peu de gens qui y réussissent. Des leçons de clinique chirurgicale ne ressemblent en rien à un cours de chirurgie. La matière d'un cours peut se distribuer d'avance; le professeur se fait un plan régulier qu'il remplit avec tous les développemens qui lui paraissent convenables; il a le temps de mûrir ses idées, de systématiser ses théories; il peut passer sous silence ce qu'il ne sait pas, glisser sur ce qu'il sait peu, s'étendre particulièrement sur les objets qu'il a le mieux étudiés; il peut, parceque le temps ne lui manque pas, consulter les auteurs, rapporter leurs opinions et corroborer ses préceptes de l'exemple des maîtres de l'art.

Enfin un cours peut se faire à peu près comme un livre. Une clinique est une chose toute différente. Le professeur a besoin ici d'improviser sans cesse, parceque la matière de la leçon n'est point réglée par lui d'avance, mais par le hasard qui envoie aujourd'hui une hernie étranglée, demain une fracture, et dans le même jour quatre ou cinq cas différens. Arrivé avec les élèves en présence des malades, il faut qu'il s'explique, qu'il dise sa pensée, qu'il porte un diagnostic et qu'il le motive; il faut qu'il prescrive un traitement et qu'il donne la raison de ses prescriptions. Sa tâche est peut-être plus encore en action qu'en paroles. Toujours en éveil, toujours surveillé, toujours accompagné d'une foule dont chaque regard est une question, il lui faut satisfaire à tout, répondre à tout. On voit combien plus de ressources intellectuelles et de connaissances pratiques sont nécessaires au professeur de clinique qu'à celui qui récite un cours. Il ne s'agit point, au lit du malade, de développer doctoralement de belles théories et de parler plus ou moins éloquemment sur un sujet préparé, chose assez facile pour un homme qui joint à une instruction solide quelque goût littéraire et l'habitude de la conversation : ici, par contraire, les théories qui offrent tant d'avantages à l'homme disert ne servent plus à rien; il ne s'agit presque plus de la *science* mais de *l'art*. Le professeur doit moins parler des *maladies* que des *malades* : il doit dans chaque cas particulier faire suivre à l'élève toutes les circonstances de telle ou telle affection sur tel ou tel malade et l'exercer ainsi peu à peu à la pratique d'un art, qui n'est point et ne peut pas être dans les livres. Or la difficulté de cette tâche est grande, car les sujets observés changent sans cesse, comme je

l'ai déjà dit. Il ne serait nullement impossible, à la rigueur, qu'un médecin tout-à-fait incapable comme praticien, mais versé dans la littérature de la science et doué d'une certaine adresse d'esprit, fit un cours passable sur quelque branche de l'art. Nous avons même en ce moment quelques livres de médecine pratique, écrits par des hommes que la vue d'un malade dégoute et qui ne voudraient point s'abaisser jusqu'à rédiger une formule; et ces livres jouissent d'un certain crédit. Mais, pour faire une clinique, le talent pratique passe avant tout, car le professeur doit surtout prêcher d'exemple. Il est de toute nécessité, si c'est en chirurgie, qu'il soit grand opérateur; le bien de l'enseignement et sa propre réputation l'exigent impérieusement. Ajoutons enfin, que le professeur de clinique, continuellement exposé au contrôle de ceux qui le voient agir et l'entendent parler, doit, pour se maintenir dans un tel poste, être nécessairement un homme de grand mérite ou un sot complet. Nous avons des preuves vivantes de cette double vérité dans l'école de Paris.

Excellent praticien, M. Dupuytren possède réellement la plus importante de toutes les qualités d'un professeur de clinique. Mais à cette première condition capitale viennent s'en joindre d'autres. Le professeur doit parler avec facilité et avoir à un degré convenable le talent d'improviser : il doit être doué d'assez de mémoire pour se bien rappeler toutes les circonstances des maladies, et les particularités des traitemens divers qu'il a ordonnés; il faut que, bien pénétré des nécessités de son enseignement, il se domine assez pour revenir chaque jour sur des choses qu'il a dites mille fois, et braver l'ennui résultant de cette répétition; il importe beau-

coup qu'il n'oublie pas qu'il a affaire à des auditeurs inexpérimentés, auxquels il ne faut pas dire les choses à demi, auditeurs qu'il ne serait pas difficile souvent d'éblouir, mais qu'il vaut mieux instruire, but qu'on ne peut atteindre que par de la patience. Or, M. Dupuytren est à peu près irréprochable sous tous ces rapports. Nous ne dirons point qu'il est orateur, dans le sens ordinaire du mot, car ce serait là un sujet de blâme plutôt que d'éloge. Mais nous dirons que, quoiqu'un peu verbeux et quelquefois diffus, il parle d'une manière tout-à-fait attachante et convenable. Sa diction n'est pas déporvue d'élégance. On y remarque même, par momens et suivant le sujet, une certaine élaboration littéraire qui ne déplaît pas. Il y a dans ses paroles un vernis de politesse et de bon ton qu'on ne rencontre que rarement dans les hôpitaux; ses façons de s'exprimer s'éloignent tellement de la trivialité, que je suppose qu'il met plus de peine qu'on ne le croit à soigner son élocution. Quoi qu'il en soit de ces observations qui ne portent que sur des choses assez accessoires, et dont la justesse peut-être contestée, je dois m'appesantir davantage sur un mérite plus solide et plus appréciable. Ce mérite consiste en une fécondité inépuisable de réflexions pratiques du plus haut intérêt, en une mémoire excellente qui fournit avec abondance des rapprochemens curieux, en une facilité de pensée et de parole qui lui permet de voir en peu d'instans tout ce qu'il y a d'important dans un fait quelconque et de le développer d'une manière satisfaisante, en une intelligence assez bien faite pour savoir se proportionner à l'auditoire, etc. Les éleves comprennent et sentent fort bien tout-cela, quoique tous ne pussent pas rendre comptc du motif qui les conduit à

l'Hôtel-Dieu plutôt qu'ailleurs. Quant à moi, instruit par mon expérience personnelle et par les comparaisons nombreuses que j'ai faites, je ne balance pas à croire et à dire que la clinique de M. Dupuytren peut être offerte comme un modèle de cette sorte d'enseignement. Pour apprendre ce qu'il faut faire; pour bien réussir en ce genre, il faut aller à l'Hôtel-Dieu; pour apprendre ce qu'il faut éviter, il faut aller à Saint-Côme et ailleurs encore.

Mais les qualités les plus brillantes, la sagacité dans le diagnostic, le sang-froid imperturbable dans les opérations, la facilité d'élocution dans l'enseignement, tout cela suffit-il pour mériter l'estime générale et conquérir l'universalité des suffrages? non; car avec tout cela la science n'est pas complète.

Il existe une bonne foi scientifique, requise de tout savant, mais plus particulièrement d'un professeur de clinique. J'entends par bonne foi scientifique cette heureuse impartialité d'esprit et cette modestie louable, qui font rendre à César ce qui est à César, et porter hommage à la vérité en toute circonstance et quelle qu'elle soit. Cette bonne foi ne permet pas de cacher une faute dans la crainte soit du blâme public, soit d'une simple piqûre de l'amour-propre; elle ne permet pas de proclamer un succès qui n'existe point, de vanter ou de déprécier un procédé, non parce qu'il est bon ou mauvais, mais parce que l'inventeur porte tel ou tel nom; elle ne veut pas qu'on s'empare du bien d'autrui, sans laisser de reconnaissance à ses créanciers, comme disait Bouvart; elle accueille l'utile de quelque part qu'il vienne, et ne se tait jamais quand il s'agit de dire du bien du prochain. Sans cette bonne

foi, les qualités les plus éminentes peuvent devenir des instrumens de déception.

En chirurgie, comme en toutes choses, un peu d'ambition ne nuit pas : elle est même louable et nécessaire quand elle se trouve unie au mérite, car, sans le secours puissant d'une passion, le mérite resterait souvent en route; mais il ne faut pas que cette passion brûle toujours, alors que son but raisonnable et possible est atteint. S'il existait un homme avide de renommée et de domination, dont le caractère offrît, dans tous les degrés et toutes les nuances, l'énergie destructive de l'ambition, l'inflexibilité de l'orgueil, l'irritabilité jalouse de l'amour-propre et jusqu'aux plus petites exigences de la vanité; si cet homme osait prétendre que, dans toutes les chaires et dans tous les livres de chirurgie de l'Europe, il n'y eût qu'un nom de prononcé et que ce nom fut le sien; s'il osait vouloir que, frappés de stérilité, les praticiens ses rivaux ne pussent rien inventer, rien perfectionner, rien faire enfin que par son ordre ou en vertu de son approbation, et que la chirurgie française ne fut que la chirurgie de son hôpital; s'il prétendait régner seul, en monarque absolu, à la manière orientale, et avoir à sa merci la voix, la plume et la pratique de tous les hommes de son art; s'il semblait désirer que les travaux de ses prédécesseurs et de ses contemporains fussent mis au néant, afin que l'on pût dire que la chirurgie a commencé et fini en lui; si, mécontent de tout, il dédaignait les éloges les plus flatteurs comme insuffisans, et se trouvait blessé des critiques les plus légères, par cela seul qu'elles mettent en doute sa haute capacité; si enfin, au lieu d'encourager les talens nais-

sans, il paraissait voir avec frayeur dans chacun de ses confrères un concurrent heureux, prêt à lui disputer le sceptre de la chirurgie et à le remplacer à son poste brillant, par quelque coup du sort analogue à celui qui l'y a porté..... Un tel homme pourrait bien trouver des flatteurs et des esclaves, comme tout pouvoir, quel qu'il soit; mais les cœurs généreux s'éloigneraient de lui et lui refuseraient leurs hommages.

Revenons à la clinique de l'Hôtel-Dieu :

Cette clinique, si brillante sous tant de rapports, si profitable aux élèves par les sources d'instruction qui en jaillissent, est une école dont on doit se défier, car la vérité n'y est pas toujours respectée. Là, comme ailleurs, on fait des fautes, mais on n'en parle jamais, ou, si on les avoue, ce n'est que quand on peut les réparer par une épreuve décisive propre à faire briller son talent; là on n'a point la maladresse de s'encenser soi-même ouvertement, mais on invoque le témoignage de ses auditeurs, de ses élèves, et l'on met à contribution toutes les souplesses de la langue diplomatique et de son propre esprit, pour exprimer les choses sans les dire et se faire comprendre sans parler. Qui a jamais entendu, dans cette enceinte, citer un professeur vivant, soit en bien, soit en mal? On ne dénigre rien; on n'attaque rien; mais on étouffe tout ce qui est étranger sous un silence de plomb. Un succès bien avéré a-t-il lieu? toutes les trompettes de l'hôpital et des journaux retentissent. Le fait est exposé, proclamé en public et à la clarté du jour. Les non-réussites sont à peine relatées ou tout-à-fait ignorées. Un malade opéré guérit-il? il est porté en triomphe dans l'amphithéâtre, et l'observation est couchée sur la longue liste

des cures. Meurt-il? il n'en est plus parlé, et le cadavre va s'engloutir avec la vérité dans les humides souterrains de l'Hôtel-Dieu. S'agit-il de justifier un diagnostic par l'autopsie? si l'inspection anatomique le confirme, la pièce pathologique sera montrée au peuple; s'il y a eu erreur, elle sera soustraite par mégarde ou bien défigurée par la maladresse d'un préparateur; et l'on pourra même jouir d'une comédie à deux ou trois personnages, composée la veille pour la mystification du parterre. Pourquoi tant de précautions et de manœuvres? pourquoi tant de mesquines combinaisons? Pourquoi?.. pour éviter cet aveu terrible : je me suis trompé.

Ces prétentions à l'infaillibilité, soutenues avec tant de persévérance et par tant de moyens directs et indirects, révèlent encore mieux cet esprit de domination dont j'ai déjà parlé, et qui ne peut guères tourner au profit de la science. L'Hôtel-Dieu n'est point une école, c'est un gouvernement. Il y a quelques ministres subalternes et un chef unique dont la volonté fait la loi. L'amphithéâtre n'est point un simple gymnase destiné à des conférences familières; c'est un divan dans lequel des hommes plus ou moins prosternés écoutent en silence les paroles que le maître daigne laisser tomber de sa bouche. Cet asservissement des esprits et des volontés à l'esprit et à la volonté d'un seul est pénible à voir, mais il existe. Il y a dans quelques salles de cet hôpital des habitudes de génuflexions, de silence, de mystère, qui rappellent le sérail. On n'y parle au chef que quand il interroge; et le corps de celui qui répond se courbe peu à peu sous une force supérieure et par l'influence d'un redoutable regard. Une question di-

recte faite au maître serait considérée comme une témérité, dont il n'y a que peu d'exemples. Tout se rapetisse devant lui. Des hommes même, que d'honorables travaux et des talens ont fait ses collégues dans l'enseignement et dans le service de l'hôpital, amoindris, effacés, ou plutôt anéantis par son ascendant, ne peuvent, en dépit d'eux-mêmes, se maintenir sur ce pied d'égalité que des savans doivent garder entre eux. Presque confondus avec ce peuple d'élèves qui encombre les salles, ils ne sont que rarement admis au conseil du chef, et dans ce cas leur rôle est si subordonné, que c'est pitié. Également troublés devant lui, soit qu'il gronde, soit qu'il caresse, ils perdent les trois quarts de leurs facultés.

Je m'arrête sur ce sujet qui pourrait me conduire fort loin. Quelques-uns trouveront peut-être cette critique inconvenante parce qu'elle s'adresse à la personne. J'y ai réfléchi, mais ému de cette colère que provoque le spectacle du despotisme, je n'ai pu m'empêcher d'élever ma voix contre une telle domination. Ceux qui ne connaissent pas le premier chirurgien du Roi me taxeront d'imprudence et d'exagération ; ceux qui le connaissent me trouveront assez de modération et de retenue. Quoiqu'il en soit, il n'est pas mal à propos qu'on trouve exprimés ici des sentimens que tout le monde éprouve, mais que, par des motifs divers, personne n'ose laisser éclater. Je connais l'adage que toute vérité n'est pas bonne à dire, mais je ne l'admets qu'avec restriction. Je ne suis ni l'ami, ni l'ennemi, ni l'élève, ni le complaisant, ni le confrère du chirurgien de l'Hôtel-Dieu ; je l'ai observé dans son rôle d'homme

public, et j'ai dit avec assez de liberté l'impression qui m'en est restée. Des éplucheurs charitables pourront trouver à redire à mes paroles, mais je ne crains point qu'on soupçonne mes intentions.

M. Dupuytren n'a écrit que deux ou trois opuscules dont voici les titres : 1°. *Propositions sur quelques points d'anatomie, de physiologie et d'anatomie pathologique* (1803); 2°. *Mémoire concernant les effets qu'entraîne la ligature des nerfs pneumo-gastriques sur la respiration*; 3°. *Mémoire sur les fractures du péroné*. Je ne connais que ce dernier ouvrage qui est verbeusement et pesamment écrit. Le premier volume des *Mémoires de l'Académie royale de médecine*, qui va paraître, contient, dit-on, un mémoire de M. Dupuytren sur les *anus artificiels* annoncé et attendu depuis long-temps.

M. CHOMEL (1).

Quoique M. Chomel nous ait été donné par une ordonnance de M. de Frayssinous, nous devons convenir que l'école a fait en lui une acquisition utile. L'héritage de Laennec n'est point tombé en des mains indignes. Je doute fort que ce professeur, bien qu'il soit jeune encore, produise jamais des ouvrages comparables au traité de l'*Auscultation médiate*; mais s'il n'atteint point à cette réputation européenne, qui ne peut être le partage que de quelques êtres privilégiés, il sera néanmoins cité comme praticien habile et professeur distingué.

Je ne parlerai point avec détails des diverses productions qu'il a mises au jour, parce qu'elles n'offrent rien d'assez saillant, ni d'assez remarquable. Je me contenterai d'en citer le titre; elles ne sont pas très-nombreuses et se réduisent 1°. à un *Essai sur le rhumatisme*, qui fit le sujet de sa thèse en 1813; 2° des *Élémens de pathologie générale* (1817, 2e. édit., 1824); 3°. une brochure in-8°. sur les *fièvres et les maladies pestilentielles* (1821), et enfin, divers articles dans le *Dictionnaire de médecine*, dont il est un des meilleurs collaborateurs.

(1) Chomel (Auguste-François) est né à Paris, le 13 août 1788. Il est médecin à l'hôpital de la Charité et professeur de clinique interne à la Faculté de médecine de Paris. Il a été nommé à cette place, en 1827, après la mort de Laennec qu'il a remplacé.

Ces divers écrits, je le répète, n'offrent pas assez d'intérêt pour être ici l'objet d'une analyse. On ne connaîtrait même que fort imparfaitement M. Chomel, si on se contentait de le lire; il faut, pour porter un jugement moins incertain, se transporter dans les salles et dans l'amphithéatre de la Charité.

M. Chomel n'a point, comme praticien, le génie d'un Corvisart, d'un Dubois, d'un Broussais; mais doué de beaucoup de sagacité, de patience, d'un esprit observateur et familiarisé depuis long-temps à l'étude pratique des maladies, il exerce son art avec prudence et discernement. Si sa clinique est très-suivie, ce n'est pas seulement parce qu'elle est à peu près la seule dont les élèves puissent jouir à Paris (1). Cette circonstance peut bien y être pour quelque chose, mais je ne doute pas que son vrai talent, comme professeur, n'en soit la cause principale. Plein d'un zèle louable pour l'instruction des élèves, et jaloux de bien remplir ses devoirs, il ne néglige rien pour l'accomplissement de ce double but. Les élèves goûtent beaucoup son instruction solide et bien choisie, la clarté de ses leçons et les préceptes judicieux qu'il leur communique avec une grande simplicité de langage. Bien pénétré des obligations d'un professeur de clinique, il se garde bien de courir, comme un de ses collègues, d'un lit à un autre avec une précipitation désordonnée, et de n'observer que pour lui. Il n'oublie pas que la patience est le pre-

(1) Il y a bien aussi la clinique de M. Récamier. Mais ce professeur n'est pas assez souvent à son poste pour que les élèves, avec la meilleure volonté du monde, puissent écouter des leçons et suivre des visites qu'il ne fait pas.

mier mérite d'un instituteur quelconque. Il interroge les malades dans les plus grands détails; il explore avec soin et par tous les moyens possibles l'état de leurs divers organes; au fur et à mesure que cette investigation s'avance, il appèle l'attention sur les phénomènes les plus intéressans, et il n'établit son diagnostic que lorsque il a dejà pour ainsi dire forcé son élève à tirer de lui-même des conclusions semblables.

M. Chomel apporte dans ses leçons le même soin et la même patience. Il s'applique à ne jamais laisser dans l'esprit de ses auditeurs un vague et des doutes toujours pénibles. Il développe avec clarté les motifs qui l'ont déterminé à penser et agir de telle ou telle manière, suivant les cas qui se présentent : il tâche de prévoir les résultats probables de la maladie et des agens thérapeutiques employés : il ne théorise que rarement, et par là il prouve qu'il a une idée juste de la nature de l'instruction clinique. Dominé cependant quelquefois par l'esprit de controverse allumé depuis long-temps en médecine, il tâche de soutenir par la parole quelques doctrines qu'il affectionne, et dont on trouve les traces dans les livres. Mais dans ces cas, assez rares heureusement, nous n'aurions pas à lui donner comme logicien les éloges qu'il mérite sous tous les rapports comme praticien.

Cette dernière observation me conduit à consigner ici une remarque qui, tout en regardant directement M. Chomel, pourra servir à donner une idée assez exacte de l'esprit qui anime en général beaucoup de praticiens français, qui n'ont point voulu se soumettre à la réforme broussaissienne; et on en compte un assez grand nombre parmi les médecins des hôpitaux et les professeurs de l'école.

Il y a deux hommes en M. Chomel : suivez-le dans sa pratique, vous trouverez un esprit droit et juste, un observateur fort recommandable, également habile à reconnaître et à traiter les maladies, plein de prudence et dirigé par un empirisme éclairé ; il modifie la thérapeutique suivant les circonstances, et emprunte à toutes les doctrines les méthodes que l'expérience a consacrées. Avec tous les bons praticiens de notre époque, il a adopté une partie des principes de l'école de M. Broussais, et a plus souvent recours au traitement antiphlogistique qu'il ne l'eût fait certainement il y a quinze ans. Lisez ses livres : la scène change ; cette sécurité, cette précision, dont il fait preuve dans l'exercice de l'art, l'abandonnent en partie. Dès qu'il raisonne, il tombe dans un vague et un désordre d'idées, faciles à reconnaître. On voit que ses théories ne sont que fort imparfaitement établies dans son esprit; ce sont des doutes, des hésitations continuelles et tous les inconvéniens d'une fausse position.

Beaucoup de médecins actuels ressemblent sous ce rapport à M. Chomel, et la chose s'explique. La brusque promulgation du code *physiologique* a tout bouleversé, tout détruit. Le vieil édifice de la science, tel que nous l'avaient légué les classiques, a été attaqué dans toutes ses bases, en théorie comme en pratique. Grand nombre de médecins ont accueilli cette innovation avec enthousiasme et l'ont adoptée sans restriction ; ce sont principalement les jeunes gens qui entrent dans la carrière qui s'en sont déclarés ouvertement les champions et les propagateurs. Mais les praticiens exercés n'ont pas cédé aussi facilement à cet entraînement. Ils ont été étourdis, mais non convertis, parceque la voix de

leur expérience a été d'ordinaire plus forte que les beaux livres sur *l'irritation*. Ils se sont bientôt aperçus aussi (j'entends tous ceux qui avaient un peu de philosophie dans la tête) que la doctrine nouvelle avait bien des côtés faibles, même sous le rapport théorique; ils sont restés ainsi vacillans entre les anciens et les modernes, voyant également du bien et du mal dans les deux partis. Plusieurs, et ce sont les plus sages, se sont retranchés dans leur pratique et ont cherché à guérir leurs malades par tous les moyens, de quelque part qu'ils vinssent. D'autres, jaloux d'opposer une digue à ce torrent envahisseur, et indignés de voir traiter avec mépris l'expérience de leurs prédécesseurs et la leur propre, ont pris le parti d'entrer en controverse. Mais, forcés par leur propre bon sens, de modifier leur pratique et une partie au moins de leurs théories, ils ne peuvent faire qu'une timide guerre; leurs adversaires leur arrachent, en dépit d'eux, des concessions dont ils tirent vanité. Obligés de recourir aux anciens sur quelques points, ils ne s'entendent pas bien sur ce qu'ils conservent. Ils ont le grand désavantage d'être toujours sur la défensive; et leurs adversaires triomphans leur reprochent avec quelque raison de n'avoir point de doctrine. En effet ils n'en ont pas et ne peuvent en avoir, parceque celle qui règne, arrivée à l'improviste et fille de ce siècle, n'a pas encore parcouru tous ses périodes. Ils n'ont à opposer qu'une force d'inertie qui résiste, mais qui ne fonde pas. Une défiance philosophique et un bon sens instinctif leur indiquent bien que l'infaillibilité des réformateurs est suspecte, mais, privés de temps, de matériaux suffisans, ils ne peuvent manifester qu'une opposition insuffisante. Le temps n'est

pas loin peut-être, ou cette doctrine physiologique, réputée si vaste, si admirable, mais en réalité si étroite et si mesquine, sera remplacée par quelque autre, mieux adaptée aux connaissances scientifiques de l'époque. Des symptômes de réaction se manifestent de toutes parts, mais la chose n'est pas faite encore.

M. Chomel est un de ces médecins dont je viens de parler : souvent *physiologiste* en pratique, il combat pour les *fièvres* avec des armes usées; partisan de toutes les innovations pratiques, quand son expérience en constate l'utilité, il se fait accuser cependant d'être un homme à préjugés gothiques, à principes surannés, un sectateur de l'obscurantisme médical. Bien des gens conviennent avec plaisir de son mérite et de ses connaissances, mais déplorent ingénument qu'un si beau talent soit perdu à jamais.

J'augure différemment de M. Chomel. Je crois qu'il est destiné à soutenir notre enseignement qui pèche malheureusement de trop de côtés. Je pense qu'il aurait mieux valu peut-être qu'il écrivît moins, et qu'il abandonnât la défense de la cause qu'il a embrassée à des mains plus puissantes; mais la confiance de ses nombreux élèves et ses succès non contestés dans une carrière difficile doivent le consoler des critiques dont ses livres ont été l'objet.

J'ai d'autant plus à cœur d'exprimer ce jugement favorable, que M. Chomel partage, dit-on, ces principes politiques et religieux, qui, il n'y a pas long-temps, et par une bizarrerie singulière étaient une recommandation meilleure que la capacité scientifique, alors qu'il s'agissait d'une place de professeur. Ceux qui connoissent

cette particularité pourraient mal à propos confondre M. Chomel avec d'autres de ses collègues, qu'on ne peut louer que sous le rapport de la piété et des bons sentimens. Je voudrais aussi, en faisant cette distinction, prouver à mes lecteurs que je cherche avant tout la vérité, et que je la proclame religieusement toutes les fois que je crois l'avoir rencontrée.

M. MARJOLIN (1).

Parmi les professeurs que la fatale année de 1823 n'a pas exclus de l'école, on doit se féliciter de rencontrer M. Marjolin. Ce médecin est plus connu par ses cours que par ses écrits, qui ne sont pas nombreux. Les élèves, dont le jugement est si sûr et pour ainsi dire instinctif, affluent à ses leçons et lui en témoignent leur reconnaissance par le témoignage le plus sincère et le plus agréable que puisse désirer un professeur, l'assiduité de son auditoire. Livré depuis plus de vingt ans aux travaux de l'enseignement, M. Marjolin a acquis une grande habitude du professorat et se distingue dans cet art difficile par des qualités précieuses. Doué d'un esprit droit, d'un jugement

(1) Marjolin (Jean-Nicolas) est né à Ray-sur-Saône, le 6 décembre 1780. En 1801 il remporta les deux premiers prix de clinique interne et externe; les places d'aide d'anatomie et de prosecteur de la Faculté lui furent données plus tard à la suite de deux autres concours. Il disputa, en 1812, la chaire de médecine opératoire devenue vacante par la mort de Sabatier. En 1818, un dernier concours avec Béclard lui fit obtenir la place de chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu de Paris. Présenté, en 1819, par la Faculté, il fut nommé professeur de pathologie externe, et devint membre de l'académie royale de médecine, lorsque cette compagnie fut créée. M. Marjolin a fait, depuis 1802 jusqu'en 1819, des cours particuliers d'anatomie et de chirurgie, dont l'empressement des élèves attestait l'excellence.

(*Biograph. médic.*)

excellent, nourri d'une instruction chirurgicale profonde, il possède à fond la science qu'il est appelé à enseigner; et ceci n'est point une chose à dédaigner par le temps qui court! Sorti des bancs de l'école, il a successivement conquis par des luttes honorables toutes les places qu'il a occupées; celle qu'il remplit si bien aujourd'hui est la récompense méritée d'une vie laborieuse et non une simple gratification ministérielle.

Les Cours de pathologie externe de M. Marjolin sont moins brillans que solides. Le professeur, laissant de côté les théories, qui d'ailleurs n'offrent guères matière à dispute en chirurgie, se contente de faire part aux élèves de ce qu'il apprit dans le cours d'une pratique longue et étendue. Les faits qu'il raconte, il les a vus lui-même; les préceptes qu'il donne, il les déduit immédiatement du résultat de ses propres observations. Erudit et versé dans l'histoire de l'art, il peut de temps en temps invoquer en témoignage de ses paroles l'autorité des praticiens d'autrefois; mais il ne le fait qu'avec mesure et à propos. Ce qui attache surtout ses auditeurs, c'est sa clarté, sa méthode et sa simplicité. Il sait que rien ne se fatigue aussi promptement que l'attention, et pour la captiver, il cherche et réussit à être bref, sans devenir superficiel. En général, les professeurs se défient trop de l'intelligence des élèves; ils se croient obligés de revenir sans cesse sur leurs pas, de répéter plusieurs fois les mêmes choses dans les mêmes termes; ils s'imaginent ainsi inculquer plus sûrement et plus fortement leurs idées; loin de là, ils ennuient et désespèrent: on les laisse seuls. M. Marjolin ne tombe point dans cet écueil; s'exprimant avec toute la clarté désirable, disant fort bien une première

fois, il s'évite et évite aux autres l'insupportable monotonie des répétitions. Sa diction est simple et ressemble à une conversation familière, quoique grave. Il a eu le bon sens de comprendre qu'il ne faut pas monter sur le trépied pour disserter sur une varice ou sur la grenouillette ; il n'imite point l'emphase déclamatoire et la réthorique ampoulée de ces charlatans en hermine, qui prennent leur chaire pour un tréteau. Savant sans pédantisme, simple sans trivialité, concis, quoique substantiel, il apporte dans ses leçons toute l'éloquence dont elles sont susceptibles : il se fait écouter et comprendre.

Un des grands avantages de M. Marjolin, comme professeur, c'est qu'il sait beaucoup et bien ; c'est que, praticien en vogue, il apprend chaque jour quelque chose. Il résulte de là que ses leçons sont toujours neuves, et qu'on peut y trouver d'autres instructions que celles qui se traînent dans tous les traités de chirurgie. Les élèves aiment beaucoup que leur maître les entretienne de sa propre expérience, et ne se contente pas de leur réciter une leçon fraîchement apprise dans un livre. Plusieurs des confrères de M. Marjolin, pris au dépourvu, et peu en fonds en fait de science, ont adopté cette méthode d'enseignement. Ils suppléent à l'ignorance par la mémoire.

L'exemple de M. Marjolin montre très-bien une chose qui, certes, n'est pas nouvelle, mais qui n'est pas assez démontrée à tout le monde : c'est que, pour enseigner dignement une science aussi difficile que la médecine, il faut s'y préparer de longue main et consacrer toute sa vie à l'étude. Une ordonnance crée bien une machine à paroles et à gestes, mais ne fait pas un professeur.

Je crois rigoureusement vrai tout ce que je viens de dire à la louange de M. Marjolin, mais le lecteur qui n'a pas assisté à ses leçons, aurait tort de s'attendre à trouver en lui un talent tout-à-fait supérieur. Ce n'est ni Desault ni Sabatier, ni Pelletan; il n'a ni l'originalité, ni la profondeur, ni le brillant de ces lumières éteintes de l'école. Comparé à plusieurs de ses illustres devanciers, il n'est qu'un homme ordinaire; comparé avec la plupart des professeurs actuels, il les dépasse et se fait remarquer. Pris en lui même et d'une manière absolue, M. Marjolin, praticien consommé et professeur utile, est très-certainement homme de capacité et de mérite.

M. Marjolin ne jouit pas, comme opérateur, d'une réputation proportionnée aux connaissances chirurgicales qu'on lui reconnaît, et qu'il possède en effet. Il manque, dit-on, de la sécurité d'esprit et du sang-froid, qualités précieuses que donne d'ordinaire la pratique, mais que cependant certaines organisations ne peuvent acquérir. Je crois pourtant que si M. Marjolin avait eu la bonne fortune d'exercer son art dans un établissement plus connu, comme par exemple, l'Hôtel-Dieu ou la Charité, il y aurait moins de doutes sur son habileté opératoire. Quoi qu'il en soit, si ma mauvaise étoile me forçait à courir les chances de ce qu'on appèle une belle opération, il est possible que je préférasse voir le bistouri fatal entre les mains de quelque autre que M. Marjolin; mais aussi j'aimerais fort le sentir au pied de mon lit, prêt à me servir de sa tête, quand les autres me serviraient de leurs mains. Si le cas arrive, je n'y manquerai pas.

On croit assez généralement que l'on ne peut être

un grand chirurgien, sans être un grand opérateur, et l'on regarde même ces deux mots comme synonymes. Cela n'est point vrai cependant d'une manière absolue. Il est certains praticiens fort renommés, et à juste titre, pour leur dextérité, auxquels cependant je ne confierais pas le traitement d'une plaie tant soit peu compliquée. Il est plus difficile de diriger méthodiquement et avec sagacité la cure d'une grave affection externe, que de manier avec adresse un instrument tranchant quelconque. Le meilleur chirurgien, à mon avis, n'est pas celui qui exécute le mieux une manœuvre opératoire, mais celui qui parvient à la rendre inutile. M. Marjolin est du nombre de ces derniers, ce qui, je le répète, ne doit point faire mettre en doute son habileté opératoire, mais seulement faire entendre que ce professeur est moins remarquable comme opérateur que comme médecin.

M. Marjolin a très-peu écrit, et l'on n'a guères de lui qu'un ouvrage d'une certaine étendue, c'est son *Manuel d'anatomie*, livre savant, substantiel et très-utile aux élèves auxquels l'auteur l'a destiné. C'est un excellent guide pour l'étudiant qui se propose de faire des dissections. Il y trouve des divisions claires et méthodiques et des descriptions exactes de toutes les parties que le scalpel doit explorer. C'est un livre composé dans un amphithéâtre et d'après nature. Chaque année en voit paraître quelqu'autre sur le même sujet, mais il en est peu qui lui soient préférables : tous n'ont pas, à beaucoup près, le mérite d'être faits avec autant de science et de talent.

En chirurgie, nous n'avons à citer qu'une thèse sur diverses *propositions de chirurgie et de médecine* (1808),

et une dissertation sur l'*opération de la hernie inguinale étranglée* (1812). « Ce travail, dit M. Bégin, » composé pour le concours relatif à la chaire de mé» decine opératoire, est une des meilleures monogra» phies que nous possédions sur la maladie qui en est » l'objet. » Cet éloge est mérité, et l'on doit regretter que les travaux du professorat et les soins de sa pratique empêchent M. Marjolin d'écrire davantage.

Nous ne devons point oublier que M. Marjolin est un des plus habiles rédacteurs du *Dictionnaire de médecine*. Chargé d'abord avec MM. Roux, Cloquet et Murat, de la pathologie externe et des opérations chirurgicales, il y rédige en outre la partie anatomique, depuis la mort de Béclard. Ses articles décèlent un excellent observateur, un écrivain laborieux et érudit, et un praticien exercé.

M. Désormeaux (1).

Praticien fort recommandable, homme érudit, M. Désormeaux n'est point, malgré son mérite réel, un professeur à citer. Il est peu d'accoucheurs plus habiles ou plus versés dans la théorie et la pratique de leur art, mais il en est peu aussi, qui, avec tant de vrai savoir, ne pussent en tirer un parti meilleur. Tout ce qu'il dit en chaire est excellent; il n'y a rien à reprendre; ses leçons sont pleines de préceptes sages, d'observations lumineuses, enfin il n'y manque rien que d'être récitées par un autre. Ce serait une bonne fortune pour les élèves et pour les idées de M. Désormeaux, si quelque docteur, jeune ou vieux, mais ayant le don de la parole, pouvait enseigner à sa place et parler sous sa dictée. Malheureusement la chose est impossible. On raconte, il est vrai, que, sur les théâtres de Rome, un acteur exécutait les gestes, tandis qu'un autre déclamait les paroles, ce qui était d'un merveilleux agrément pour le peuple-roi. Mais, outre que le fait ne me paraît pas hors de doute, je me garderais de vouloir établir aucune sorte de comparaison, ni même d'analogie entre deux choses aussi différentes qu'une scène de comédie et un cours de médecine.

(1) Désormeaux (M. A.), né à Paris, en 1780 environ, a été reçu docteur, le 28 avril 1804. En 1811, il fut nommé à la suite d'un concours, professeur d'accouchemens à la Faculté de médecine de Paris, place vacante par la mort d'Alph. Leroy. Il est membre titulaire de l'Académie de médecine.

Contentons-nous de regretter que la nature, qui pouvait donner à M. Désormeaux la voix retentissante et le débit chaleureux de M. Orfila, la prononciation sentie et l'organe sonore de M. Marjolin, la facilité d'élocution et l'agréable vivacité de M. Pelletan, ou, au pis-aller, la volubilité confuse de M. Roux, ne lui a laissé qu'une voix sourde, rauque, inflexible, une froideur intérieure désespérante, d'où résulte, pendant une heure, et c'est trop, une psalmodie parfaite. C'est à cette fâcheuse nullité de talent oratoire qu'il faut attribuer la répugnance des élèves à aller entendre ce professeur, car nul praticien ne jouit d'une réputation plus grande ni plus méritée.

Ce fut par un concours assez brillant que M. Désormeaux obtint, en 1811, la place de professeur d'accouchemens à l'Ecole. Au nombre de ses compétiteurs, on voyait MM. Gardien et Capuron, praticiens estimables, qui tous les deux ont publié sur l'art obstétrical des ouvrages bien accueillis par le public. Remarquons, en passant, combien l'abolition des concours a été funeste à l'enseignement. Parmi les professeurs actuels, s'il en est quelques-uns dont l'École puisse s'enorgueillir, c'est aux concours qu'elle les doit. Aurait-on vu l'héritage de nos grands maîtres se partager entre tant d'hommes incapables, si, comme par le passé, le talent avait pu venir le leur disputer?... Eh! mon Dieu, non, va-t-on me dire; qui vous soutient le contraire, et pourquoi répéter pour la millième fois une chose dont tout le monde est d'accord? — Pourquoi? parce que les plaintes servent toujours à quelque chose; pourvu qu'elles soient justes, énergiques et continues, on finit par les écouter, témoin la chute du dernier

ministère ; parce qu'il y a, à se plaindre, un très-vif plaisir, ou tout au moins une grande consolation, dont on ne doit pas se priver, puisque cela coûte si peu. J'en laisserai rarement passer l'occasion, pour ma part, et je me propose de traiter bientôt ce sujet plus longuement et *ex professo*.

On doit à M. Désormeaux une traduction de *Morgagni*, remarquable par l'intelligence du texte. Ce travail fut entrepris par lui, de concert avec Destouet, son élève, dont on a eu trop tôt à regretter la perte. Cet ouvrage immortel, et que jamais on ne cita qu'avec la plus profonde admiration, n'était pourtant bien connu en France que par le petit nombre de médecins pour qui les langues savantes ne sont pas lettres closes. Grâces à l'invention des dictionnaires, l'érudition s'improvise aujourd'hui. Les sources originales sont rarement explorées. Qui lit à présent Boerhaave, Stoll, Baglivi, ou même Hippocrate ? Ces auteurs, appelés classiques, dont chacun parle à tout propos, sont rongés par la poussière et enchâssés comme des reliques, qu'il est bon d'invoquer quelquefois, mais sacrilége de toucher. Depuis que la langue latine a cessé d'être la langue des sciences, la plupart des écrivains des 15ᵉ, 16ᵉ et 17ᵉ siècles sont tombés dans l'oubli. Il faut, pour les lire et les comprendre, trop de peines et d'études ; et dans ce siècle si expéditif, on n'a le temps de rien. La science des temps passés est d'ailleurs assez cavalièrement traitée par les jeunes réformateurs du jour. Ils l'ont déclarée, à l'unanimité, ridicule et inutile. Elle était bonne pour le temps, mais depuis, ils ont *changé tout cela*, comme dit Sganarelle. Morgagni, cependant, est une autorité que toutes les sectes ont

respectée. Fondateur de l'anatomie pathologique, il est un des chefs des écoles médicales modernes; depuis que les ouvertures de cadavres sont devenues la base de la pathologie, le livre *De sedibus et causis*, etc., passe justement pour un trésor inestimable; mais il était difficile d'y puiser avant la traduction de M. Désormeaux, car Morgagni, malgré tout son génie observateur, écrivait mal en latin. Il est obscur, embarrassé, et ne se laisse pas lire couramment. Les Allemands, qui traduisent tout, et les Anglais en possédaient, depuis long-temps, plusieurs versions dans leur langue. En France, celle de M. Désormeaux et Destouet est la première et la seule que nous ayons. Heureusement, elle est bonne et exécutée avec conscience, ce qui est à noter dans un traducteur français de nos jours.

Cette traduction de *Morgagni*, une thèse intitulée : *Précis de doctrine sur l'accouchement par les pieds*, et des articles du Dictionnaire de médecine sont les seuls ouvrages de M. Désormeaux ; et comme il écrit mieux qu'il ne parle, il est à désirer que ce catalogue s'allonge. Ses articles du *Dictionnaire* n'ont pas peu contribué au succès de cet ouvrage important. On y trouve une connaissance profonde de la matière, une logique sévère dans la discussion et une grande érudition médicale.

DE QUELQUES PROFESSEURS NOMMÉS EN 1823.

MM. DENEUX, CLARION, FIZEAU, GUILBERT, BOUGON.

« Il fallait un calculateur : ce fut un danseur qui l'obtint! » C'est ce que disait le naïf Figaro, victime d'un passe-droit criant; jamais citation ne vint mieux à point. Figurez-vous, MM. Fizeau, Bougon, Guilbert, etc. coiffés de la toque magistrale et revêtus de l'hermine, défilant, avec la gravité convenable, sous le pérystile de l'école; M. Guilbert parlant en public!! Ne riez pas, car il prend la chose au sérieux, et ne plaisante nullement. M. Fizeau à la place de Pinel, M. Bougon à la place de Dubois!!!.. Mystification délicieuse, dont on doit féliciter MM. de Corbière et de Frayssinous, car c'est là un de leurs coups de maître! Avant que ce résultat des délibérations ministérielles fût officiellement connu, bien des gens ne voulaient pas y croire. C'est impossible, disait-on, ce serait par trop fort.... comment voulez-vous?... on leur répondit sagement : patience, attendez et vous verrez. — On a vu. Les incrédules ébahis sont demeurés muets et consternés. C'était pourtant, chose bien simple, bien naturelle, pour quiconque avait des yeux. Dans un temps où M. de Peyronnet tenait la balance de la justice, on devait s'attendre à bien des contrastes; et, pour ma part, si l'on m'était venu annoncer alors que Ponchard allait être nommé professeur de mathématiques au collége de France, et M. Ampère directeur du conservatoire, je l'aurais cru sans autre information. En effet, pourquoi pas?

Il est malheureux qu'à l'époque de l'installation de la nouvelle Faculté, le Grand-Maître de l'Université, n'ait pas jugé à propos de motiver ses répugnances et ses prédilections. Il aurait dû convoquer une assemblée, à laquelle auraient assisté les professeurs, sortans et entrans, leurs agrégés et les élèves; et là, dans un discours ou une homélie, expliquer à l'auditoire comment et pourquoi tous ces changemens étaient nécessaires; il n'aurait pas manqué vraisemblablement de nous mettre dans la confidence du rare mérite de ses protégés, et nous n'en serions pas aujourd'hui réduits à des conjectures. Cette pièce nous manque; mais, avec un peu d'imagination, on peut, ce me semble, y suppléer. Rien ne s'oppose donc à ce que je me permette de mettre dans la bouche de M. d'Hermopolis les paroles suivantes, par forme de supposition, au reste, et non autrement; voici donc à peu près ce qu'il aurait pu dire :

« Je pourrais fort bien, Messieurs, me dispenser des explications que je viens vous donner ici; vous savez que mes collègues et moi n'avons à rendre de compte à personne de ce qu'il nous plaît ordonner; et notre responsabilité n'est qu'un mot, propre à éblouir quelques sots. Mais, *proprio motu*, et pour occuper cette séance, je me propose d'entrer devant vous dans quelques détails, au sujet des innovations que j'ai faites dans le personnel de la Faculté de Paris. »

«J'élimine d'abord MM. Chaussier, Pinel, Desgenettes, Dubois, Pelletan, etc., et vous allez en sentir la raison. M. Chaussier a, dit-on, quelques connaissances en physiologie et en anatomie, mais il est bon que vous sachiez qu'en 1794, il a été un des fondateurs de cette École. C'est, en partie, sur les plans donnés par lui, qu'elle

fut organisée. C'est-là un antécédent horrible : il est évident qu'un homme qui a joué un si grand rôle dans la révolution ne peut-être le professeur d'une jeunesse monarchique. M. Pinel, qu'on appelle le restaurateur de la médecine française, et dont je vois le nom partout, ne vaut guères mieux que M. Chaussier : c'est un homme à idées libérales, à vues philantropiques. D'ailleurs, quelques-uns de ses élèves, dont je fais grand cas, me disent qu'il radote et que ses principes religieux ne sont peut-être pas irréprochables. Il a aussi figuré sur la scène révolutionnnaire, et, par tous ces motifs, nous pouvons nous passer de lui. M. Desgenettes, avec tout son esprit, et ses exploits dont parlent les gazettes, ne nous convient pas davantage. Il a suivi l'usurpateur dans presque toutes ses campagnes; il en a reçu des décorations et des places; il a guéri les soldats républicains, et professe la plus grande admiration pour nos armées; il y a en lui quelque chose du jacobin. Je le destitue avec encore plus de satisfaction que tous les autres. M. Dubois est assez connu dans Paris; il a des liaisons suspectes, et, parmi ses malades, on compte plusieurs ennemis de la religion et du roi. Vous savez, aussi bien que moi, qu'il a favorisé l'expulsion d'un fœtus impérial; il a d'ailleurs dans le caractère une fierté et un défaut de souplesse, qui nous déplaisent au plus haut point; le bien de la société veut qu'il soit éliminé. M. Pelletan a trop d'éloquence; il ne faut pas qu'un professeur ait tant d'influence sur l'esprit des jeunes-gens, il pourrait en faire un mauvais usage; il a aussi des antécédens qui sonnent tout-à-fait mal; il a eu des places sous la république, et l'ex-Empereur le décora, un des premiers, de sa croix-

d'honneur. MM. Vauquelin, Moreau de la Sarthe, Leroux, de Jussieu, ne vous paraîtront pas plus innocens. Leurs opinions ne sont pas pures, et le mieux est de s'en débarrasser au plus vite, puisque l'occasion s'en présente. »

« Vous voyez qu'il ne manque pas de raisons, et de bonnes raisons, pour cette mesure épuratoire, que des mal intentionnés ont déjà calomniée. Vous allez voir que les mêmes principes nous ont dirigé dans le choix des nouveaux professeurs, et que nous avons des motifs plus que suffisans pour le justifier. »

« Je vous présente d'abord M. Deneux, chevalier de plusieurs ordres, auteur d'une thèse et de deux ou trois opuscules. Nous avons créé pour lui une chaire de *clinique d'accouchemens;* nous engageons les élèves à suivre ce cours quand il pourra être fait (1). Vous avez ensuite M. Clarion, dont vous entendez le nom pour la première fois : c'est un homme inoffensif, pour lequel nous avons une estime particulière. Il vous enseignera l'histoire naturelle médicale ; on m'a dit qu'il était fort savant, et je ne doute pas que vous n'ayez en lui un professeur du plus rare mérite (2). Je vous recommande spécialement M. Fizeau, dont la piété m'est particulièrement connue. Sa réputation comme médecin n'est pas très répandue; il n'a pas écrit, ou du

(1) La restriction est nécessaire, car cette clinique n'existe pas.

(2) L'orateur se trompait ici : M. Clarion connait à fond les matières dont il traite ; c'est une justice que chacun lui rend ; mais il n'a qu'une aptitude très-médiocre pour le professorat.

moins très peu et assez mal, mais il écrira par la suite; il n'est guères accoutumé à parler devant un public, et n'a pas la langue fort libre, mais il se formera. C'est un homme très respectable, qu'il ne faut pas décourager; il aura quelque jour, en médecine, des idées qui feront époque. En attendant, et pour les lui faire mûrir, nous le chargeons de vous réciter un cours de pathologie médicale, nous souvenant, en cette occasion, du précepte de Barthez, qui disait que, pour s'instruire, il faut faire des cours sur les choses qu'on ne sait pas. Attendez donc, et vous verrez de belles choses. »

« M. Guilbert est encore une excellente acquisition : il est à peu près dans le même cas que M. Fizeau, pour la science; il ne connait pas tout-à-fait bien les matières dont il a à discourir; mais il a beaucoup de bonne volonté, et il ne faut pas s'en prendre à lui, si ses élèves ne le voient pas de bon œil. Il vous apprendra dans un livre, qu'il compose en ce moment, comment, dans le traitement de certaines maladies des femmes, *la pudeur du médecin doit être différente de la pudeur de la jeune vierge*, comment un médecin adroit peut surmonter les résistances de cette pudeur *inopportune et intempestive*, et *souffler* avec grâce des sangsues dans les profondeurs les plus cachées de l'organisme (1). Dans l'enseignement, M. Guilbert, ne sera ni moins utile, ni moins brillant. Il pourra bien lui arriver de prendre une substance pour une autre, de montrer par exemple la scammonnée, quand il fera la description de la rhubarbe, mais il faut passer sur

(1) Le livre annoncé ici a paru en 1826. On y trouve les expressions citées par l'orateur et une foule d'autres du même genre. C'est une production fort remarquable sous ce rapport.

ces légères taches en considération de sa modestie. Tenant beaucoup à ce qu'il soit à l'abri des tribulations, qu'une jeunesse railleuse et sa propre timidité pourraient lui susciter, nous prévenons les têtes turbulentes de l'école que nos gendarmes sont prêts à réprimer toute désapprobation. »

« Voilà pour la *pharmacologie*. Nous vous proposons, pour la *clinique chirurgicale de l'hospice de perfectionnement*, M. Bougon, homme à grands moyens, et qui fera des merveilles; il est d'une égale force pour opérer, comme pour enseigner. Au lieu de vous parler des malades traités dans l'hôpital, il vous lira dans un gros cahier une précieuse monographie sur le *cancer*, pleine d'idées lumineuses. C'est une innovation dans l'enseignement clinique, dont son prédécesseur Dubois n'a jamais eu l'idée. A propos d'une opération de taille, il vous racontera ses voyages en Angleterre et ses conversations avec Astley-Cooper, qui a dû concevoir une haute idée de l'école de Paris, par ce remarquable échantillon. Vous serez peut-être surpris de sa manière d'opérer : sa main tremblera au point de lâcher le bistouri; mais, réfléchissant qu'il est payé pour travailler sur le vivant, il achevera toujours sa besogne; s'il cherche un calcul dans la vessie, soyez sûr qu'il l'aura, quoiqu'il advienne; il pourra faire deux ouvertures au lieu d'une, couper ce que les praticiens vulgaires respectent, et se frayer des passages inusités; n'importe comment, il y parviendra. Donnez-lui du tems à volonté et des instrumens bien aiguisés; ayez vous même un grand fonds de patience, et vous lui verrez terminer à souhait toutes les opérations possibles; il ne suivra pas toujours les règles, bravera les plus simples notions de l'anato-

mie, de la chirurgie et de la médecine; mais croyez qu'il sait ce qu'il fait, et que ce n'est pas sa faute si la nature lui a donné deux mains gauches et un esprit borné. D'ailleurs, il sera toujours prêt à vous expliquer, à vous démontrer. Comme il a une grande provision d'assurance et une rare facilité pour allonger sans fin des phrases insignifiantes, il ne restera jamais court. Je pourrais vous en dire davantage; mais ce qui précède suffira, j'espère pour vous faire voir que nous ne pouvions mieux servir à la fois la science, l'humanité et votre instruction. Nous ajouterons pourtant, comme dernier éloge, que M. Bougon a fait, pour sa santé, une promenade à Gand, à une époque où ce voyage était de mode parmi les gens bien élevés, et qu'à son retour, il est resté quelques heures auprès d'un lit, sur lequel expirait un prince. »

« Voilà les professeurs que je recommande surtout à votre affection; tâchez de suivre leurs leçons, si cela ne vous ennuie pas trop. Il en est encore quelques autres sur lesquels je n'ai pas de renseignemens aussi positifs et aussi concluans, mais je laisse à votre sagacité à les reconnaître et à les juger (1). Dans tous les cas, Messieurs, si tous ces nouveaux professeurs ne sont pas capables de vous instruire, je vous présente ici vingt-quatre agrégés de mon choix, qui vous instruiront

(1) Parmi ceux que M. d'Hermopolis ne juge pas à propos de nommer, je ne vois que MM. Cayol, Laennec, Landré-Beauvais, Bertin, Récamier et Pelletan. MM. Laennec et Bertin sont morts; je place les quatre autres dans une honorable exception. Pour MM. Landré-Beauvais et Récamier, voyez leurs articles. Quant à M. Cayol, sans avoir un talent du premier ordre, il est bon praticien; son orthodoxie religieuse et

à leur place. Ce sont des successeurs que je leur ai choisis d'avance, et qui fermeront la porte au nez à tous ceux qui, n'étant que savans, oseraient aspirer à entrer dans le sanctuaire de l'enseignement. Comme il faut que les bons principes se perpétuent, j'ai fait mon choix en conscience, et c'est surtout la piété, la docilité, la souplesse que j'ai voulu récompenser. Quant à la science, je n'y ai pas regardé de si près; vous verrez, dans les examens qu'ils vous feront subir, qu'ils n'ont pas de superflu à cet égard; et s'il vous arrive quelquefois de les convaincre d'ignorance, soyez bien persuadés que ce n'est pas ma faute, car je leur ai bien recommandé et ils m'ont bien promis de lire les auteurs anciens et modernes, d'étudier le livre de la nature, de devenir savans, en un mot, ce qui ne manquera d'arriver par la grâce efficace de l'ordonnance qui les a fait agrégés. »

« Maintenant, Messieurs, il ne me reste plus qu'à vous remercier de m'avoir écouté avec tant de patience. Je ne doute pas des sentimens de reconnaissance que la prévoyante sollicitude de l'administration fera naître en vos cœurs. Allez en paix, et imitez vos illustres maîtres. »

S'il n'y a pas trop de présomption de notre part, nous croyons avoir traduit avec quelque fidélité et

ses liaisons pieuses ne l'empêchent pas de faire à la Charité une fort bonne clinique, et c'est là ce qu'il nous faut. M. Pelletan est le digne héritier d'un nom illustre; c'est un professeur d'un talent fort remarquable. Il sera parlé de ces deux médecins dans la prochaine livraison, dans deux articles spécialement consacrés à l'appréciation de leurs ouvrages et de leur manière d'enseigner.

rendu en termes forts clairs les choses qu'aurait pu dire M. d'Hermopolis. Nous savons maintenant à quoi nous en tenir, et certes nous aurions vraiment tort de nous fâcher. Applaudissons-nous plutôt de voir la première école de notre pays si bien régénérée. Si nous n'avons pas des savans, nous avons des hommes pieux et à saintes maximes, ce qui est bien autrement important, dans un siècle moral et religieux comme le nôtre. S'ils n'ont pas les talens spéciaux, que leurs fonctions semblaient réclamer, nous avons la consolation d'être sûrs qu'il n'y a pas dans leur tête le plus petit grain d'incrédulité, et qu'ils ont été élevés dans la crainte de Dieu, dans un salutaire respect pour les puissances. Il sort de là une leçon pour la génération actuelle. Nous pouvons dire aux jeunes gens : voulez-vous parvenir? brûlez vos livres; fréquentez peu les amphitheâtres et les hôpitaux, mais beaucoup les sacristies et les antichambres. Voulez-vous entrer à la Faculté, à l'Institut, aux colléges royaux? passez par Mont-Rouge; c'est le plus court chemin et le plus sûr. Avec assez d'esprit pour être un bon marguillier, autant de savoir médical qu'un barbier du temps d'Henri IV, vous pouvez jouir, à l'âge de 30 ans, de dix à douze mille livres de rente, pour peu que la chose vous sourie. Il ne vous faut, pour cela, qu'un peu d'ambition du genre de celle dont tous les sots sont pourvus, une soif convenable du lucre, beaucoup de souplesse dans le rachis et cette haute philosophie qui fait supporter les mépris et dédaigner l'estime des gens de bien. Toutes ces qualités s'acquièrent avec de l'habitude, aidée d'un bon naturel.

Nous ne désirons pas que ce conseil soit suivi; et

nous voudrions surtout qu'il n'eût pas de sens. Il en a eu jusques à aujourd'hui, et c'est à M. de Vatisménil qu'il faut demander s'il n'en a plus. Nons avons vu avec joie quelques injustices réparées, dans les personnes de MM. Villemain, Guizot, Ampère, Cousin. L'enseignement médical réclame ses organes, comme la philosophie et l'histoire. Les élèves, la Faculté, le public attendent. Nous avons des espérances, des craintes ; mais rien de certain ne se fait entrevoir. Ce que nous pouvons faire de mieux, c'est d'user du droit que nous avons de nous plaindre et de demander.

Je n'ajouterai rien à ce que j'ai dit de la Faculté nouvelle, et je voudrais de bon cœur que quelqu'un pût me convaincre d'erreur, ou simplement d'exagération : ce serait une preuve que l'école est moins malade qu'on ne le croit en général, et à bon droit, à mon avis.

